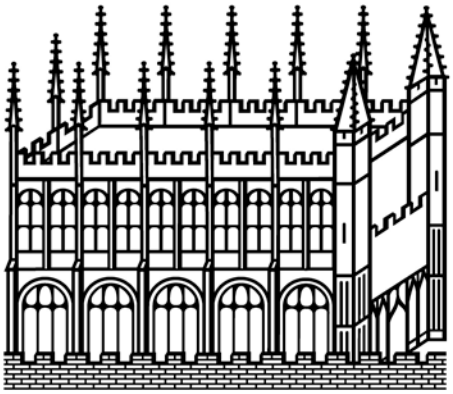


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

PRO REGE ET PATRIA
Du Soulier

73 a 21 (7a.)

73 a. 21 (Encl A2)

THEATRE
DE MONSIEUR
LE GRAND,
Comédien du Roy.

TOME III.

Labbé Dufoulier

A PARIS,

Chez
La Veuve de PIERRE RIBOU, ruë des Fossez S. Germain, vis-à-vis la Comédie Françoise, à l'Image saint Loüis.

PIERRE-JACQUES RIBOU, ruë S. Barthelemy, au coin du petit passage du Palais, à l'Image S. Loüis.

M. DCC. XXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

THE TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY
OF THE UNIVERSITY
7 - JAN. 1927
OF OXFORD

PIECES

Contenuës en ce troiſiéme Volume.

LE GALANT COUREUR.

LE BALLET DES XXIV. HEURES.

LE PHILANTROPE, OU L'AMI DE TOUT LE MONDE.

LE TRIOMPHE DU TEMS.

LE GALANT COUREUR,

OU

L'OUVRAGE D'UN MOMENT,

COMEDIE

Représentée en 1722.

ACTEURS.

LUCINDE, Preſidente, } jeunes Veuves.
DORIMENE, Comteſſe, } jeunes Veuves.

LE MARQUIS DE FLORIBEL, Ami du Chevalier.

LE CHEVALIER, Amant de Lucinde.

MARTON, Suivante de Lucinde.

RUSTAUT, Cocher du Chevalier, Amoureux de Marton.

CHAMPAGNE, Laquais du Chevalier.

CRIQUET, Laquais de la Preſidente.

La Scene eſt dans le Château de la Preſidente.

DANSEURS & MUSICIENS. } Acteurs du Divertiſſement

LE GALANT COUREUR, OU L'OUVRAGE D'UN MOMENT, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, LA PRESIDENTE, LA COMTESSE, *déguiſée en Suivante ſous le nom de Finette.*

LA PRESIDENTE.

EN verité, Comteſſe, tu es folle de t'être déguiſée de la ſorte ; je ne ſouffrirai point abſolument que tu paſſes ici pour ma Femme de Chambre.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Ma chere Préſidente, tu ſçais que j'ai mes rai-

ſons. Le Marquis de Floribel que mes parens me veulent donner pour Epoux, doit arriver ici dans ce jour, nous ne nous ſommes jamais vûs ni l'un ni l'autre; & ſi ſa figure & ſes manieres ne me conviennent pas, ſans lui déclarer mes ſentimens, ſans lui rien dire, j'irai d'abord me jetter dans un Couvent; je lui veux épargner la honte d'être refuſé, & à moi l'enbarras de lui faire un mauvais compliment.

LE CHEVALIER.

Madame, le Marquis de Floribel, comme je vous ai dit, eſt mon ami; je le connois depuis long tems: il eſt un peu folâtre à la verité, mais d'ailleurs très-brave Cavalier & très-riche.

LA COMTESSE *en ſuivante.*

Je le veux croire, mais la reputation qu'il a de courir de Belles en Belles ſans s'attacher à aucune, me le fait déja haïr ſans le connoître; il ne peut aller à ma Terre qu'il ne paſſe par ici, & vous m'avez aſſuré, Chevalier, que vous aviez donné ordre à la Poſte, qu'à ſon arrivée on lui dît que vous étiez dans ce Château.

LE CHEVALIER.

J'ai envoyé un de mes gens qui le connoît, & qui l'amenera en droiture ici.

LA COMTESSE *en ſuivante.*

C'en eſt aſſez: Parlons maintenant de tes affai-

tes, ma chere Preſidente. Quand épouſes-tu le Chevalier ?

LA PRESIDENTE.

Ce jour même. J'ai envoyé Marton à Paris pour vous amener un Notaire, & pour s'informer *quel* étoit l'Epoux que mon vieux fou d'Oncle me vouloit obliger d'accepter, & en même tems lui déclarer les engagemens que j'ai avec le Chevalier.

LE CHEVALIER.

En vérité, Meſdames, vous prenez trop de précau*tions*, *Veuves* l'une & l'autre, il me ſemble..,

LA PRESIDENTE.

Oh ! je dois ménager le bon homme, je ſuis ſon unique heritiere.

LA COMTESSE *en ſuivante.*

Elle a raiſon, Chevalier.

SCENE II.

LA PRESIDENTE, LA COMTESSE *en ſuivante*, LE CHEVALIER, CRIQUET.

CRIQUET.

MAdame, voilà le Notaire que vous avez fait venir de Paris.

LA PRESIDENTE.

Qu'il paſſe dans mon Cabinet. Viens, ma chere Comteſſe, m'aider à lui dicter les articles du Contrat. Ne vous embarraſſez de rien, Chevalier, il ſera plus à votre avantage que ſi vous le dictiez vous-même, & je veux vous ſurprendre agreablement.

LE CHEVALIER.

Ah Madame!

LA PRESIDENTE.

Donnez ordre au reſte, & ſur-tout à ce petit Divertiſſement dont vous m'avez parlé; ſi ce Coureur que l'on vous a promis ſe preſente, je vous prie de le recevoir.

LE CHEVALIER.

Madame, vous ſerez obéïe ponctuellement.

SCENE III.

LE CHEVALIER *ſeul.*

JE ne ſçais pas ſi elle ſera bien contente du Divertiſſement qu'elle demande, étant ſur-tout executé par des Violons de Village. Après tout, quand on ne peut avoir du parfait, dans ces occaſions le tout-à-fait mauvais réjoüit ſouvent plus que le médiocre, & d'ailleurs c'eſt l'Ouvrage d'un Moment.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, CHAMPAGNE,

CHAMPAGNE.

MOnſieur, Monſieur le Marquis de Floribles vient d'arriver, & je vous l'amene comme vous me l'avez commandé.

SCENE V.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

LE MARQUIS.

QUe de joye, mon cher Chevalier, de te revoir aprés un an d'abſence!

LE CHEVALIER.

Je croyois n'avoir jamais ce plaiſir. Il y a ſix mois que tes gens & ton bagage ſont à Paris, je craignois que le peril que tu as couru à l'armée...

LE MARQUIS.

Laiſſons-là le peril que j'ai couru; mon Oncle m'en veut faire courir un bien plus dangereux, il veut me marier.

LE CHEVALIER.

Je ſçais qu'il te veux faire épouſer la Comteſſe Dorimene.

LE MARQUIS.

Il n'eſt plus queſtion de cette Comteſſe, il y en a maintenant une autre ſur le tapis.

LE CHEVALIER.

La connois-je?

LE MARQUIS.

Je ne ſçais, mais pour moi je ne l'ai jamais vûe; on la dit belle & riche.

LE CHEVALIER.

Hé bien, que veux-tu davantage!

LE MARQUIS.

Quoi! je renoncerois aux douceurs de conter des fleurettes à tout ce que je rencontrerois d'aimable? Non, non, tu connois mon humeur, & tu ne me conſeillerois pas de devenir raiſonnable à mon âge.

LE CHEVALIER.

Moi, je te conſeillerai toujours de ne te point broüiller avec ton Oncle; le bien eſt préférable à toutes choſes; nous ne ſommes pas toujours jeunes: tu reſtes ſeul de ta maiſon, & ton Oncle conſidere...

LE MARQUIS.

Oh treve à ta morale, & me dis ſeulement ce que tu fais dans ces cantons.

LE CHEVALIER.

Je ſuis prés de m'y marier.

LE MARQUIS.

Ah voilà ce que c'eſt; tu ne veux pas courir le riſque tout ſeul; cela eſt plaiſant: parce que Monſieur ſe marie, il faut que les autres en faſſent de même. Et qui épouſes-tu?

LE CHEVALIER.

Une riche Veuve, jeune & aimable.

LE MARQUIS.

Parbleu nous ſommes faits l'un & l'autre pour conſoler les affligez ; c'eſt auſſi une Veuve que mon Oncle me veut faire épouſer.

LE CHEVALIER.

Que tu nommes ?

LE MARQUIS.

Lucinde, la Veuve d'un Preſident.

LE CHEVALIER.

Qu'entens-je ! ah Marquis, je ne te dis plus rien tu fais fort bien de deſobéïr à ton Oncle.

LE MARQUIS.

Pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Lucinde eſt juſtement la Veuve que j'adore, & que je dois épouſer ce ſoir ou demain, nous ſommes ici dans ſon Château.

LE MARQUIS.

Fort bien. Voila de mes donneurs de conſeils à la mode, pourvû que leurs interêts n'en ſoient point dérangez. Oh bien, pour te punir je l'épouſerai.

LE CHEVALIER.

Ah Marquis, au nom de notre amitié, ne ſonge plus à ce mariage, ne parois pas même devant Lucinde que mes affaires ne ſoient terminées : je craindrois ....

LE MARQUIS.

Hé fy donc ! me crois-tu capable de te donner ce chagrin ?

LE CHEVALIER.

Ah, tu me rends la vie ; mais pour m'obliger juſqu'au bout, parts dès ce moment, & ſonge ...

LE MARQUIS.

Oh pour le coup tu te moques de moi, je t'ai retrouvé, je ne te quitte plus.

LE CHEVALIER.

Mais ſi ton Oncle vient à ſçavoir ...

LE MARQUIS.

C'eſt à toi à me déguiſer ſi bien que perſonne ne puiſſe me reconnoître ici.

LE CHEVALIER.

Et comment te déguiſer, à moins que tu ne veuilles paſſer pour le Coureur que la Préſidente m'a demandé ? Nous avons encore l'habit de celui qu'on a renvoyé, tu n'auras qu'à le prendre.

LE MARQUIS.

Cela ira à merveille, & je ſerai charmé d'aprendre ſous ce déguiſement ce qu'on penſe ici de moi ; je veux même aller demain à la Terre de la Comteſſe en cet équipage.

LE CHEVALIER.

Tu ne feras pas mal. Champagne, va promtement l'habiller dans ta chambre, & prens garde que perſonne ne le voye en paſſant.

CHAMPAGNE.

Monſieur n'a qu'à me ſuivre.

LE MARQUIS.

Je te ſui. Mais, Chevalier, dis-moi par parentheſe, les Femmes de Chambre de la Préſidente ſont-elles jolies?

LE CHEVALIER.

Pourquoi?

LE MARQUIS.

C'eſt que c'eſt un gibier de Coureur.

LE CHEVALIER.

Elles en a deux qui ſont paſſables. Une Marton aſſez jolie, & une Finette aſſez belle.

LE MARQUIS.

Commençons par la jolie. Les jolies ſont les plus piquantes, & celles qui ſe paſſent le plûtôt.

LE CHEVALIER.

C'eſt Marton, elle n'eſt pas ici.

LE MARQUIS.

Commençons donc par la belle; car je ne veux point reſter oiſif.

LE CHEVALIER.

Je te le conſeille; auſſi bien Marton a pour Amant mon Cocher, qui eſt une eſpece de Manant qui n'entend pas trop raiſon.

LE MARQUIS.

Nous lui ferons bien entendre; il me ſemble que les Coureurs doivent avoir le pas ſur les Cochers.

LE CHEVALIER.

Va donc promtement changer de figure, tandis que je donnerai mes ordres pour le Divertiſſement que je fais préparer pour la Préſidente.

LE MARQUIS.

Laiſſe-moi faire, je ſerai bien-tôt fagoté, & je veux même t'aider à ton Divertiſſement; je verſifie & chante aſſez cavalierement.

SCENE VI.

LE CHEVALIER *ſeul.*

JE ne ſuis pas ſans inquiétude; le Marquis a deux yeux, la Préſidente eſt aimable; peut-être que quand il la verra; Mais non, je ſuis trop ſûr du cœur de Lucinde, & même je ne dois pas, aux termes où nous en ſommes, lui cacher long-tems le déguiſement du Marquis; cependant attendons l'occaſion favorable pour lui en faire confidence.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, LA PRESIDENTE, LA COMTESSE *en Suivante.*

LA PRESIDENTE.

J'Ai déclaré au Notaire mes intentions, Chevalier ſur leſquelles il va achever ſeul le Contrat; mais je viens d'apprendre que Marton étoit arrivée de Paris, je ſuis impatiente de ſçavoir quelles nouvelles elles nous apporte, qu'on la faſſe monter. Mais la voici.

SCENE VIII.

LA PRESIDENTE, LA COMTESSE, *en Suivante*, LE CHEVALIER, MARTON.

LA PRESIDENTE.

HE bien, Marton, qu'as-tu à nous apprendre?

MARTON.

Un peu de patience. J'ai d'abord déclaré à Monſieur votre Oncle les engagemens que vous aviez avec Monſieur le Chevalier.

LA PRESIDENTE.

Hé bien?

MARTON.

Hé bien, il m'a dit qu'il eſtimoit fort Monſieur, mais qu'il n'en vouloit point; Que cependant s'il n'avoit pas jetté les yeux ſur un autre....

LA PRESIDENTE.

Et quel eſt-il cet autre?

MARTON.

Oh pour le coup devinez.

LA PRESIDENTE.

Quelqu'homme de Robbe apparemment?

MARTON.

C'eſt bien pis, Madame; un Petit Maître, le Marquis de Floribel que devoit épouſer cette folle de Comteſſe dont vous m'avez ſi ſouvent parlé.

LA PRESIDENTE.

Il faut que mon Oncle ait perdu l'eſprit. Le Marquis de Floribel!

MARTON.

Comment donc? on dit que c'eſt le plus joli homme de France, & de la meilleure humeur; il arrivera aujourd'hui. Mais que vois-je? Quelle eſt cette jeune perſonne?

LA PRESIDENTE.

C'eſt une Femme de Chambre que j'ai arrêtée aujourd'hui; tu te plains toujours qu'il y a ici trop de beſogne pour toi, je l'ai priſe pour te ſoulager.

MARTON.

Et vous arrêtez ainſi des Domeſtiques ſans me conſulter? cela n'eſt pas bien: cette Fille là me paroit bien neuve. Voyons un peu, ma mie, que je te conſidere; comment te nommes-tu?

LA COMTESSE *en ſuivante.*

Finette.

MARTON.

Où as-tu ſervi?

LA COMTESSE *en ſuivante.*

Je ſors de chez la Comteſſe Dorimene dont vous parliez tout-à-l'heure.

MARTON.

MARTON.

Quoi! cette folle de Comteſſe, qui demeure depuis peu dans ces quartiers? Tu étois dans une mauvaiſe Boutique, ma pauvre Enfant.

LA COMTESSE *en ſuivante.*

Eſt-ce que vous la connoiſſez?

MARTON.

Non, mais j'en ai entendu parler; & ſa reputation....

LA PRESIDENTE.

Doucement, Marton.

MARTON.

Hé! Madame, ne m'avez-vous pas dit cent fois vous-même que c'étoit la plus extravagante creature?....

LA PRESIDENTE.

Moi, je vous ai dit cela, inſolente?

MARTON.

Ma foi, Madame, je ne l'ai pas deviné.

LA PRESIDENTE.

Vous êtes encore bien hardie. Si je badine quelquefois ſur le compte de mes amies, c'eſt bien à vous à y faire attention.

LA COMTESSE *en ſuivante.*

Et ne vous fâchez pas, Madame, cette Comteſſe en penſe peut-être autant de vous, que vous en avez dit d'elle.

LA PRESIDENTE.

Je vous aſſure, Finette, que jamais....

LA COMTESSE *en ſuivante:*

Ah! Madame, ce n'eſt pas auprès de moi que vous avez beſoin de vous juſtifier. (*à part.*) Tu me payeras celle-là, je t'en aſſûre.

LE CHEVALIER.

Hé, Madame, à quoi vous arrêtez-vous? Songez-vous que nous avons des affaires plus importantes. Mais voici le Coureur dont je vous ai parlé.

SCENE IX.

LA PRESIDENTE, LA COMTESSE, *en Suivante*, LE CHEVALIER, LE MARQUIS *en habit de Coureur*, MARTON.

LA COMTESSE *en Suivante. à part. Regardant le Marquis.*

PAr Dieu le joli homme!

LE MARQUIS *en Coureur. A part. Regardant la Comteſſe.*

Tête-bleu l'aimable Soubrette! C'eſt apparemment la Finette en queſtion.

LA PRESIDENTE.

Approchez, mon Ami.

LE MARQUIS *en Coureur.*

A la Preſidente.

Madame, je ne ſçaurois aſſez m'applaudir du bonheur qui m'a conduit ici, puiſque j'ai l'avantage de me voir au ſervice d'une ſi charmante Maîtreſſe; à quoi qu'il vous plaiſe m'employer jour & nuit, ſi ma legereté & ma viteſſe peuvent ſeconder mon zèle, les commiſſions dont vous voudrez m'honorer ſeront exécutées avec toute la diligence poſſible.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Ce Garçon là a l'air tout-à-fait noble.

MARTON.

Il me paroît bien dératé.

LA PRESIDENTE.

Et il ne manque pas d'eſprit.

MARTON.

Avez-vous le jarret ſouple, mon ami?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Je vais comme le vent, il n'y a point de cheval de poſte qui me paſſe, on n'a qu'à me mettre à l'épreuve.

LA PRESIDENTE.

On ne vous fatigera pas beaucoup ici.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Tant pis, car j'aime à courir.

LA PRESIDENTE.

Voilà un plaiſir aſſez particulier : Comment te nommes-tu , mon ami.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Jolicœur , Madame.

LA PRESIDENTE.

Il me prend envie , puiſqu'il aime tant à courir , de l'envoyer dès ce moment au devant du Marquis de Floribel , pour lui dire qu'il ne ſe donne pas la peine d'avancer davantage , & qu'il ſera ici fort mal reçû.

LE CHEVALIER.

Hé , Madame , vous n'y ſongez pas ? on ne ſçait pas par où ce Marquis doit arriver.

MARTON.

Votre Oncle m'a dit qu'il arriveroit de Bayonne.

LA PRESIDENTE.

Hé bien , Jolicœur , tu n'as qu'à prendre la route de Bayonne , & toujours courir juſqu'à ce que tu le rencontres.

LE CHEVALIER.

Mais , Madame , il ne le connoît pas.

MARTON.

Je vais lui en faire le portrait ſur le recit qu'on m'en a fait. C'eſt un jeune étourdi qui a l'air fou , des manieres extravagantes.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Le voilà bien déſigné ; il ne faudroit pas courir

bien loin pour trouver mille jeunes gens qui lui reſſemblent.

LA PRESIDENTE.

N'importe, tâche de le découvrir : & dis lui que je le hais à la mort, ſans l'avoir jamais vû ; que je le trouve bien téméraire de vouloir m'épouſer ſans ſçavoir quels ſont mes ſentimens ſur ſa perſonne ; & que s'il s'obſtine à vouloir paſſer outre, il s'en trouvera mal. Adieu, parts, cours, vole dans le moment.

LE CHEVALIER.

Madame, ce Garçon-là doit être fatigué, il ſort de faire une longue courſe.

LA PRESIDENTE.

Bon, bon, ces ſortes de gens-là ſont infatigables.

LE CHEVALIER.

Il y a plus de cent Poſtes d'ici à Bayonne.

MARTON.

Voilà une belle affaire. combien coures-tu par heure, mon ami ?

LE CHEVALIER.

En verité, Madame, c'eſt ſe mocquer que....

LA PRESIDENTE.

Tout ce qu'il vous plaira, je veux qu'il parte dans ce moment ; mais pour lui laiſſer prendre haleine, je vais écrire un mot qu'il rendra à ce Marquis. En attendant, Marton, menez ce Garçon à

l'Office, & qu'il boive deux coups, cela lui donnera courage.

MARTON.

Allons, ſuivez-moi, Monſieur Jolicœur.

LE MARQUIS *en Coureur. A part. Regardant tendrement la Comteſſe.*

Ah ! pourquoi envoye-t'elle plûtôt Marton que Finette ? Morbleu, Chevalier, tire moi de ce mauvais pas.

SCENE X.

LA PRESIDENTE, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE *en Suivante.*

JE ne ſçais ce que cela ſignifie, mais il me ſemble que ce Coureur me fait les yeux doux : avez-vous entendu comme il a ſoupiré en me regardant ?

LA PRESIDENTE.

Il faut lui pardonner, il te croit Suivante, & ces ſortes de gens-là ont le cœur tendre comme d'autres.

LA COMTESSE *en Suivante.*

C'eſt dommage qu'un ſi joli homme ſoit né dans un rang ſi bas.

LE CHEVALIER.

A ce que je vois, Madame, ſi le Marquis de Floribel qu'on vous deſtinoit avoit été de cette figure, malgré ſa reputation, vous ne vous feriez pas tant déclarée contre lui.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Je vous avoüe qu'un homme de qualité qui ſeroit fait ainſi, nous feroit fermer les yeux ſur bien des choſes ; & que du moment que je l'ai vû.....

LA PRESIDENTE.

Je crois que tu prends la choſe ſerieuſement.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Mais quel eſt cet original, il me ſemble qu'il me fait auſſi les yeux doux ? Tout le monde m'en veut aujourd'hui.

LE CHEVALIER.

C'eſt mon Cocher, Madame, l'Amoureux de Marton.

SCENE XI.

LA PRESIDENTE, LA COMTESSE *en Suivante.* LE CHEVALIER, RUSTAUT.

LE CHEVALIER.

QUe voulez-vous, Ruſtaut ?

RUSTAUT.

Monſieur, c'eſt un Notaire qui eſt là dedans, qui m'a dit que votre Contrat étoit tout dreſſé, & que vous n'aviez qu'à l'aller ſigner.

LA PRESIDENTE.

Allons, Chevalier.

RUSTAUT.

Je vous prie de vous dépécher, car je lui ai donné ordre de m'en fagoter auſſi un pour Marton & pour moi ; mais il eſt juſte que vous paſſiez les premiérs.

LA PRESIDENTE.

Ah, Monſieur le Cocher, nous vous ſommes obligez de la preference; mais il me ſemble que vous regardez-bien Finette.

RUSTAUT.

RUSTAUT.

C'eſt que je la trouve jolie ; & ſi je n'allois pas épouſer Marton, je crois que je l'épouſerois. Tétiguenne que je ferions enſemble un bel attelage !

LA COMTESSE *en Suivante.*

Cela eſt fâcheux pour moi.

RUSTAUT.

Va, va, conſole-toi, friponne, je te retiens pour ma ſeconde.

LA PRESIDENTE.

Allons, Chevalier, paſſons dans mon Cabinet.

SCENE XII.

RUSTAUT *ſeul*.

QUand j'y ſonge, cela eſt pourtant bien incommode, ces Contrats; quand on a mis là ſa paraphe il n'y a plus moyen de s'en dédire ; on a beau être ennuyé de ſa femme, il faut toujours la garder pour ſoi, & quelquefois pour les autres. Tout ce qu'il y a de conſolant dans notre métier, c'eſt que quand une femme fait la diableſſe, on la peut étriller tout ſon ſaoul ſans que le Contrat vous contrediſe. Mais qu'eſt-ce que c'eſt que ce drôle-là ? Ah ! c'eſt apparemment ce Coureur qu'on vient de recevoir.

SCENE XIII.

LE MARQUIS *en Coureur.*
RUSTAUT.

LE MARQUIS *en Coureur. A part.*

PAr ma foi je croi que la Préſidente eſt folle. La plaiſante idée de vouloir m'envoyer au-devant de moi-même, & ſur tout dans le moment que je ſuis enchanté de Finette. Son premier coup d'œil m'a percé juſqu'au cœur, & je me trouve dans un état où je ne me ſuis jamais trouvé. Mais voici apparemment le Cocher dont Marton me vient de parler, & qui eſt, dit-elle, ſi jaloux. Je veux un peu l'intriguer, en attendant le moment de revoir ma chere Finette.

RUSTAUT.

Voici un Coureur qui me paroit bien en alerte, & je voudrois auſſi peu lui donner ma Maîtreſſe à garder que mon déjeuner à porter.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Qu'avez-vous donc, Monſieur le Cocher, il ſemble que vous ſoyez fâché que je ſois entré dans cette maiſon ?

RUSTAUT.

Tout franc, Monſieur le Coureur, je ne ſçai pas ſi j'aurai bien ſujet d'en être content dans la ſuite.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Il ne tiendra qu'à vous que nous vivions en bonne intelligence enſemble.

RUSTAUT.

C'eſt à ſçavoir. Es-tu de complexion amoureuſe ?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Pourquoi ?

RUSTAUT.

C'eſt que je ſuis de complexion jalouſe, & les gens comme toi font bien du chemin en peu de tems ; j'en juge par celui qui y étoit auparavant toi, il m'a bien donné du fil à retordre.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Que voulez-vous dire ?

RUSTAUT.

Je veux dire que j'aime une certaine Marton dans cette maiſon-ci, & que j'ai bien peur....

LE MARQUIS *en Coureur.*

Allez, mon cher, ne craignez rien, vous ne me verrez point courir ſur vos briſées.

RUSTAUT.

Oh ſur ce pied-là, je te reçois dans mon amitié ; car d'ailleurs ta phiſionomie me revient aſſez.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Cela eſt heureux pour moi.

RUSTAUT.

Comment t'appelles-tu ?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Jolicœur.

RUSTAUT.

Hé bien, Jolicœur mon enfant, il ne tiendra qu'à toi que je vivions comme freres, mais il ne faut avoir rien de caché l'un pour l'autre. Premierement je commencerai par te dire tout ce que je ſçais de mal de mon Maître. C'eſt un ſot, un benêt que je mene par le nez plus facilement que mes chevaux par la bride.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Fort bien.

RUSTAUT.

Je le ſers depuis un an à deux cens livres de gages, dont je n'ai pas encore reçû un ſol ; mais je me dédommage ſur le tour du bâton.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Et comment cela ?

RUSTAUT.

Il manque toujours quelque choſe à ſes chevaux & à ſon Caroſſe, quoiqu'il n'y manque rien ; & je m'entends avec le Sellier, le Charon & le Maréchal, pour lui faire payer toujours le double de ce que les choſes vallent.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Je ne m'étonne pas de te voir en ſi bon équipage . . . Comment diable, des chemiſes de toile d'Hollande ! des dentelles !

RUSTAUT.

Elles ne ſont pas à moi.

LE MARQUIS *en Coureur.*

J'entens. Ce ſont celles du Chevalier.

RUSTAUT.

Peſte que je ne ſuis pas ſi ſot, il les reconnoîtroit. Ce ſont les chemiſes d'un certain Marquis de Floribel, dont Champagne & moi uſons le linge, tandis que les gens du Marquis uſent celui de notre Maître.

LE MARQUIS *en Coureur. A part.*

Voilà d'éfrontez maroufles !

RUSTAUT.

Cela n'eſt pas mal imaginé, n'eſt-ce pas ?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Non vraiment. (*A part.*) Ah les mauvaiſes canailles!

RUSTAUT.

Qu'as-tu donc ? il ſemble que tu n'approuves pas notre commerce ? Va, va, nous te ferons auſſi uſer de ce linge-là, à condition que tu ne feras pas flatteur ; & ſur tout, comme je te l'ai dit, que tu ne t'arrêteras pas à mes amours, car avec moi il ne faut pas broncher.

LE MARQUIS *en Coureur.*

A part. Il faut que je puniſſe un peu ce coquin là (*A Ruſtaut.*) Vos amours ſont donc quelque choſe de bien délicat, que l'on oſe y toucher.

RUSTAUT.

Oh c'eſt la perle des Soubrettes, des yeux, une bouche, un poitrail, une croupe, une encolure qui vous raviſſent en extaſe.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Ah!

RUSTAUT.

Qu'as-tu donc? Eſt-ce que tu te trouves mal?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Non, c'eſt que je me ſens ravir en extaſe. Ah!

RUSTAUT.

Comment donc, je crois que tu ſoupires.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Oüi, mon cher ami; ſur votre ſeul récit je me trouve charmé, je ne me connois plus, & je ſens qu'il me ſera impoſſible de voir cette Marton ſans l'aimer.

RUSTAUT.

Oh ſi cela eſt, ne la vois donc pas.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Hé pourquoi?

RUSTAUT.

Parce que je te le défends.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Hélas, c'eſt le moyen de m'en donner plus d'envie, que de me le défendre.

RUSTAUT.

Comment, Monſieur l'impertinent, je crois que vous voulez regimber contre moi ?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Hé! doucement, point d'injures.

RUSTAUT *levant la main.*

Oh je ne m'en tiendrai pas aux injures, & ſi j'avois mon foüet.

LE MARQUIS *lui donnant un ſouflet.*

Alte là.

RUSTAUT.

Eſt-ce que tu me prens pour un Fiacre, de me frapper d'abord ? Oh nous allons voir.....

SCENE XIV.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS, *en Coureur* RUSTAUT.

LE CHEVALIER.

QUel bruit eſt-ce là ?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Monſieur, c'eſt votre Cocher qui fait l'inſolent, & qui oſe lever la main ſur moi.

LE CHEVALIER *frapant Ruſtaut.*

Comment, coquin, vous oſez maltraiter les gens que je prends à mon ſervice ? Oh je vous montrerai....

RUSTAUT.

C'eſt lui-méme qui m'a baillé un ſouflet.

LE CHEVALIER *frapant toujours Ruſtaut.*

Je n'entens point de raiſon & je fraperai également ſur l'un & ſur l'autre ; je vous apprendrai, Marauts que vous êtes, à vous battre dans cette maiſon, & ſur tout dans la ſituation où ſont mes affaires.

RUSTAUT.

Mais je ne me bats point; c'eſt moi qui ſuis battu.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Je vous aſſure, Monſieur...

LE CHEVALIER *frapant Ruſtaut.*

Taiſez-vous, inſolent.

RUSTAUT.

Fort bien. Il eſt un inſolent, & c'eſt moi que l'on châtie de ſon inſolence. C'eſt être bien injuſte.

LE CHEVALIER.

Moi ! je ſuis injuſte.

RUSTAUT.

Parbleu ſi vous n'êtes pas injuſte, vous êtes donc bien mal adroit, car aucun des coups n'a porté ſur lui.

LE CHEVALIER.

Apprenez à reſpecter les lieux où vous êtes.

SCENE XV.

LE MARQUIS *en Coureur*, RUSTAUT.

LE MARQUIS *en Coureur.*

TU ès bienheureux que je ne lui aye pas appris toutes tes friponeries.

RUSTAUT.

Ah! ne lui en dites rien, je vous prie.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Ce ſera pour un autre tems, en cas que tu faſſes encore l'inſolent; maintenant il me prend envie de te rendre tous les coups que j'ai reçûs.

RUSTAUT.

Vous n'aurez pas grande reſtitution à faire.

LE MARQUIS *en Coureur.*

J'ai pourtant idée d'en avoir reçû quelques-uns.

RUSTAUT.

En aucune façon, & mes épaules vous aſſurent du contraire.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Je veux bien les en croire ſur ta parole, mais prens bien garde à l'avenir comme Monſieur frapera.

car je remettrai ſur ton dos tout les coups qui ſeront tombez ſur le mien.

RUSTAUT.

Tout ce qu'il vous plaira, je ne ſuis pas à deux ou trois coups de bâton près.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Adieu. Je m'en vais trouver cette Marton que tu m'as peinte ſi aimable, & que je te deffens déſormais de regarder en face. (*A part.*) Allons bien plûtôt chercher la belle Finette, & lui déclarons ce que je ſens pour elle.

SCENE XVI.

RUSTAUT *ſeul.*

ME voilà bien chanceux. Qui diable nous a mené ici ce maudit Coureur ? J'enrage. Et ſi Marton..... Mais la voici.

SCENE XVII.

RUSTAUT, MARTON.

MARTON.

COmment, Monſieur Ruſtaut, vous ſçavez mon arrivée, & vous ne venez par au-devant de moi?

RUSTAUT.

J'étois occupé à recevoir ici....

MARTON.

De l'argent?

RUSTAUT.

Non, un ſouflet & quelques coups de bâton que l'on m'a baillé pour l'amour de toi.

MARTON.

Comment donc?

RUSTAUT.

J'ai pris querelle contre un impertinent qui a la hardieſſe de vouloir t'aimer?

MARTON.

Il n'y a pas tant de mal à cela. Eſt-ce un garçon bien fait encore? un homme de bonne mine.

RUSTAUT.

Oh que nenni; il n'eſt pas ſeulement des trois

quarts auſſi gros que moi. C'eſt ce Coureur qu'on a reçû ce matin.

MARTON.

Et tu dis qu'il m'aime ?

RUSTAUT.

Il s'en pâme, & le tout ſans te connoître. Tu vois que c'eſt un ſot.

MARTON.

Oh que non. Il m'a déja vûë.

RUSTAUT.

Ah j'enrage! il ne m'avoit pas dit cela. Je ne m'étonne pas s'il m'a défendu de te jamais regarder en face ; & moi je te commande de lui tourner le dos quand tu le verras.

MARTON.

Adieu donc.

RUSTAUT.

Où vas tu ?

MARTON.

Je vais le fuir.

RUSTAUT.

Et il n'eſt pas ici.

MARTON.

Il pourroit venir, & je ne veux pas t'expoſer à ſa fureur.

RUSTAUT.

Ah traîtreſſe! tu le fuis pour l'aller chercher.

MARTON *voyant venir le Marquis.*

Je reſterai donc, puiſque tu le veux.

RUSTAUT.

Fort bien, parce que le voilà.

SCENE XVIII.

LE MARQUIS, MARTON, RUSTAUT.

LE MARQUIS *en Coureur. A part.*

Finette eſt apparemment auprés de la Préſidente, & je ne puis lui parler ; j'en ſuis au deſeſpoir. Oh, oh, quel eſt donc ce petit tête-à-tête ? N'eſt-ce point là cette charmante Marton dont tu m'as parlé.

RUSTAUT.

Non, je vous aſſure. (*A part.*) Je le ſçavois bien qu'il ne la connoiſſoit pas.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Quoi tout de bon, ce n'eſt point elle ?

RUSTAUT.

Non, où le diable m'emporte.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Parbleu tu és bienheureux. Tu peux te guerir déſormais de ta jalouſie, car quelques appas que puiſſe avoir ta Marton, je te proteſte que voilà la

ſeule perſonne à qui je veux addreſſer mes vœux.

RUSTAUT.

Oh pour le coup je ne ſçais plus où j'en ſuis.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Et de quoi te plains-tu, mon pauvre Cocher ?

RUSTAUT.

Morgué ça me feroit jurer comme un Chartier.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Et pourquoi ? puiſque je te laiſſe ta Marton.

RUSTAUT.

Et c'eſt là Marton elle-même, puiſqu'il faut vous le dire.

LE MARQUIS *en Coureur.*

En ce cas je te plains.

RUSTAUT.

Palſembleu je ne le ſuis pas tant que vous penſez ; & puiſqu'elle eſt aſſez perfide pour vous écouter, voila qui eſt fait, je prens mon parti. Madame a reçû ce matin une Finette qui vaut toutes les Martons du monde, je vais lui débrider de ce pas ma paſſion amoureuſe.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Et attends, mon ami, attends.

RUSTAUT.

Non morbleu, j'ai pris le mords aux dents, & il n'y a plus moyen de me retenir.

SCENE XIX.

LE MARQUIS *en Coureur*, MARTON.

MARTON.

BOn, bon, laiſſez-le aller ; dût-il enrager, vous me plaiſez mieux que lui.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Oüi, mais il va trouver Finette, & je crains....

MARTON.

Pour moi je ne crains rien, & je ſerai trop contente de vous avoir.

LE MARQUIS *en Coureur. A part.*

Mais encore un coup, s'il va déclarer à Finette... Ah! la voici, je reſpire.

SCENE XX.

LA COMTESSE *en Suivante*,
LE MARQUIS *en Coureur*,
MARTON.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Mademoiſelle Marton, Madame vous demande.

MARTON.

Oh qu'elle attende, j'ai ici d'autres affaires.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Elle veut abſolument vous parler, & tout à l'heure.

MARTON.

Elle prend bien mal ſon tems. Monſieur Jolicœur, attendez-moi je vous prie, je reviens dans un moment; & vous Finette, allez trouver Ruſtaut qui vous cherche.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Ruſtaut ?

MARTON.

Allez, allez, ne craignez point ma colere, je

n'en ſerai pas jalouſe, & je vous l'abandonne de tout mon cœur.

SCENE XXI.

LE MARQUIS *en Coureur*, LA COMTESSE *en Suivante.*

LA COMTESSE *en Suivante. A part.*

QUe veut-elle par-là me faire entendre ?.... Mais je n'ai pas de curioſité de m'en éclaircir, j'ai bien une autre inquiétude depuis que le Chevalier nous a appris que ce Coureur étoit le Marquis de Floribel. Il m'aime me croyant Soubrette; peut-être ne m'aimera-t'il plus quand il ſçaura qui je ſuis. Jolicœur, Madame m'a chargé de vous dire que vous ne partiriez point.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Ah, belle Finette, vous ne pouviez m'annoncer une plus agreable nouvelle.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Comment donc ? vous diſiez tantôt que votre plus grand plaiſir étoit de courir.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Il eſt vrai; mais, charmante Finette, je ſuis

maintenant retenu par deux beaux yeux, dont le pouvoir arrête tous mes autres plaiſirs.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Marton a donc bien des charmes pour vous?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Marton? O ciel qu'allez vous penſer! Par tout où vous êtes en peut on aimer d'autres que vous?

LA COMTESSE *en Suivante.*

Quoi, c'eſt de moi que vous êtes amoureux? En verité vous vous adreſſez mal, car je ne ſçais pas encore ce que c'eſt que l'amour.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Quoi, ſeroit-il poſſible? Et c'eſt ce qui m'a fait tant courir juſqu'ici vainement, que la découverte d'un cœur qui n'eut jamais aimé. Mais il n'eſt pas naturel, que belle comme vous êtes, on ait été ſi long-tems à vous le dire, encore moins vrai-ſemblable que vous n'ayez pas pris plaiſir à entendre vanter votre beauté.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Quel plaiſir voulez-vous que j'aye pris à entendre dire que j'étois aimable, ſi ceux qui me l'on dit ne l'étoient pas?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Une belle doit être toujours charmée de faire des conquêtes.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Cela peut contenter ſon ambition, mais cela ne l'engage pas à être ſenſible.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Et quel mérite faudroit-il avoir pour vous plaire ?

LA COMTESSE *en Suivante.*

Il faudroit être fait à peu près comme vous êtes, mais en même tems ſincere.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Oh, je le ſuis.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Il faudroit de plus, qu'un Amant fût en état de faire ma fortune, ou que je fuſſe en état de faire la ſienne.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Quoi ſi vous étiez dans un rang élevé, vous vous feriez un plaiſir de faire le bonheur d'une perſonne que vous aimeriez ? Par exemple un malheureux Coureur....

LA COMTESSE *en Suivante.*

J'en voudrois faire un Marquis.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Ah ! pourquoi faut-il avec ces ſentimens qu'une ſi charmante perſonne ſoit réduite à ſervir ? La Fortune eſt bien aveugle.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Trouvez-vous que la Fortune m'ait plus mal

traitée que vous ? & la condition de Coureur vous ſemble-t-elle beaucoup au-deſſus de celle de Soubrette.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Quoiqu'il en ſoit, je voudrois être au-deſſous de ce que je ſuis, ou que vous fuſſiez au-deſſus de ce que vous êtes.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Je ne comprens rien à ce que vous me voulez dire.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Ah, que ne puis-je m'expliquer !

LA COMTESSE *en Suivante.*

Qui vous en empêche ?

LE MARQUIS *en Coureur.*

L'amour que vous m'inſpirez. Tant que j'ai été indifferent, jamais perſonne n'a debité la fleurette avec plus de facilité que moi auprès des Belles que je n'aimois point ; maintenant que j'aime véritablement, je n'ai plus d'éloquence pour le perſuader.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Je ne hai pas cet aveu, & je m'expliquerai à mon tour, quand je vous connoîtrai tout à fait ſincere.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Que me voulez-vous dire ?

LA COMTESSE *en Suivante.*

Rien davantage pour le préſent. Je veux vous laiſſer faire vos réflexions & reprendre vos ſens

vous en avez beſoin, s'il eſt vrai que vous aimiez pour la premiere fois. Adieu.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Je n'ai point de réflexions à faire ; je ſens que je vous aime, & que je vous aimerai toujours.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Et qui me le prouvera ?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Quelle preuve faut-il vous en donner ?

LA COMTESSE *en Suivante.*

Une fort naturelle. Il faut m'épouſer dans ce moment.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Dans ce moment ? il faut du moins propoſer la choſe à vos parens.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Je ſuis ma maitreſſe.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Il faut pour votre ſureté le conſentement des miens, je ne ſuis pas en âge.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Je vous donne une diſpenſe, & je paſſe là-deſſus. C'eſt bien entre gens comme nous que l'on y cherche tant de façons.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Vous avez raiſon : il faut du moins envoyer chercher un Notaire à Paris.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Nous en avons un ici.

LE MARQUIS *en Coureur. A part.*

Parbleu cette petite perſonne là a réponſe à tout.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Ah, vous commencez à reflechir ! je veux bien vous en donner le tems ; mais ne me voyez de votre vie, que pour faire dans le moment ce que je vous demande. Adieu.

SCENE XXII.

LE MARQUIS *en Coureur, ſeul.*

HE' bien, Marquis, te voilà pris comme un ſot. Tu as refuſé juſqu'ici les partis les plus conſiderables ; tu fuyois le mariage ; tu croyois toujours badiner avec l'amour, & dans un moment il t'a réduit à choiſir, ou d'épouſer une Soubrette, ou de mourir de chagrin ; car enfin je ſens bien que je ne puis vivre ſans Finette. Mais que diront mes amis ? Que dira mon Oncle ? S'il vouloit me déshériter pour n'avoir pas voulu épouſer la Comteſſe Dorimene, que ne fera-t-il point quand il ſçaura que je lui déſobéis une ſeconde fois, pour épouſer une perſonne d'un rang ſi bas ?

SCENE

SCENE XXIII.

LE MARQUIS *en Coureur*, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS *en Coureur.*

AH, mon cher ami, Je mépriſois tantôt tes conſeils, mais j'ai beſoin maintenant que tu m'en donnes dans le triſte état où je ſuis ; mais ſurtout, ne me conſeille que ce que j'ai envie de faire.

LE CHEVALIER.

C'eſt bien mon intention.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Quoi ! tu pourrois me conſeiller d'épouſer Finette ?

LE CHEVALIER.

Pourquoi non, ſi tu l'aime ?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Je l'adore.

LE CHEVALIER.

Epouſe la.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Mais mon Oncle y ſouſcrira-t'il ?

LE CHEVALIER.

Je te répons de ſon conſentement.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Oh, pour le coup ton amitié t'aveugle, & j'ai encore aſſez de raiſon pour n'en rien croire ; mais cela ne m'empêchera pas de paſſer outre.

LE CHEVALIER.

L'amour a bien fait du ravage dans ton cœur dans un moment. Mais taiſons-nous, voici la Preſidente.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Ah ! je vois auſſi mon adorable Finette.

SCENE XXIV.

LA PRESIDENTE, LA COMTESSE *en Suivante*, LE MARQUIS *en Coureur*, LE CHEVALIER.

LA PRESIDENTE *à part à la Comteſſe.*

Laiſſe moi faire, je vais mettre ton Marquis à l'épreuve. Jolicœur, j'ai encore une fois changé de ſentiment, & je trouve à propos que vous partiez tout à l'heure pour Bayonne.

au Marquis.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Moi Madame ?

LA PRESIDENTE.

Et qui donc ?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Ah, Chevalier, je n'ai recours qu'à toi.

LE CHEVALIER.

Madame, je vous demande en grace qu'il ne parte point.

LA PRESIDENTE.

Et pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Une affaire ſerieuſe l'arrête ici ; il eſt amoureux.

LA PRESIDENTE.

Et de qui ?

LE CHEVALIER.

De Finette. Il veut l'épouſer.

LA PRESIDENTE.

Comment donc, Chevalier, vous n'y penſez pas. Ignorez-vous que Finette eſt Demoiſelle, & que ſi des raiſons l'ont fait entrer à mon ſervice, ſa naiſſance l'empêche d'accepter un parti ſemblable.

LA MARQUIS *en Coureur.*

Qu'entens-je ! Ah, ſerois-je aſſez heureux !

LA PRESIDENTE.

Comment, de quoi vous rejoüiſſez-vous donc, Monſieur Jolicœur.

LE MARQUIS *en Coureur.*

De ce que Finette, Madame, eſt au-deſſus de ce que je la croyois.

LA PRESIDENTE.

Il me ſemble que vous devriez plûtôt vous en affliger.

SCENE XXV.

LA PRESIDENTE, LA COMTESSE *en Suivante*, LE MARQUIS *en Coureur*, LE CHEVALIER, RUSTAUT, MARTON.

RUSTAUT.

MOnſieur & Madame, nous venons, Marton & moi, vous demander une petite recompenſe de nos ſervices.

LA PRESIDENTE.

Et quoi encore?

MARTON.

Nous voudrions nous marier.

LA PRESIDENTE.

Je vous en ai déja donné la permiſſion, mes enfans, & je vous promets une centaine de piſtoles pour les frais de votre Nôce.

RUSTAUT.

Nous vous ſommes bien obligez ; ce n'eſt pas de cela dont il s'agit. Nous venions vous prier de nous empêcher de nous marier enſemble, & de permettre que je troque Marton contre Finette, & que Marton me troque contre Jolicœur.

LA PRESIDENTE.

Ah, ah, celui là eſt nouveau.

RUSTAUT.

Que voulez-vous, c'eſt une petite inconſtance mutuelle que nous avons concerté enſemble.

LA PRESIDENTE.

Et ſur quoi, Monſieur Ruſtaut, vous êtes-vous imaginé que Finette voudroit bien de vous ?

RUSTAUT.

Parce que je la crois de bon goût, & que je me ſuis mis en ſa place. Si j'étois fille, je ne voudrois pas choiſir un mari d'une autre figure que celle que j'ai.

LA PRESIDENTE.

L'agréable figure !

RUSTAUT.

Je ſçais bien qu'elle n'eſt pas à la mode, mais elle n'en eſt pas moins rare.

LA PRESIDENTE.

Et vous Marton, qui vous a fait croire que Jolicœur voudroit vous épouſer ?

MARTON.

L'amour qu'il m'a fait paroitre, & la jalouſie qu'il a donnée à Ruſtaut.

LA PRESIDENTE.

Que dites-vous à cela, vous autres?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Que je n'ai jamais aimé que la belle Finette.

LA PRESIDENTE.

Et vous?

LA COMTESSE *en ſuivante.*

Que ſi j'avois à aimer, ce ne ſeroit pas Monſieur Ruſtaut.

RUSTAUT

Parbleu tant pis pour vous: puiſque vous êtes ſi retive, il n'y a rien de fait, ç'a n'ira pas plus loin, & je reprens Marton.

MARTON.

Et moi je te reprens de même.

LA PRESIDENTE.

Pour vous, Monſieur Jolicœur, je ſuis fâchée que vous ne ſoyez pas d'une condition à épouſer Finette, car il me paroit qu'elle ne vous haïſſoit pas. Nous tâcherons de la marier au Marquis de Floribel qui m'étoit deſtiné; quand il apprendra que je me ſuis donnée à un autre, & que Finette eſt d'une illuſtre famille, peut-être s'en contentera-t'il.

LA COMTESSE *en ſuivante.*

Madame, permettez-moi de vous dire, que de

quelqu'éclat dont puiſſe briller votre Marquis, je trouve l'amour de Jolicœur préferable à toutes choſes.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Ah belle Finette, c'en eſt trop; il eſt tems de me découvrir; Vous voyez dans Jolicœur le Marquis de Floribel lui-même.

LA COMTESSE *en ſuivante.*

Seroit-il poſſible?

RUSTAUT.

Peſte, j'ai bien ſenti que le ſouflet qu'il m'a donné étoit de qualité.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Cette avanture a lieu de vous ſurprendre.

LA COMTESSE *en ſuivante.*

Je ne ſuis pas plus ſurpriſe que vous allez l'être, en apprenant que Finette n'eſt autre que la Comteſſe Dorimene.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Ah quelle joye pour moi!

MARTON.

En voici bien d'un autre. Pardonnez-moi, Madame, ſi j'ai dit tantôt que la Comteſſe Dorimene étoit une folle, je ne croyois pas que c'étoit vous.

LA COMTESSE *en ſuivante, au Marquis.*

Oüi, je ſuis Dorimene, qui ſous ce déguiſement voulois connoître votre cœur & votre perſonne; heureuſe ſi le cœur eſt auſſi ſincere que la perſonne m'eſt agréable.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Votre perſonne m'a charmé ; & quand vous ne ſeriez pas ce que vous êtes, mon cœur ne dédiroit point mes yeux.

RUSTAUT.

Parbleu, Marton, tu ſerois bien ſurpriſe, de trouver auſſi un Marquis ſous ma Caſaque.

MARTON.

Cela ſeroit plus extraordinaire, que de trouver un Cocher ſous un habit de Marquis.

RUSTAUT.

Allons, puiſque nous voila tous d'accord, ne ſongeons qu'à nous réjoüir. Monſieur le Marquis, au moins, point de rancune; & parce que nous avons uſé votre linge, n'allez pas par vengeance vous amuſer à chifonner celui de notre Ménagere.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Tu es un effronté Maroufle!

LE CHEVALIER *à la Preſidente.*

Votre oncle, Madame, n'aura rien à vous dire quand il ſçaura que le Marquis qu'il vous deſtinoit a pris un autre parti.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Pour moi je ſuis ſûr du conſentement du mien.

LA COMTESSE *en ſuivante.*

Et moi de celui de ma tante.

MARTON.

Et toi, Ruſtaut, n'as-tu point de parens?

RUSTAUT.

J'ai auſſi un oncle, mais je ne l'irai voir que huit jours après notre mariage.

LE CHEVALIER.

Allons, mon cher Marquis, ma chere Comteſſe, en attendant que le Notaire travaille à votre Contrat, prenez part au Divertiſſement que j'ai fait préparer; il convient parfaitement à votre avanture, puiſqu'il roule ſur l'Ouvrage d'un Moment.

FIN.

DIVERTISSEMENT.

Pluſieurs Habitans du Village, déguiſez de differentes manieres, entrent en danſant.

UN MUSICIEN *chante.*

TOut eſt dans la vie
Sujet au changement,
Tout eſt dans la vie
L'ouvrage d'un moment.

Le plaiſir ſuccede au tourment,
Au plaiſir la mélancolie
Le deſordre à l'arrangement,
Et la ſageſſe à la folie.

Tout eſt dans la vie
Sujet au changement,
Tout eſt dans la vie
L'ouvrage d'un moment.

ENTRE'E.

RONDEAU.

UN MUSICIEN.

CE moment, où je vis Liſette
Folâtrant ſur l'herbette,
Hélas il s'offrit vainement,
Ce moment.

Trop timide Amant,
Je ne lui pris que ſa houlette,
Ah! que je regrette
Ce moment.

Si je la retrouve ſeulette,
Ah! j'emploirai bien autrement
Avec la folette
Ce moment.

ENTRE'E.

VAUDEVILLE.

A Ne plus aimer de la vie
Un cœur ſe réſoût vainement,
Sans ſçavoir pourquoi ni comment,
Il en reprend bien-tôt l'envie,
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

L'ardeur qu'on croyoit éternelle
S'éteint quelquefois aiſément,
Mais ſouvent un embrâſement
Eſt cauſé par une étincelle,
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

Ce nouveau Parvenu qu'on loüe
Nous éclabouſſe fierement,
Mais au premier évenement
Le voir retomber dans la boüe,
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

Ah! que dans l'amoureux myſtere
On trouve un doux amuſement,

Que le plaiſir en eſt charmant !
Mais hélas ! il ne dure guére,
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

Aux Plumets une Prude échape,
Aux gens de Robbe également,
Ils la pourſuivent vainement,
Mais un Petit-collet l'attrape,
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

C'eſt l'ouvrage de Penelope
Qu'attaquer Iris ſans argent,
Elle eſt retive au tendre Amant ;
Mais qu'un Financier la galoppe,
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

Que l'Amour fait de diligence,
Ah ! que c'eſt un Coureur charmant !
Avec lui je cours hardiment ;
Quand j'ai fini je recommence,
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

Dans une ignorance ſévere
On tient un Agnés vainement,
D'une leçon de ſon Amant

Elle en ſçait autant que ſa Mere,
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

Qu'un Gaſcon faſſe des emplettes,
Il achette tout doublement ;
Mais quand ce vient au dénoûment,
Un beau matin paye ſes dettes,
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

L'Amant rebuté d'une Belle
Rarement court au changement,
Mais quand il eſt heureux Amant
Le voir devenir infidelle,
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

Si pour d'autre mon Mari panche,
J'imiterai ſon changement ;
Pourquoi s'affliger vainement,
Quand on peut prendre ſa revanche?
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

Traverſez & la Terre & l'Onde,
Les cornes vont comme le vent,
Vous les recevrez promptement

Quand vous ſeriez au bout du Monde,
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

Si la Piéce vous a fait rire;
Il faut qu'elle ait quelque agrément;
Si vous en jugez autrement,
Meſſieurs, nous aurons à vous dire,
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

FIN.

LE BALLET
DES
XXIV. HEURES.

AMBIGU COMIQUE

Répréſenté devant SA MAJESTE'
à Chantilly, le 5. Nov. 1722.

Par l'Académie Royale de Muſique, les Comédiens François & Italiens.

PREFACE.

PREFACE.

CE Ballet a été ordonné, inventé, compoſé, appris & répréſenté en moins de trois ſemaines; & quoique l'exécution dépendit de plus de deux cens perſonnes de differens talens, elle a été des plus regulieres. Cette eſpece d'Ambigu-Comique a fort réjoüi le Roy & toute la Cour : & c'eſt ſur tout ce qu'avoit recommandé à l'Auteur le Prince Magnifique qui a donné ce Divertiſſement à SA MAJESTE'.

ACTEURS DU PROLOGUE.

MARS, le ſieur Thevenart.
LA PAIX, Mademoiſelle Antier.
MINERVE, Mademoiſelle Miſnier.
UN CORIPHE'E. le ſieur Dun.
UN PLAISIR, le ſieur Tribou.

TROUPE DE JEUX ET DE PLAISIRS, DE DRYADES, DE SILVAINS, ET DE NYMPHES DES EAUX.

Les Sieurs	*Meſdemoiſelles*
Mancienne.	Antier, cadete.
Ducheſne.	Julie.
Renier.	Du Coudrai.
Grenet.	Catin.
Deshayes.	Souris, cadete.
Le Myre l'aîné.	Milon.
Le Myre le cadet.	
Corbie.	

PROLOGUE.

Le Théâtre répréſente le lieu le plus agréable de Chantilly.

UN CORIPHE'E.

DRyades & Sylvains, ſortez de vos Forêts ;
Nymphes des Eaux quittez le ſein de l'Onde ;
Venez ; à ces auguſtes traits
Connoiſſez le Maître du Monde.

Il a d'un jeune Dieu le port & les attraits.
Que de Majeſté ! que de graces !
Son regard enchaîne les cœurs,

Doux Plaiſirs volez ſur ſes traces ;
De ſon nouvel Empire annoncez les douceurs.

TROUPE DE PLAISIRS, de Silvains, de Driades & de Nymphes des Eaux.

UN PLAISIR.

On en goûte déja les heureuſes prémices ;
La Paix, la douce Paix, y fait regner les Jeux :
De ſon Peuple il eſt les délices ;
Quel Regne ſera plus heureux ?

LE CORIPHE'E.

Fortunez Habitans de ces belles Retraites ;
Celebrez ce jour glorieux ;
Il honore à jamais ces lieux.
Par vos chants & ſur vos Muſettes,
Rendez-lui de vos cœurs l'hommage précieux ;
Cet hommage eſt aux Rois ce qu'eſt l'encens aux Dieux.

CHOEUR de Silvains & de Driades.

Fortunez habitans, &c.

MARS.

Hé quoi! ſans m'appeller on fait ici des Fêtes?
Mars a-t'il pû le ſoupçonner?
Dans les jeux de LOUIS, ainſi qu'en ſes Conquêtes,
Je dois ſeul ordonner.

Taiſez-vous, timides Muſettes,
Vous amoliſſez mes Concerts;
Eclatez, bruyantes Trompettes,
De vos ſons rempliſſez les airs.

Venez, brillez de tous vos charmes,
Honneurs, Gloire promiſe aux celebres Exploits;
Non, non, ce n'eſt qu'au bruit des Armes
A frapper l'oreille des Rois.

Mais que prétend la Paix? faut-il qu'elle raviſſe...

LA PAIX.

Fille du Ciel, Mere de la Juſtice,
Je la ſuis auſſi des plaiſirs;
De leurs doux chants que l'écho retentiſſe;
Quelque gloire que Mars aux Heros garantiſſe,
Je dois être toujours l'objet de leurs deſirs.

Fille du Ciel, Mere de la Juſtice,
Je la ſuis auſſi des Plaiſirs.

Que toujours ces heureux climats
Des Jeux, des Ris ſoient les aziles;
Que toujours à ma voix dociles,
Ils y répandent leurs appas.

MINERVE.

Fuyez, Mars, fuyez loin de la tranquille France;
De ce Heros naiſſant reſpectez les Etats.
Les Vertus les Talens, ont guidé ſon enfance;
Si des Voiſins jaloux irritent ſa puiſſance,
Un Laurier à la main la gloire le devance,
Vous ſerez trop heureux de marcher ſur ſes pas.

CHOEUR DES JEUX
de Jeux, de Ris, & de Plaiſirs, &c.

Fortunez habitans, &c.

LE CORIPHE'E.

Pour les plaiſirs d'un Roi dont les vertus aimables
Nous aſſûrent des jours heureux,
Pendant le tems qu'il daigne accorder à nos Jeux,
HEURES, partagez-vous en momens agréables.

Fin du Prologue.

Ce Balet eſt diviſé en quatre Parties.

Premiere Partie. LA NUIT.
Deuxieme Partie. LA MATINE'E.
Troiſiéme Partie. L'APRESDIE'E.
Quatriéme Partie. LA SOIRE'E.

Le Prologue eſt de Monſieur D. L. F.

L'idée du Ballet, les paroles qui ſe chantent, & les diverſes petites Comedies & Scenes détachées qui ſe repreſentent par les Comediens François & Italiens, ſont du ſieur LE GRAND, *Comedien du Roy.*

La Muſique eſt de la compoſition du Sieur AUBERT, *Intendant de la Muſique de* S. A. S. MONSEIGNEUR LE DUC.

Les Entrées ſont du Sieur BLONDY.

LE BALLET,

LE BALLET
DES
XXIV. HEURES.
AMBIGU COMIQUE

Le Thâtre repreſente la Ville de Paris.

PREMIERE PARTIE.
LA NUIT.

La Nuit paroît ſur ſon Char, Minuit ſonne ; on entend un Carion de toutes les Cloches de Paris.

L'HEURE DE MINUIT.

le ſieur Manſienne.

AU doux ſon
De mon Carillon,
Lorſque tout ſommeille,
L'amour ſe reveille,
Au doux ſon

De mon Carillon.
Je n'endors que l'Amant barbon,
Le jeune a la puce à l'oreille
Au doux ſon
De mon Carillon.

PREMIERE ENTRE'E.

SIX HEURES de la Nuit tenant une Cloche d'une main, & un Marteau de l'autre, ſonnent à pluſieurs repriſes.

Meſdemoiſelles CORAIL, LA FERRIERE, DUVAL, LE MAIRE, DE LASTRE, DE REY.

SECONDE ENTRE'E.

DES CHAUVES-SOURIS.

Le petit JAVILLIER,
Mademoiſelle PETIT.

Arlequin vient pour donner une Serenade à ſa Maîtreſſe.

SCENES DES COMEDIES.

ACTEURS.

LA NUIT, PANTALON.

Monſieur RONDIN Marchand,
le Sieur LA TORILLIERE.

Madame RONDIN ſa femme,
Mademoiſelle DU FRESNE.

COURTAUT. } (Garçons de Boutique.)
Le Sr LA TORILLIERE fils. }
DELAUNE. }
Le Sr. FONTENAY. }
ARLEQUIN.
TRIVELIN.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN... *chante & adreſſe ces paroles à la Nuit.*

DEeſſe des Chauves-ſouris,
Redoublez vos voiles ſombres;
Par le ſecours de vos ombres,
La nuit tous chats ſont gris.

Après qu'il a chanté il parle.

C'eſt ce qui me fait eſperer que ma Maîtreſſe me pourra prendre dans l'obſcurité pour Narciſſe, ou pour l'Amour même. Mais voici Trivelin.

SCENE II.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN.

HE' bien, m'amenes-tu des Muſiciens pour ma ſerenade ? Leur as-tu dit que je voulois qu'ils me chantaſſent quelque choſe de boufon ?

TRIVELIN.

Ils ſeront ici dans un moment, mais je t'avertis qu'ils veulent être payez d'avance.

ARLEQUIN.

Ils ſont bien impertinens ! cela rompt toutes les meſures que j'avois priſes.

TRIVELIN.

Et quelles meſures ?

ARLEQUIN.

De ne leur rien donner.

TRIVELIN.

Et pourquoi ne leur rien donner ?

ARLEQUIN.

Parce que je n'ai rien.

TRIVELIN.

Hé bien, mon ami, quand on n'a rien il ne faut pas être amoureux, & encore moins ſe méler de

vouloir donner des ſerenades.

ARLEQUIN.

Mon cher Trivelin, prens pitié de mon amour, & donne moi un bon conſeil pour trouver de l'argent.

TRIVELIN.

Oh ma foi, conſeille-toi toi-même. Adieu.

ARLEQUIN.

Hé attends un moment, je me vais conſeiller. (*A part*) Oüi, non, fort bien, fort mal, ſifait, nenni.

TRIVELIN.

Qu'eſt-ce que tout cela ſignifie?

ARLEQUIN.

C'eſt que le conſeil eſt partagé.

TRIVELIN.

Dépêche-toi donc de conclure.

ARLEQUIN.

M'y voilà.

TRIVELIN.

Hé bien, qu'eſt-ce que tu as enfin deliberé?

ARLEQUIN.

Je vais te le dire, mais au moins je te prie de garder le ſecret.

TRIVELIN.

Ne crains rien, & dis-moi ſeulement ce que ton conſeil a imaginé pour trouver de l'argent?

ARLEQUIN.

De t'en emprunter.

TRIVELIN.

Ton conſeil eſt fort bon, mais les fonds manquent.

ARLEQUIN.

Comment ferons-nous donc ?

TRIVELIN.

Empruntes-en au premier venu.

ARLEQUIN.

Emprunter de l'argent au premier venu à deux heures après minuit.

TRIVELIN.

Hé ! mais c'eſt le moyen de n'être pas refuſé. J'entrevois une eſpéce de Bourgeois qui pourroit faire ton affaire.

ARLEQUIN.

Ne t'éloigne pas ; quand il nous verra deux, cela l'engagera à faire les choſes de meilleure grace.

SCENE III.

Mr. RONDIN, *yvre*. ARLEQUIN, TRIVELIN.

Mr. RONDIN, *yvre*.

PArbleu, je ne connois plus rien à Paris. C'eſt ſe moquer que de fermer le Pont-Neuf à l'heure qu'il eſt ; j'ai eu beau faire du bruit à la grille, perſonne n'a voulu m'ouvrir, & j'ai été obligé de retourner ſur mes pas pour prendre le grand tour.

TRIVELIN *bas à Arlequin*.

Bon ! il eſt yvre, voilà bien ton affaire.

Mr. RONDIN.

Je n'ai jamais tant vû bâtir que l'on fait à préſent ; il m'a fallu venir juſqu'ici toujours en ſautant, & j'ai penſé vingt fois me caſſer le cou.

TRIVELIN.

Il a pris apparemment l'ombre des lanternes pour des poûtres. Allons, parle-lui donc ?

ARLEQUIN.

Comment s'y prend-t-on pour emprunter de l'argent à un homme que l'on ne connoit point.

TRIVELIN.

On voit bien que tu n'es pas un Cadet de la Ga-

ronne ; il faut lui parler honnêtement.

ARLEQUIN.

Bien honnêtement ?

TRIVELIN.

Oüi.

ARLEQUIN *donnant un coup de ſa batte ſur l'épaule de Rondin.*

Qui va là ?

Mr. RONDIN.

Chriſtophe Rondin, Marchand Drapier de la ruë ſaint Honoré, à l'enſeigne de la Prudence.

ARLEQUIN.

Ah ! Monſieur Rondin, je ſuis votre ſerviteur.

Mr. RONDIN.

Ah, ah ! eſt-ce toi, Courtaut ?

ARLEQUIN.

Oüi, Monſieur.

Mr. RONDIN.

Où eſt de Laune ?

TRIVELIN.

Me voici, Monſieur. Courtaut, de Laune ! il nous prend pour ſes garçons de boutique apparemment.

Mr. RONDIN.

Pourquoi n'avez-vous point de lumiére, vous autres ?

TRIVELIN.

Monſieur, elle s'eſt uſée en vous attendant.

Mr. RONDIN.

Ma femme eſt-elle couchée ?

ARLEQUIN.

Oh, il y a long-tems.

Mr. RONDIN.

Qu'on me donne un ſiege.

TRIVELIN.

Allons, Courtaut, un ſiege à Monſieur.

ARLEQUIN.

Un ſiege dans la ruë ?

TRIVELIN, *bas à Arlequin.*

Ne vois-tu pas, ſot que tu es, qu'il croit être dans ſa chambre ? profitons de l'occaſion.

ARLEQUIN, *bas à Trivelin*

Oüi, mais où lui trouver un ſiege ?

TRIVELIN.

J'en vais ſervir.

(*Trivelin ſe met à terre.*)

ARLEQUIN.

Allons, Monſieur, aſſeïez-vous.

(*Il l'aſſied ſur le dos de Trivelin.*)

TRIVELIN, *bas à Arlequin.*

Morbleu il peſe comme tous les diables.

ARLEQUIN, *bas à Trivelin.*

Laiſſe-moi faire, je vais bien-tôt le rendre plus léger.

Mr. RONDIN *aſſis ſur Trivelin.*

Parbleu, mes amis, c'eſt un grand plaiſir de boire, quand on ne s'en ſent pas.

TRIVELIN.

Oüi, & je crois que vous ne vous ſouvenez pas ſeulement d'avoir bû.

Mr. RONDIN.

Qu'on me donne mon bonnet de nuit.

ARLEQUIN *lui ôte ſon chapeau & ſa perruque, & lui met ſon petit chapeau ſur la tête.*

Le voilà.

Mr. RONDIN *en étendant ſa main, rencontre le viſage de Trivelin.*

Qu'eſt-ce que tu fais donc-là ſous ma chaiſe?

TRIVELIN.

Je cherche votre pot de chambre.

Mr. RONDIN.

Je n'en ai que faire. Allons, qu'on me deshabille promptement, que je me couche.

ARLEQUIN *lui foüillant dans ſa poche.*

Cela ſera bien-tôt fait.

(*Arlequin lui ôte ſon manteau, & le met à terre; il lui ôte ſon habit, & le met ſur ſon corps, ayant quitté le ſien.*)

Mr. RONDIN.

Que fais-tu donc là?

ARLEQUIN.

Je vuide vos poches, Monſieur, ſuivant la Délibération de mon Conſeil.

Mr. RONDIN.

Prens garde à ma montre.

ARLEQUIN *mettant la montre dans ſa poche.*

Elle eſt en ſûreté.

Mr. RONDIN *ſe leve.*

Qu'on me donne ma robe de chambre.

ARLEQUIN *lui mettant ſon habit d'Arlequin.*

La voilà, Monſieur.

Mr. RONDIN.

Hé que diable, elle eſt bien courte ! c'eſt le manteau de lit de Madame Rondin. Allons, qu'on me couche maintenant.

TRIVELIN.

Mais il faut du moins vous déshabiller.

Mr. RONDIN.

Non non, je veux me lever demain du matin ; je n'aime pas à garder le lit, moi.

TRIVELIN.

Tout comme il vous plaira, vous n'avez qu'à vous coucher.

(*Arlequin & Trivelin le couchent au milieu de la ruë.*)

Mr. RONDIN *couché.*

Qui diable a fait mon lit aujourd'hui ? il eſt bien dur.

ARLEQUIN.

Le matelas a pourtant été bien battus.

TRIVELIN.

Ce qu'il y a de bon, c'eſt que les puces ne vous incommoderont pas.

Mr. RONDIN.

Il me ſemble que je ſens bien du vent.

ARLEQUIN *contrefaiſant le bruit que ſont les rideaux.*

On va vous tirer les rideaux, cric, cric, cric.

TRIVELIN *de l'autre côté.*

Cric, cric, cric. Ho ça, Monſieur, vous voilà bien couché, nous vous ſouhaitons une bonne nuit.

(*Trivelin met le manteau de Monſieur Rondin ſur ſes épaules, & l'emporte.*)

ARLEQUIN *bas.*

Allons trouver nos Muſiciens, nous avons maintenant de quoi payer la Sérénade.

SCENE IV.

Monſieur RONDIN *ſeul.*

QU'on ne manque pas de m'éveiller à cinq heures.

SCENE V.

Monſieur RONDIN *couché*, Mad. RONDIN, COURTAUT, DE LAUNE.

Me. RONDIN.

IL y a long-tems qu'il me ſemble entendre la voix de mon mari, me ſerois-je trompée ? Qu'en dites-vous, de Laune ?

DE LAUNE.

Je crois l'avoir entendu auſſi. J'ai envie d'aller au devant de lui.

Me. RONDIN.

Je crois que vous ne ferez pas mal.

DE LAUNE *tombant pardeſſus Mr. Rondin.*

Ouf, que diantre ai-je là rencontré !

Me. RONDIN.

Que vois-je ? c'eſt mon mari lui-même.

Mr. RONDIN.

Allons, Madame Rondin, venez vous coucher.

Me. RONDIN.

Je ne me trompe point. Hé ! d'où venez-vous dans un tel équipage ? Venez-vous de courir le Carême-prenant ? Qu'avez-vous fait de vos habits ?

Mr. RONDIN.

Demandez à Courtaut & à de Laune, ce ſont eux qui m'ont deshabillé.

DE LAUNE.

Vous vous mocquez, Monſieur, nous ne vous avons point vû depuis hier matin.

Me. RONDIN.

Ah mon mari eſt volé.

M. RONDIN.

Moi volé ! je me ſuis couché de trop bonne heure pour cela.

Me. RONDIN.

Miſericorde ! il eſt yvre mort ; à peine peut-il parler.

Mr. RONDIN.

Moi yvre ? vous en avez menti, Madame Rondin, c'eſt une pituite qui m'eſt tombée dans la gorge.

Me. RONDIN.

Ah malheureuſe que je ſuis ! Relevons-le au plus vîte, mes enfans, & le mettons dans ſon lit ! il nous apprendra demain la mauvaiſe rencontre qu'il a pû faire.

SCENE VI.

ARLEQUIN, TRIVELIN, *& les Acteurs de la Scene precedente.*

DE LAUNE.

AH Madame ! voilà des drôles qui paſſent, qui ont, je crois, les habits de Monſieur ſur le corps.

Me. RONDIN.

Et tôt courez après. Au voleur, au voleur, au guet, au guet.

DE LAUNE.

Ah fripons, nous vous tenons.

TRIVELIN.

Prenez garde à ce que vous faites, Meſſieurs, nous ne ſommes pas des voleurs.

ARLEQUIN.

Nous ne ſommes que des gens à bonne fortune, qui venons donner une Serenade.

Me. RONDIN.

Mais vous avez cependant l'habit de mon mari ; & ſon manteau.

ARLEQUIN.

Paix, taiſez-vous, c'eſt pour n'être pas reconnus.

DE LAUNE.

Oh parbleu, Meſſieurs, vous les rendrez.

ARLEQUIN, TRIVELIN, Me. RONDIN *& ſes garçons crient tous enſemble.*

Au guet, au guet, au voleur, au voleur.

LA NUIT, *ſur ſon Char.*

Quel diable de charivari eſt-ce que tout ceci? Qui ſont les inſolens qui oſent ainſi troubler le repos d'une ſi belle nuit ?

TRIVELIN.

Ah, Madame la Nuit ! vous êtes la Déeſſe des Larrons ! prêtez-nous votre ſecours.

LA NUIT *dégringole de ſon Char.*

Si je deſcens là bas, je t'apprendrai...

ARLEQUIN.

Parbleu, Madame la Nuit a penſé ſe caſſer le cou.

LA NUIT.

Que le diable vous emporte, vous m'avez réveillée en ſurſaut ; voilà mes chevaux partis, il faudra que je m'en retourne à pied, comme une guinguette qui vient de ſouper en ville.

ARLEQUIN.

Attendez, Madame, je vais vous reconduire.

TOUS ENSEMBLE.

Au guet, au guet, au voleur, au voleur.

ARLEQUIN *ſe débaraſſe de leurs mains, & les chaſſe tous à coups de batte.*

Bon, nous en voilà défaits. Commençons notre Serenade.

TROISIEME ENTRE'E.

ARLEQUIN & POLICHINELLE ;
Les Sieurs DUMOULIN ſecond,
& DUMOULIN trois.

TRIO d'un ARLEQUIN, d'un POLICHINELLE & d'un SCARAMOUCHE.

Les ſieurs MANSIENNE, TRIBOU,
& DUN.

TRiomphez charmante Brune ;
Vos yeux frians
Sont plus brillans,
Que la Nuit ſans clair de Lune.

SCARAMOUCHE.

A la Déeſſe des hiboux
On ne voudra plus rendre hommage ;

Et les plus amoureux matoux,
Dans leur tendre langage,
Ne diront qu'à vous
Miaous.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Miaous, Miaous, Miaous.

QUATRIE'ME ENTRE'E.

DEs Oublieux qui ſe retiroient, rencontrent des Crieurs d'Eau-de-vie. Après s'être fait des préſens réciproques de leurs Marchandiſes, ils ſe réjouiſſent de leur rencontre. Pendant qu'ils danſent, un Suiſſe mange leurs Oublies, & boit leur Eau-de-vie: il s'en apperçoivent, & courrent reprendre leurs Corbillons & leurs paniers, & ſont chaſſez par le Suiſſe.

OUBLIEUX.

Les ſieurs JAVILIERS & MELION.

VENDEURS D'EAU-DE-VIE.

Les ſieurs DUVAL & MALTERE.

CINQUIE'ME ENTRE'E,

LE SUISSE *ivre avant le jour, qui finit la premiere Partie.*

UN SUISSE,
le ſieur ANTHONY.

II. PARTIE.

LA MATINE'E.

L'AURORE *paroît ſur ſon Char.*

Mademoiſelle DUPRE'.

LA Nuit a fait place à l'Aurore,
Le Soleil qui me ſuit, vient embelir ces lieux;
A ſon divin aſpect mille fleurs vont éclore.
Que tout l'Univers adore
Le plus puiſſant des Dieux.

PREMIERE ENTRE'E,

D'ARTISANS *& gens de toutes ſortes de métiers, qui s'aſſemblent pour travailler dès le point du jour.*

CHOEUR D'ARTISANS

qui chantent en travaillant.

BRaves Guerriers,
Travaillez pour la gloire.
Nous n'envions point vos Lauriers,
Dans nos métiers
Nous ne travaillons que pour boire.

ARTISANS

Les ſieurs MANCIENNE, DUCHESNE, RENIER, TRIBOU, GRENET, DESHAYES, DUN, LEMIRE, L. LEMIRE, C. CORBIE.

FEMMES D'ARTISANS.

Meſdemoiſelles MINIER, ANTIER, C. JULIE, DUCOUDRAI, CATIN, SOURIS, C. MILON.

SECONDE ENTRE'E.

DE MARECHAUX.

Le ſieur DUMOULIN quatriéme, *ſeul.*

Les ſieurs BLONDI & MARCEL.

TROISIEME ENTREE.

DEUX SAVETIERS,
Les ſieurs DUVAL & MALTERE.

DEUX SAVETIERES,
Meſdemoiſelles la FERIERE & de LASTRE.

ENFANS DE SAVETIERS,
Le petit JAVILIER & Mademoiſelle PETIT.

QUATRIE'ME ENTRE'E.

UN MARINIER,
Le ſieur LAVAL.

UNE MARINIERE,
Mademoiſelle CORAIL.

CINQUIE'ME ENTREE'.

UN BOULANGER,

Le ſieur MILON.

UNE BOULANGERE,

Mademoiſelle REY.

Un Savetier chante en travaillant dans ſa Boutique, & fait ſifler ſa Linotte.

LE SAVETIER,

Le ſieur MANCIENNE.

SI tôt que le Coq chante,
Je chante auſſi.
Du tems paſſé je n'ai point de ſouci,
De l'avenir point d'épouvante :
Le ſeul préſent me contente,
J'en joüis.
Quand le chagrin me tourmente,
Je le fuis,
Quand le plaiſir ſe préſente,
Je le ſuis.

SIXIEME ENTRE'E.

TOUS LES ARTISANS
enſemble.

LE POINT DU JOUR.
Mademoiſelle ANTIER.

ASTre naiſſant, brillez, commencez votre cours,
Embraſez tous les cœurs de vos feux adorables;
Brillez, puiſſiez-vous toujours
Répandre en ces climats vos rayons favorables;
Brillez, puiſſiez-vous toujours
Nous donner de beaux jours.

LE LEVER DU SOLEIL.

SEPTIEME ENTRE'E.

DES HEURES *du Jour.*

L'HEURE DE L'AUDIENCE.

SCENES COMIQUES.

ACTEURS.

LE JUGE, le ſieur de la Thorilliere

LES CONSEILLERS, les Sieurs le Grand, Dangeville, la Thorilliere le fils, Pantalon, le Docteur, Scapin, Mario, Paquetti,

L'ACCUSE', Arlequin.

UN EXEMPT, le ſieur Fontenay.

AMBOISE, Berger Sorcier, le ſieur Moligni.

Un Ami d'Arlequin & d'Amboiſe, TRIVELIN,

L'HEURE
DE
L'AUDIENCE.
SCENES COMIQUES.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN, AMBOISE.

TRIVELIN.

Comme le tems coule ! Il eſt déja dix heures au Soleil, c'eſt juſtement l'heure de l'Audience ; & l'on va comme je te l'ai dit, juger inceſſamment Arlequin ton ancien camarade, que le Guet a arrêté cette nuit.

AMBOISE.

La Juſtice eſt bien preſſée, & quel crime a-t-il donc commis. ?

TRIVELIN.

Hélas ! ce n'eſt qu'une bagatelle, il a trouvé cette nuit une bourſe & une montre dans la poche d'un Marchand, & il a levé un manteau & un habit ſur le corps dudit Marchand, au lieu de le lever dans ſa boutique.

AMBOISE.

Voilà une belle affaire ! ce n'eſt tout au plus qu'une mépriſe.

TRIVELIN.

Cependant on parle de le pendre pour cela.

AMBOISE.

Voilà un plaiſant crime !

TRIVELIN.

Encore ne l'a-t'il commis qu'à demi ; j'étois de moitié, mais j'ai eu l'adreſſe de me ſauver.

AMBOISE.

A quel prix que ce ſoit, j'eſpere tirer Arlequin de ce mauvais pas.

TRIVELIN.

Ah ! mon cher Amboiſe, je ſçais que rien ne t'es impoſſible, & que tu es le plus fameux Enchanteur, & le plus redoutable Sorcier de tous les Bergers d'alentour. Mais il faut te hâter ; car les Juges s'aſſemblent ici dans le moment.

AMBOISE.

Hé ! qui ſont ces Juges !

TRIVELIN.

Oh ! les plus ſerieux, les plus ſéveres & les plus

rébarbatifs dont on ait encore entendu parler.

AMBOISE

Laiſſe-moi faire, je les rendrai bien-tôt gos guenards ; je vais commencer par enchanter la Salle de l'Audience

TRIVELIN.

Et que produira cet enchantement ?

AMBOISE.

Perſonne n'y pourra demeurer, qu'il ne lui prenne de momens en momens des demangeaiſons de chanter.

TRIVELIN.

Cela ſera aſſez nouveau, d'entendre juger un procès criminel en muſique.

AMBOISE.

Ce n'eſt pas tout. Quand la Sentence ſera prononcée, je viendrai avec ma muſette enchantée qui fait plus de bruit que trente inſtrumens à la fois, & qui produira ſur eux un effet aſſez boufon. Il eſt vrai que ceux que auront la tête plus forte que les autres, cederont plus tard aux charmes de ma muſette ; mais ils auront beau faire, aucun n'y pourra réſiſter.

TRIVELIN.

Je les entends, jette promptement ton ſort.

AMBOISE *après avoir fait quelques tours de ſa baguette.*

Voilà qui eſt fait, éloignons-nous un moment, & tâchons d'avertir Arlequin qu'il ne s'inquiéte de rien.

(*Le Juge & les Conſeillers entrent & prennent leurs places.*)

SCENE II.

LE JUGE, cinq CONSEILLERS.

LE JUGE.

MEſſieurs, nous avons ici une affaire très-délicate à juger, & qui ne demandoit pas moins que des Juges venerables comme nous : on vous a ſuffiſamment raporté l'affaire, & ſi vous le ſouhaitez, tout de nouveau on vous la rapportera.

UN CONSEILLER *chante.*

Tout comme il vous plaira,
Larira,
Tout comme il vous plaira.

LE JUGE.

Eſt-ce que vous extravaguez ?

IIe. CONSEILLER *chante.*

Allons guay, d'un air gay :
Allons gai, d'un air gay.

LE JUGE.

Que veut dire ceci ?

IIIe. CONSEILLER *chante.*

A la façon de Barbari mon ami.

LE JUGE

LE JUGE.

Cela eſt nouveau.

IVe. CONSEILLER *chante.*

Oh oh oh tourlouribo ;
Oh oh oh tourlouribo.

LE JUGE.

Cela ne s'eſt jamais vû.

Ve. CONSEILLER *chante.*

Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanturlu.

LE JUGE.

Oh aſſurément vous vous êtes tous enivrez à la Buvette? Comment eſt-ce que c'eſt ici le procès de l'A, E, I, O, U? Qu'on faſſe entrer l'Accuſé ; celui-là n'aura pas envie de dire des chanſons.

SCENE III.

LES JUGES aſſemblez ;

ARLEQUIN.

ARLEQUIN *entre en chantant.*

ALlons, allons, a'lons à la Guinguette, allons.

LE JUGE.

Ah ah ! en voici bien d'un autre ! Quoi malheureux, tu chante, & tu ſeras peut-être pendu dans un quart d'heure !

ARLEQUIN.

Quand je ſerai pendu, je ne chanterai plus.

LE JUGE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Mais, Meſſieurs, qui êtes-vous donc ?

LE JUGE.

Nous ſommes tes Juges.

ARLEQUIN.

Ma foi, je vous ai cru des Comediens.

LE JUGE.

Comment ! inſolent, prendre des Juges venerables comme nous pour des Comediens ?

ARLEQUIN.

Je vous demande pardon, Monſeigneur, je croyois vous avoir vû joüer à la Comedie le rôle de l'Avocat Patelin.

LE JUGE.

Comment ! tu continues tes boufonneries !

ARLEQUIN.

Ah ! boufon vous-même, je crois que nous n'avons rien à nous reprocher.

LE JUGE.

Je te trouve plaiſant.

ARLEQUIN.

Parbleu dans votre genre vous êtes auſſi plaiſant que moi.

LE JUGE.

Allons au fait. Répond : n'as tu pas volé cette nuit la montre, la bourſe, le manteau, & l'habit d'un Marchand ?

ARLEQUIN.

Ah ! Monſeigneur, ce Marchand-là eſt un yvrogne, il me les a donnez, & je les ai rendus de même à vos gens.

LE JUGE.

Tu les a rendus, parce que le Guet te les a repris.

ARLEQUIN.

Hé bien, il faut donc faire pendre le Guet.

LE JUGE.

Allons, Meſſieurs, aux opinions.

CHOEUR DES CONSEILLERS.

Nos avis ſe trouveut d'accord,
Et chacun de nous opine à la mort.

LE JUGE.

Que le diable vous emporte avec votre chienne de muſique, vous me ferez à la fin perdre ma gravité: mais ſilence, je vais prononcer. (*Il touſſe, il crache, & fait un prélude pour chanter.*) Hem, hem, hem, que veut dire ceci? je me ſens des diſpoſitions à chanter.... Reſiſtons à ce charme: Sentence de mort en faveur de.... mais ma foi? je n'y peux plus tenir, le chant me gagne, & je crois que je ſerai contraint de prononcer la Sentence en bémol. Tâchons cependant de ne pas donner dans ce ridicule.

(*En prononçant la Sentence, de tems en tems il lui prend des envies de chanter, auſquels il reſiſte juſqu'au dernier vers qu'il eſt contraint de dire en muſique.*)

SENTENCE.

Pour reparation des faits
Mentionnez dans le Procès,
Notre Tribunal favorable
Voulant faire grace au coupable,
L'a condamné tout d'une voix....
D'être pendu pour la premiere fois.

ARLEQUIN.

Et ſi j'y retourne, vous m'envoyerez aux Galeres.

LE JUGE.

C'eſt à toi à être plus ſage à l'avenir.

SCENE IV.

UN EXEMPT, LES JUGES, AMBOISE, ARLEQUIN.

UN EXEMPT.

AH! Meſſieurs, nous vous amenons ici un Berger qui ſe vante d'avoir jetté le ſort qui vous a tous fait chanter.

LE JUGE.

Ah quelle inſolence! il faut qu'il ſoit auſſi pendu.

UN CONSEILLER.

C'eſt mon avis.

IIe. CONSEILLER.

C'eſt auſſi le mien.

ARLEQUIN *ſur la Selette.*

J'opine du bonnet. Ah! mon cher ami, que je vous ai d'obligation, de vouloir bien me tenir compagnie! Je ſerois mort de chagrin d'avoir été pendu tout ſeul.

AMBOISE *bas à Arlequin.*

Ne te mets pas en peine, nous ne le ſerons ni

l'un ni l'autre, & je vais leur ſervir un plat de mon métier.

LE JUGE.

Allons, que l'on prepare tout pour leur ſupplice.

AMBOISE.

Hé ! Meſſieurs, doucement, accordez-moi du moins avant de mourir la conſolation de joüer encore une fois de ma chere Muſette.

LE JUGE.

On te l'accorde.

AMBOISE *à Arlequin.*

Ah ! voilà ce que je ſouhaitois, laiſſe-moi faire, je vais bien les réjouir.

(*Il joüe de ſa Muſette un air lugubre.*)

ARLEQUIN.

Hé que diable ! tu diſois que tu les allois réjoüir, & ta Muſette les endort comme la plus belle cauſe.

AMBOISE.

Donne-toi patience. *Il continue de joüer de ſa Muſette, & joüe un air plus gai. Deux Conſeillers ſe levent, & ſe mettent à danſer ; enſuite deux autres, à la fin tous enſemble, juſqu'au Juge, qui ne peut reſiſter au charme de la Muſette, qui va toujours par gradation. Ils ſe prennent tous par les mains, & danſent en rond ; Arlequin au milieu danſe auſſi, & à la fin les chaſſe tous avec ſa batte. Ce qui finit la ſeconde Partie.*

III PARTIE.

L'APRESDINE'E.

L'HEURE DE MIDY.

Mademoiſelle JULIE.

A Mans contens,
Soyez conſtans
Ne changez jamais de demeures,
Etes-vous bien, tenez-vous-y,
Et n'allez point chercher midi
A quatorze heures.

PREMIERE ENTRE'E,

De CUISINIERS & de PATISSIERS.

Les ſieurs JAVILLIER, DESHAYES, GUERET, DUVAL, MALTERE, LAMOTHE.

LA BONNE CHERE,

le ſieur THEVENART.

QUand midi ſonne,
Les Gaſcons ne ſont pas au lit:
Son carillon leur donne
De l'apetit.
A l'odeur de la Cuiſine
Ils vont piquer les bons repas,
Et leur deviſe n'eſt pas,
Qui dort dine.

L'HEURE DU JEU,

Mademoiſelle MISNIER.

Autour d'une table ronde
Je raſſemble ſans choix,

Le Prince

Le Prince & le Bourgeois ;
Quand l'un me rit, l'autre me gronde ;
On ne peut pas tout à la fois
Contenter tout le monde.

L'HEURE DE LA COMEDIE.

Les Comediens François repreſentent une petite Comedie, qui a pour titre LES PANIERS, *dont l'action commence à cinq heures.*

LES PANIERS,

COMEDIE.

ACTEURS.

MADAME DE PRE'FANE', Mademoiſelle Dubreuil.

ISABELLE, *ſa Niece*, Mademoiſelle Dangeville.

VALERE, *Amant d'Iſabelle*, le ſieur Dufreſne.

SOTTINOT, *Amoureux d'Iſabelle*, le ſieur Dangeville.

DORINETTE, *Filleule de Madame de Préfané*, Mademoiſelle le Grand.

MERLIN, *Valet de Valere*, le ſieur de Moligny.

GUILLAUME, *Portier de Madame de Préfané*, le ſieur le Grand.

PIQUEROSSE, *Cocher de Madame de Préfané*, le ſieur de Fontenay.

Madame VERTUGADIN, Madame FRICFRAC, *Marchandes de Paniers*, Mademoiſelle Dufreſne, Mademoiſelle la Mothe.

FRISEMOUCHE, LA FAMINE, *Laquais de Madame de Préfané.*

LES PANIERS, COMEDIE

SCENE PREMIERE.

VALERE, MERLIN.

VALERE.

ENfin nous voilà donc dans la maiſon où l'on tient l'aimable Iſabelle renfermée ; que veut dire ceci, nous ne trouvons perſonne à qui pouvoir parler ?

MERLIN.

Il eſt pourtant déja cinq heures, & c'eſt aujourd'hui jour de Concert.

VALERE.

Je ne vois aucun préparatif pour cela.

MERLIN.

Bon des preparatifs ! Sçavez-vous de quoi ſont compoſez les Concerts qui ſe donnent ici toutes les ſemaines ? d'un violon ou d'une flute avec une baſſe de viole, & une voix ou deux ; on n'y chante le plus ſouvent que des Vaudevilles : Madame Préfané a pourtant la folie d'y inviter des perſonnes du premier rang.

VALERE.

Je lui paſſerois toutes ſes extravagances, ſi elle ne traitoit pas ſa niece ſi cruellement.

MERLIN.

Elle a ſes raiſons, elle voudroit la contraindre par ſes mauvais traitemens à retourner pour toujours dans ſon Couvent, afin de joüir des grands biens dont elle doit lui rendre compte.

VALERE.

Je veux à quelque prix que ce ſoit, tirer Iſabelle des mains de cette vieille folle.

MERLIN.

Il n'eſt qu'un moyen, c'eſt de feindre de l'aimer comme nous l'avons concerté.

VALERE.

Mais cette femme, quelque ridicule qu'on me la peigne pourra-t'elle jamais s'imaginer qu'un homme de mon âge puiſſe être ſi éperdûment amoureux d'elle ? Oh je n'aurai jamais le front de lui vanter ſa beauté ? Je loüerai, ſi l'on veut, ſon eſprit, ſes belles manieres, ſa magnificence.....

MERLIN.

Sa magnificence ! oh parbleu, c'eſt pour le coup qu'elle pourroit s'apperçevoir que vous vous mocquez d'elle. Vous n'avez donc jamais vû l'Equipage de Madame de Préfané ?

VALERE.

Non.

MERLIN.

Oh ! il faut vous en faire le détail. Son Caroſſe eſt une eſpéce de broüette, & ſon Cocher eſt un vrai Fiacre ; elle a deux Galopins pour Laquais qui ne font pas trente ans à eux deux ; mais en revanche les deux chevaux en font bien ſoixante.

VALERE.

For t bien.

MERLIN.

Un ſoir il lui arriva une plaiſante avanture, ſes galopins lui avoient donné ſon congé, & étant obligée de rendre une viſite, & ne pouvant trouver de Domeſtiques, elle habilla en leur place deux bottes de foin qu'elle fit lier derriere ſon Caroſſe.

VALERE.

Quel conte !

MERLIN.

Ce n'eſt point un conte c'eſt la verité, & l'on ne ſe ſeroit jamais apperçû de la ſupercherie, ſi elle n'avoit ſur le champ intenté un procès à un Chartier, dont les chevaux avoient mangé un de ſes laquais.

VALERE.

Et n'a t'elle point de femme auprès d'elle?

MERLIN.

Elle n'a que ſa filleule âgée de douze ou treize ans, qui lui ſert de femme de chambre, parce qu'aucune fille raiſonnable ne veut entrer à ſon ſervice; elle change preſque tous les jours de domeſtiques, & ne les habille que tous les trois ans.

VALERE.

Je ne lui croyois point tout ce ridicule.

MERLIN.

Elle en a plus qu'on ne ſçauroit ſe l'imaginer: elle ne parle jamais d'elle-même qu'en ſe faiſant la reverence, & veut que ſes gens ne lui parlent qu'à la troiſieme perſonne; chaque fois qu'ils y manquent, ils ſont à l'amende d'une certaine ſomme; ainſi plus on reſte à ſon ſervice, & plus on lui redoit en la quittant.

VALERE.

Voilà une belle maniere de payer des gages. Mais j'entens du bruit, & quelqu'un vient à nous.

MERLIN.

C'eſt cette petite fille dont je vous parlois, la filleule de Madame de Prefané.

SCENE II.

VALERE, MERLIN, DORINETTE.

DORINETTE.

DEmandez-vous ici quelqu'un, Meſſieurs ?

VALERE.

Ma belle enfant, nous venons pour voir Madame de Préfané.

DORINETTE.

Elle n'eſt pas au logis, Meſſieurs, eſt-ce quelque choſe qu'on lui puiſſe dire, j'ai l'honneur d'être ſa femme de chambre ?

MERLIN.

Monſieur n'a qu'une bagatelle à lui déclarer.

DORINETTE.

Et quoi encore ?

MERLIN.

Qu'il eſt paſſionnément amoureux d'elle.

DORINETTE.

Ah, ah, ah !

VALERE.

Vous riez : eſt-ce que cela n'eſt pas poſſible ?

DORINETTE.

Non ; Madame pourroit aiſément ſe le perſuader, car elle s'imagine qu'on ne ſçauroit la voir ſans l'aimer : mais pour moi je n'en crois rien.

MERLIN.

Hé pourquoi ?

DORINETTE.

Parce qu'elle n'eſt pas aimable. Allons, allons ; avoüez moi la dette je ſuis bonne Princeſſe, Il y a quelqu'autre choſe qui vous amene ici.

VALERE *à Merlin.*

Merlin, lui avoüerons-nous ?

MERLIN

Pourquoi non, puiſqu'elle eſt ſi bonne Princeſſe.

DORINETTE.

Hé bien ! qu'eſt-ce ? vous ne dites plus rien ; à quoi rêvez-vous ?

VALERE.

Je ſonge qu'il n'y a que dix Louis dans ma bourſe, & que je voudrois qu'il y en eût davantage.

DORINETTE.

On pourra vous faire credit du reſte.

MERLIN.

La petite friponne entend à demi mot.

VALERE.

Si vous vouliez bien l'accepter.

DORINETTE.

Oüi-da, j'ai toujours entendu dire qu'il ne falloit

jamais refuſer ſon étrenne, mais je me ferois conſcience de recevoir votre argent pour vous ſervir auprés de Madame de Préſané, & je vous le rends, ſi ce n'eſt pas ſa niece Iſabelle à qui vous en voulez.

VALERE.

C'eſt elle-même que j'adore.

DORINETTE.

Et vous connoit-elle?

VALERE.

Je ne ſçai ſi elle me reconnoitroit, elle ne m'a vû qu'une ſeule fois avec ma ſœur.

DORINETTE.

Quoi ſeriez-vous ce Valere dont elle m'a ſi ſouvent parlé, le frere de ſa bonne amie?

VALERE.

C'eſt moi même.

DORINETTE.

Vous arrivez bien à propos, car un jour plûtard, un autre Amant vous en privoit pour toujours.

VALERE.

Un autre Amant?

DORINETTE.

Oüi, un Bonet d'Avocat, qui depuis huit jours lui fait des ſignes de ſa fenêtre; il avoit reſolu de l'enlever aujourd'hui.

MERLIN.

De l'enlever? la peſte!

VALERE.

Et l'aime-t'elle ?

DORINETTE.

Pas trop, cependant elle auroit conſenti à tout pour ſe tirer de l'eſclavage où elle eſt : mais j'entens quelqu'un, c'eſt juſtement lui, cachez-vous, qu'il ne vous voye : je l'aurai bien-tôt renvoyé.

ſeule.

Mais avant que de le congedier, tâchons d'en tirer quelques plumes.

SCENE III.

SOTTINOT, DORINETTE.

DORINETTE.

AH ! c'eſt vous, Monſieur Sottinot, que venez-vous donc faire ici à preſent ? Madame va rentrer, je vous en avertis, & ſi elle vous trouvoit dans ſa maiſon ſeul avec moi, je ſerois perduë.

SOTTINOT.

Je n'ai qu'un mot à te dire, ma chere Dorinette, j'ai trouvé la meilleure invention du monde pour enlever Iſabelle.

DORINETTE.

Hé comment ?

SOTTINOT.

Madame Vertugadin ſa marchande de Paniers, ſe charge de cette affaire, je l'ai gagnée à force d'argent.

DORINETTE.

Et comment prétend-t'elle faire ?

SOTTINOT.

Ne t'en mets pas en peine, ſonge ſeulement à avertir Iſabelle.

DORINETTE.

C'eſt ce que j'ai bien de la peine à vous promettre.

SOTTINOT.

Pourquoi ?

DORINETTE.

C'eſt que je ſuis payée pour ſervir un autre que vous.

SOTTINOT.

Mais tu ſçais que je t'ai payé le premier, & que tu me dois. . . . .

DORINETTE.

Oh ! ce que je vous dois eſt une vieille dette, cela s'oublie aiſément, je viens de toucher de l'argent frais.

SOTTINOT.

Oh parbleu je n'en ſerai pas la dupe, en voilà encore du plus frais.

DORINETTE.

Voila ce qui s'appelle entendre ſes interêts.

SOTTINOT.

Oh dame ! je ne ſuis pas un niais.

DORINETTE.

La peſte.

SOTTINOT.

Et dis moi, mon Rival eſt-il plus beau que moi, plus gracieux ?

DORINETTE.

Ah que nenni ? c'eſt un jeune homme de vingt-cinq ans ou environ.

SOTTINOT.

Quelque jeune ſot ſans experience, je m'imagine cela.

DORINETTE.

Oüi, & même fort timide.

SOTTINOT.

Fy, cela ne vaut rien. Je ſuis entreperenant moi, A-t-il de l'eſprit ?

DORINETTE.

Je ne ſçai pas, il parle fort peu.

SOTTINOT.

Ah ! pour moi je parle toujours, & quand je devrois dire une ſottiſe, je ne ſçaurois me taire auprès des femmes, je les ébloüis de mon caquet.

DORINETTE.

C'eſt l'entendre.

SOTTINOT.

Oh ! pour cela je compte fort ſur mon eſprit ; il

me vient de tems en tems de petits dictons les plus jolis du monde.

DORINETTTE.

Je ne m'étois pas encore aperçûë de cela.

SOTTINOT.

C'eſt que tu es encore trop jeune pour t'y connoître; mais ordinairement je ne dis pas un mot, que ceux à qui je parle, ne me rient au nez.

DORINETTE,

Vous réjoüirez donc bien Iſabelle ?

SOTTINOT.

Je l'eſpere ; mais je vais trouver Madame Vertugadin, qui m'attend ; adieu, tu auras bientôt de mes nouvelles.

SCENE IV.

VALERE, MERLIN, DORINETTE.

VALERE.

NOus avons tout entendu ; quel peut-être ſon deſſein ?

DORINETTE.

Je ne ſçai.

MERLIN.

Je penſe le deviner, & je le préviendrai ſur ma parole ; nous avons auſſi une Marchande de Paniers dans notre manche, Madame Fricfrac ; je vais lui donner les ordres néceſſaires pour ce que je projette.

DORINETTE.

Mais ne quittez pas toujours votre pemiere idée, & revenez ici, quand ma Maîtreſſe ſera de retour ; faites-en bien le paſſionné, j'avertirai Iſabelle de prendre pour elle toutes les proteſtations d'amour que vous ferez à ſa tante.

MERLIN.

Laiſſe-nous faire, je ſeconderai Monſieur ; mais je vais auparavant trouver Madame Fricfrac.

SCENE

SCENE V.

DORINETTE ſeule.

IL me paroît que c'eſt un aſſez bon métier que celui d'intrigante ; je ne m'étonne pas ſi tant d'honnêtes gens s'en mêlent : mais voici le valet du Fermier de notre Terre de Prefané, que Madame a fait venir pour garder ſa maiſon.

SCENE VI.

DORINETTE, GUILLAUME.

DORINETTE.

AH! c'eſt vous, Guillaume.

GUILLAUME.

Oüi, Madame m'a maudé de venir à Paris, pour me mettre à la porte, & je vient ſçavoir pourquoi elle me chaſſe.

DORINETTE.

Ah que vous étes ſot, Maitre Guillaume! quand Madame parle de vous mettre à la porte, c'eſt qu'elle veut vous faire ſon Portier.

GUILLAUME.

Ah! bon pour cela.

DORINETTE.

Auras-tu bien aſſez d'eſprit pour être Portier?

GUILLAUME.

Aſſez d'eſprit pour être Portier! morgué j'en ai ſeulement plus qu'il n'en faut pour être Suiſſe.

DORINETTE.

Mais il y a bien autre choſe; c'eſt qu'avec Madame depuis un tems il faut parler un langage poli, auquel tu auras peut-être bien de la peine à t'accoutumer.

GUILLAUME.

Comment ? eſt-ce qu'elle a changé de langue, & qu'elle ne parle pas toujours comme à l'ordinaire ?

DORINETTE.

Ah ! que nenny.

GUILLAUME.

Morgué, les femmes de Paris ſont bien changeantes ; il y avoit trois ans que je n'y étois venu, & je n'y ai quaſiment rien reconnu ; je ne parle pas des viſages, car ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on en change comme on veut ; mais morgué celles qui étoient blondes, ſont devenuës brunes ; celles qui avoient de grands cheveux n'ont plus que des têtes de barbet ; celles qui avoient des clochers ſur leurs têtes, ſont racourcies d'un pied & demi ; & celles qui étoient menues comme des fuſeaux, ſont à préſent groſſes comme des tours.

DORINETTE.

Que veux-tu ? il faut ſuivre la mode.

GUILLAUME.

Qu'eſt-ce que c'eſt encore que ces petits coqueluchons de toutes les couleurs, qu'ils mettent ſur leurs têtes & qui font paroître les jeunes vieilles ?

DORINETTE.

Ce ſont des bagnolets.

GUILLAUME.

Cela eſt drôle ; mais revenons à notre affaire, qu'eſt-ce que c'eſt que ce langage dont vous me parlez ?

DORINETTE.

C'eſt du françois, mais c'eſt qu'il ſe parle d'une maniere toute nouvelle.

GUILLAUME.

Morgué expliquez-vous.

DORINETTE

Je crois que j'aurai bien de la peine à te faire comprendre cela ; ſçais-tu ce que c'eſt qu'une premiere, une ſeconde & une troiſiéme perſonne ?

GUILLAUME.

Parguenne j'entens cela comme un & deux ſont trois.

DORINETTE.

La premiere perſonne c'eſt moi, la ſeconde c'eſt toi, la troiſiéme c'eſt un autre.

GUILLAUME.

Et qu'eſt-il cet autre ?

DORINETTE.

Pierre ou Jacques.

GUILLAUME.

Ah ! j'entens, Pierre ou Jacques, vous & moi, cela ne fait que trois.

DORINETTE.

Pour m'expliquer plus clairement, c'eſt qu'il ne faut jamais parler aux gens en face.

GUILLAUME.

Il faut donc leur tourner le dos ?

DORINETTE.

Ce n'eſt pas cela. Il faut leur parler comme ſi ils n'y étoient pas : je vais t'en donner un exemple. Si Madame t'appelle.

GUILLAUME.

Ah ! j'entens, je ferai comme ſi je n'y étois pas.

DORINETTE.

Hé non ! butord : tu viendras, & tu ne lui diras pas : Que voulez-vous, Madame ? mais : Que veut Madame ?

GUILLAUME.

Ce ſera donc à vous que je demanderai cela ?

DORINETTE.

Hé non ! à elle-même.

GUILLAUME.

Je lui demanderai à elle même, que veut Madame ; hé morgué il n'y a pas de raiſon à cela

DORINETTE.

C'eſt le langage d'apreſent, à ce que dit Madame ; on a beau lui repreſenter que cette maniere de parler ne regarde que les perſonnes du premier rang, elle veut que l'on s'en ſerve à ſon égard, & ſur-tout ſes gens.

GUILLAUME.

Allons, tout coup vaille, à la bonne heure, on lui en baillera comme il lui plaira.

DORINETTE.

Tu comprens donc bien ce que je te veux dire ?

GUILLAUME.

Oh qu'oüi. Madame veut-elle ceci? Madame veut-elle cela? Que veut Madame?

DORINETTE.

Fort bien. Mais voici Madame, & je n'ai point entendu ſon Caroſe; éloigne-toi je te préſenterai quand il en ſera tems.

SCENE VII.

Madame DE PREFANE', DORINETTE, FRISEMOUCHE, LA FAMINE portant la queüe de Madame de Préfané.

Me. DE PRE'FANE'.

EN verité cela eſt bien cruel, qu'il faille qu'une perſonne comme moi s'en revienne à pied, ayant équipage.

DORINETTE.

Qu'eſt-il done arrivé à Madame

Me. DE PRE'FANE'.

J'étois allée, comme tu ſçais, lever des étoffes pour habiller mon monde.

DORINETTE.

Oüi, chez les Marchands Privilegiez ſuivans la Cour.

Me. DE PRE'FANE'.

Je n'ai jamais été ſi houſpillée ; celui-ci me tiroit d'un côté, celui-là d'un autre ; nous avons ce qu'il faut à Madame : Madame n'a-t'elle beſoin de rien du nôtre. Ah ! les incommodes gens avec leurs civilitez ridicules !

DORINETTE.

Hé bien ! Madame a t'elle fait emplette à la fin?

Me. DE PRE'FANE'.

Oh pour cela j'ai des habits magnifiques, & qui ne paroiſſent pas ſeulement avoir été retournez.

DORINETTE.

Et de quoi ſe plaint donc Madame ?

Me. DE PRE'FANE'.

Quand je ſuis allée pour retrouver mon Caroſſe où je l'avois laiſſé, il n'y étoit plus, & je ſuis revenuë à pied, comme tu vois.

DORINETTE.

Cela eſt chagrinant. Mais voici le Cocher de Madame qui lui en donnera des nouvelles.

SCENE VIII.

Madame DE PREFANE'. ; DORINETTE, PIQUEROSSE, deux Laquais.

Me. DE PRE'FANE'.

HE' bien, Piqueroſſe, où étiez-vous donc fourré ? eſt-ce que mes chevaux ont pris le mors aux dents?

PIQUEROSSE.

Hélas ! les pauvres chevaux de Madame ſont trop pacifiques pour cela; bien loin d'avoir envie de courir, ils ne demandent le plus ſouvent qu'à ſe coucher.

Me. DE PRE'FANE'

Pourquoi n'êtes-vous donc pas reſté où je vous avois placé ?

PIQUEROSSE.

J'y étois bien auſſi, mais quatre Meſſieurs m'ont pris pour un Fiacre, & m'ont fait marcher de force.

Me. DE PRE'FANE'.

Comment ! prendre mon équipage pour un Fiacre ! n'en pouvoient-ils pas bien voir la difference?

PIQUEROSSE.

PIQUEROSSE.

La difference !

DORINETTE.

Sans doute le Caroſſe de Madame n'a point de Numero.

Me. DE PRE'FANE'.

Ils auront bien fatigué mes chevaux.

PIQUEROSSE.

Au contraire, ce ſont les chevaux de Madame qui les ont fatiguez, & de telle ſorte, qu'ils ont mieux aimé aller à pied malgré la pluye; ils ſont deſcendus du caroſſe en jurant & peſtant, & donnant cent fois au Diable l'équipage & ceux à qui il appartenoit.

Me. DE PRE'FANE'.

Je ſuis au deſeſpoir de cette avanture. Mais que faites-vous donc là, vous autres?

Ses Laquais mangent des pommes & des noix dans ſa queuë, & s'en eſſuyent la bouche.

FRISEMOUCHE.

Nous dînons, Madame.

Me. DE PRE'FANE'.

Comment vous dînez? en verité je vous le conſeille de faire ſervir ma queuë de nappe?

LA FAMINE.

Il eſt plus de cinq heures, & nous n'avions pas encore mangé d'aujourd'hui.

DORINETTE.

Ces coquins là ne ſçauroient comprendre que quand on ne dine point, on en ſouppe mieux.

Me. DE PRE'FANE'.

Oh! je vois bien qu'il faudra que je faſſe bien-tôt maiſon neuve. Cocher, allez donner du ſon & de l'eau à vos chevaux, pour les rafraichir.

PIQUEROSSE *en s'en allant.*

Oüi, car ils ſont diablement échauffez.

Me. DE PRE'FANE' *à un Laquais.*

Friſemouche, allez au plus vite chez ma Marchande de Paniers, qu'elle m'en apporte de toutes façons, & ſur tout de la derniere mode. Et vous, la Famine, allez attendre mes ordres dans l'antichambre. Que veut-on?

DORINETTE.

C'eſt le Portier que Madame a fait venir de ſa Terre.

SCENE IX.

Madame DE PRE'FANE', DORINETTE, GUILLAUME.

Me. DE PRE'FANE'.

HE' bien, Maître Guillaume, aurez-vous aſſez d'intelligence pour garder ma porte, pour connoître ceux à qui il faut l'ouvrir, & ceux à qui il faudra la fermer ?

GUILLAUME.

Oüi, la porte de Madame peut s'aſſûrer qu'elle ſera toujours ouverte ou fermée ſelon les ordres que Monſieur Guillaume en recevra de Madame.

Me. DE PRE'FANE'.

Comment donc ? où Guillaume a-t-il appris en ſi peu de tems le langage de la Cour ?

DORINETTE.

Madame, je lui ai déja donné quelques leçons.

Me. DE PRE'FANE'.

Je vous recommande au moins de ne laiſſer jamais entrer qui que ce ſoit ſans me venir demander auparavant, Madame eſt-elle viſible ? & de ne laiſſer ſortir perſonne ſans ma permiſſion, ſur tout ma Niéce ; je vous la conſigne, entendez-vous ?

ſois, vous ne chercheriez qu'à me plaire de même.

SCENE XII.

Me. DE PRE'FANE', ISABELLE, DORINETTE, GUILLAUME.

GUILLAUME.

ON demande à voir Madame.

Me. DE PRE'FANE'.

Qui ?

GUILLAUME.

Un laquais qui vient de la part de ſon Maître.

Me. DE PRE'FANE'.

Et quel eſt ſon Maître ?

GUILLAUME.

Il dit que c'eſt un beau Cavalier, dont le cœur eſt embaraſſé de la beauté des attraits des yeux de Madame ; je ne ſçais morgué comme il m'a fagoté tout cela.

Me. DE PRE'FANE'.

Faites entrer ; c'eſt apparemment ce jeune homme qui me fit l'autre jour tant de mines à l'Opera.

SCENE XIII.

Me. DE PRE'FANE', ISABELLE', DORINETTE, MERLIN.

Me. DE PRE'FANE'.

APprochez, mon enfant.

MERLIN.

Ah Ciel !

Me. DE PRE'FANE'

Qu'eſt-ce ?

MERLIN.

Ah ! Madame, laiſſez-moi reſpirer ; vos appas m'étouffent. Je ne m'étonne pas s'ils font extravaguer mon Maître, puiſque moi, chetif mortel, du premier aſpect ils m'ont penſé faire évanoüir.

Me. DE PRE'FANE'.

Comment, mon ami, tu me trouves donc de ton goût ?

MERLIN.

Je me donne au diable, Madame, ſi ma raiſon me laiſſoit aller la bride ſur le col, je crois, Dieu me le pardonne, que je ſerois capable de vous manquer de reſpect, & de vous faire une déclaration amoureuſe. Cela mériteroit cent coups d'étrivieres,

je le ſçais ; mais j'aimerois mieux les ſouffrir que de me taire.

Me. DE PRE'FANE'.

J'admire comment l'Amour étend ſon empire juſques ſur la moindre petite créature. Et quel eſt ton Maître, mon ami ?

MERLIN.

On le nomme le Chevalier Valere, Madame.

ISABELLE *à part.*

Valere ! qu'entens-je ?

MERLIN.

C'eſt le plus joli homme de France, & vous allez avoir bien des rivales, Madame.

Me. DE PRE'FANE'.

Et d'où lui eſt venu cet amour pour moi ?

MERLIN.

Pour vous avoir vûë une ſeule fois, Madame : Vous vous promeniez aux Tuilleries, où tout le monde s'aſſembloit autour de vous pour vous admirer ; il traverſa la foule, & fut curieux d'admirer comme les autres ; mais hélas ! il fut bien payé de ſa curioſité. Depuis ce moment votre nom eſt tellement gravé dans ſon cœur, qu'il eſt devenu le refrain de tout ce qu'il dit ; il place partout ſa charmante Madame de Préfané, il la compare à tout. Ce diamant brille comme Madame de Préfané ; ces Tableaux ont le coloris de Madame de Préfané ; ſi Madame de Préfané étoit là ; ſi Mada-

me de Préfané étoit ici ; hé Palfrenier donne de l'avoine à Madame de Préfané, dis-je à mes chevaux.

DORINETTE.

Voilà des diſtractions qui font bien de l'honneur à Madame.

Me. DE PRE'FANE'.

Elles marquent un cœur vrayment épris.

CENE XIV.

Me. DE PREFANE', ISABELLE, DORINETTE, MERLIN, GUILLAUME.

GUILLAUME.

MOnſieur Valere demande Madame.

Me. DE PRE'FANE'.

Valere ! qu'il entre. Et vîte, Dorinette, de la poudre, du rouge, des mouches, & en quantité. (*Elle ſe met des mouches, du rouge & de la poudre en confuſion.*)

MERLIN *l'arrêtant.*

Et doucement, Madame ; ayez pitié de mon Maître : n'augmentez pas tant vos attraits, ſur-

tout, ôtez cette grande mouche aſſaſſine qui le fera expirer à vos pieds.

SCENE XV.

Me. DE PREFANE, ISABELLE, VALERE, DORINETTE, MERLIN.

ISABELLE.

AH! que vois-je, Dorinette! c'eſt le même dont je t'ai ſi ſouvent parlé.

DORINETTE

N'en témoignez rien, prenez pour vous tout ce qu'il dira à votre Tante.

VALERE.

Quelle témerité à moi, Madame, pour vous avoir vûë une ſeule fois, d'oſer vous aimer! Je fais plus, je me preſente devant vous pour vous en faire l'aveu; Mais, Madame, pardonnez cette hardieſſe à l'excès de mon amour, il m'étoit impoſſible de vivre plus long-tems dans l'état cruel où vos regards m'ont reduit.

Me. DE PRE'FANE'.

Une pareille déclaration ne m'eſt pas nouvelle,

& c'eſt aſſez le ſtile ordinaire de ceux que mes regards ont une fois bleſſez.

VALERE

Ah! je me ſuis attendu auſſi à avoir bien des rivaux à combattre, & bien des difficultez à ſurmonter.

Me. DE PRE'FANE'.

On tâchera de vous les applanir.

VALERE.

Quoi! je pourrois eſperer de poſſeder un jour une auſſi charmante perſonne. Merlin que dis-tu de ſes yeux?

MERLIN.

Ah! Monſieur, ne m'en parlez pas, ils m'en ont déja donné pour mon compte.

VALERE.

Ce teint?

MERLIN.

C'eſt une peinture.

VALERE.

Ne trouves tu pas dans toute la perſonne de Madame un éclat & un luſtre? . . .

MERLIN.

Que voulez-vous dire avec votre luſtre? elle en a plus de douze.

VALERE.

Vous ne me dites rien, adorable perſonne.

Me. DE PRE'FANE' *ſoupirant.*

Hélas!

ISABELLE.

Je crois, Monſieur, que ma Tante eſt fort ſenſible à l'ardeur que vous lui témoignez, & qu'une perſonne de votre mérite . . .

Me. DE PRE'FANE'.

De quoi vous mêlez-vous ? je vous trouve fort plaiſante, de venir ici interrompre mes ſoupirs.

ISABELLE.

Je croyois vous faire plaiſir d'expliquer à Monſieur vos ſentimens.

Me. DE PRE'FANE'.

Et qui vous les a dits ?

ISABELLE.

J'en juge par moi-même, & ſi Monſieur m'aimoit . . .

Me. DE PRE'FANE'.

Taiſez-vous.

MERLIN.

Madame a raiſon ; & ce n'eſt pas à une novice comme vous à vouloir lui apprendre à faire l'amour. Paſſez de ce côté, & laiſſez-les ſeuls ; les amans aiment le tête à tête.

VALERE.

Non, non, je ſuis bien aiſe que tout le monde ſoit témoin de mes tranſports amoureux.

Me. DE PRE'FANE'.

Mais il me ſemble que vous regardez ma Niéce avec bien de l'attention ; vous me dites les choſes

du monde les plus paſſionnées, & à peine vos regards tombent-ils ſur moi.

MERLIN.

Ce ſont ces diſtractions ordinaires dont je vous parlois toute à l'heure, & dont votre préſence devroit pourtant le guérir.

Me. DE PRE'FANE'.

L'abſence de ma Niece l'en guérira mieux. Rentrez dans votre chambre.

MERLIN.

Oh, pour le coup, Madame, c'eſt ce que Monſieur ne ſouffrira pas; il vaut mieux qu'il remette ſa viſite à une autre fois, que de déranger rien ici. (*Bas à Valere.*) Croyez-moi, ſortons.

Me. DE PRE'FANE'

Hé bien, voulez-vous rentrer dans votre chambre?

MERLIN.

Non, Madame, mon Maître ſçait trop bien vivre. (*Bas à Valere.*) Madame Fricfrac nous attend.

VALERE.

Sortons, puiſqu'il le faut, une autresfois je prendrai mieux mon tems.

Me. DE PRE'FANE'.

Ah! Valere que faites vous? demeurez.

MERLIN.

Non, Madame il ſortira; vos yeux ont aſſez verſé de poiſon dans ſon cœur pour aujourd'hui;

pour peu que la doſe fût augmentée, il en creveroit & moi auſſi. Adieu, Madame.

SCENE XVI.

Madame DE PREFANE', ISABELLE, DORINETTE.

Me. DE PRE'FANE'.

AH ! impertinente, c'eſt vous qui êtes cauſe de ſon éloignement.

ISABELLE.

Moi, Madame !

Me. DE PRE'FANE'.

Je vous trouve bien hardie d'oſer lever les yeux ſur mes conquêtes. Oh ! vous retournerez dans le Couvent, & dès demain.

ISABELLE.

Mais, Madame, pourquoi vous obſtinez-vous tant à vouloir que je ſois Religieuſe, lorſque vous êtes dans le deſſein de vous marier pour la ſeconde fois ?

Me. DE PRE'FANE'.

C'eſt que je veux congédier le nombre des ſoupirans qui m'accablent, & leur fermer toute entrée à la fleurette.

ISABELLE.

Si c'eſt-là votre intention, Madame, un Couvent vous conviendroit mieux qu'à moi.

Me. DE PRE'FANE'.

Vous êtes aujourd'hui bien raiſonneuſe ?

DORINETTE.

C'eſt ce qui me ſemble.

SCENE XVII.

Madame DE PRE'FANE', ISABELLE, DORINETTE, GUILLAUME.

GUILLAUME.

ON demande ſi la vûë de Madame eſt viſible ?

Me. DE PRE'FANE'.

Et qui ?

GUILLAUME.

Une Marchande de mannequins.

DORINETTE.

De mannequins ! tu veux dire de Paniers ?

GUILLAUME.

Eh ! paniers & mannequins, n'eſt ce pas la même choſe ?

Me. DE PRE'FANE'.

Faites entrer.

SCENE XVIII.

Madame DE PRE'FANE', ISABELLE, DORINETTE, Madame FRICFRAC.

Me DE PRE'FANE'.

AH, ah ! que vois-je ? Ce n'eſt pas là ma Marchande ordinaire.

Me. FRICFRAC.

Je n'ai pas cet honneur, Madame, mais j'eſpere que quand mes Paniers auront eû une fois l'avantage de vous ſervir, vous ne voudrez pas en uſer d'autres.

Me. DE PRE'FANE'.

Et qui vous a envoyée ici ?

Me. FRICFRAC.

Une Comteſſe de vos amies, Madame.

Me. DE PRE'FANE'.

La Comteſſe de Pincemaille apparemment : ah ! c'eſt une connoiſſeuſe en Paniers, je lui ſuis bien bien obligée. Comment vous appellez-vous !

Me. FRICFRAC.

La Veuve Fricfrac, Madame.

Me. DE PRE'FANE'.

Je me ſers ordinairement de Madame Vertugadin ; mais

mais ſi vos Paniers me plaiſent mieux que les ſiens, je vous préférerai à elle.

Me. FRICFRAC.

S'ils vous plairont mieux, Madame? la Vertugadin ſe fournit chez moi; je ſuis la bonne faiſeuſe au moins, vous les aurez de la premiere main.

Me. DE PRE'FANE'.

Voyons-les.

Me. FRICFRAC.

En voilà trois de la derniere mode & à bon marché; dix francs la piéce.

Me. DE PRE'FANE'.

Dix francs la piéce? je les prends tous trois paſſez dans mon cabinet, je vais vous compter de l'argent. Dorinette, venez m'aider à eſſayer un de ces Paniers.

Me. FRICFRAC.

Madame, je crois que celui-ci ira à merveille ſous l'habit que vous avez.

Me. DE PRE'FANE'.

Tandis que je vais l'eſſayer, Iſabelle, voyez de ces deux celui qui vous ira le mieux: je ne veux rien acheter, que je ne vous en faſſe part, comme vous voyez.

SCENE XIX.

ISABELLE, VALERE, MERLIN, cachez ſous les Paniers.

ISABELLE.

AH malheureuſe Iſabelle, où te vois-tu réduite! Eſt-il poſſible que Valere ne trouvera pas le moyen de me tirer de l'eſclavage où je ſuis? Mais eſſayons un de ces Paniers, pour complaire à ma Tante. Ah Ciel!

VALERE *ſortant d'un des Paniers.*

Ne craignez rien, charmante Iſabelle, & pardonnez-moi ce que l'amour me fait entreprendre; je viens vous enlever de votre priſon.

ISABELLE.

Ah! laiſſez-moi revenir de ma frayeur, avant que de vous parler.

VALERE.

Pourrez-vous conſentir, Madame, que je vous délivre de la tirannie où l'on vous fait languir depuis ſi long-tems?

ISABELLE.

Ah! ne faites point d'éclat dans cette maiſon.

VALERE.

Ce n'eſt pas mon deſſein, & je ne veux vous en faire ſortir que par ſtratagême, pourvû que vous y conſentiez.

ISABELLE.

A quoi ne conſentirois-je pas, pour m'arracher à la cruelle perſecution de ma Tante? Mais la voici, cachez-vous au plus vîte:

(*Valere rentre ſous le Panier.*)

SCENE XX.

Me. DE PREFANE' avec un Panier du dernier ridicule, ISABELLE, DORINETTE, Me. FRICFRAC.

Me. DE PRE'FANE'.

HE'bien! ma Niece, comment me trouvez-vous?

ISABELLE.

Madame, je ne ſçais pas les modes.

Me. DE PREFANE'.

Ce Panier me doit aller à merveille; avez-vous eſſayez le vôtre?

ISABELLE.

Non pas encore, Madame; mais je crois que

celui-ci (*montrant le Panier où eſt Valere*) me conviendroit aſſez ; il y aura pourtant quelque petite ceremonie à y faire auparavant.

Me. FRICFRAC.

Oh ! je comprens aiſément ce qu'il y manque, & j'aurai bientôt accommodé tout cela.

SCENE XXI.

Me. DE PREFANE', ISABELLE, DORINETTE, Me. FRICFRAC, GUILLAUME.

GUILLAUME.

MOrguë je crois qu'il pleut ici des Paniers, voilà encore une Marchande qui en apporte.

DORINETTE.

Ah ! tout eſt perdu.

Me. DE PRE'FANE'.

C'eſt Madame Vertugadin apparemment. Faites entrer.

DORINETTE.

Si Madame m'en vouloit croire, elle la renvoyeroit trop pour être venuë tard.

Me. DE PRE'FANE'.

La vûë ne nous en coûtera rien.

SCENE XXII.

Me. DE PREFANE', ISABELLE, DORINETTE, Me. FRICFRAC, Madame. VERTUGADIN, GUILLAUME.

Me. VERTUGADIN.

COmment donc, Madame, j'apprens en arrivant que vous m'avez changée?

Me. DE PRE'FANE'.

J'en ſuis fachée, Madame Vertugadin; mais aprés tout vous êtes trop chere.

Me. VERTUGADIN.

La bonne marchandiſe ne ſe peut trop vendre, Madame; eſt-ce là un des Paniers de Madame Fricfrac?

Me. FRICFRAC.

Oüi, qu'en voulez-vous dire? cela ne va-t-il pas à merveille à Madame!

Me. VERTUGADIN.

Oüi, Madame a de l'air d'une porteuſe d'eau, j'en prens la compagnie à témoin.

DORINETTE.

Elle a plûtôt de l'air d'une Dame Gigogne, mais c'eſt la grande mode à preſent.

Me. DE PRE'FANE'.

Et toi Guillaume, qu'en dis-tu?

GUILLAUME.

Hé, mais je trouve cela fort bien, excepté que Madame reſſemble comme celà à un pain de ſucre.

Me. VERTUGADIN.

Madame, eſſayez un des miens, je vous prie.

Me. DE PRE'FANE'.

Où ſont-ils?

Me. VERTUGADIN.

Les voilà rangez ſur la droite; regardez, d'un ſeul coup d'œil vous en voyez la difference.

Me. DE PRE'FANE'.

Ils me paroiſſent aſſez galamment faits; mais vous ne ſçavez pas que Madame me donne les ſiens à dix francs piéce.

Me. VERTUGADIN.

Ah! s'il ne tient qu'à cela, je vous les donnerai au même prix, je ſuis autant en état de perdre qu'une autre.

ISABELLE.

Oh! pour moi j'aime mieux les Paniers de Madame Fricfrac que les vôtres.

Me. DE PRE'FANE.

Hé bien, accommodez vous.

Me. FRICFRAC.

Tandis que Madame va eſſayer ceux de Madame Vertugadin, paſſez dans cette autre chambre, je vais vous eſſayer les miens.

(*Madame Fricfrac ſort avec Iſabelle, & emporte le Panier où eſt Valere, & un autre où il n'y a rien.*)

CENE XXIII.

SOTTINOT, MERLIN, chacun ſous un Panier.

SOTTINOT *ſortant la tête de ſon Panier.*

QUelle fantaiſie à Iſabelle de choiſir plûtôt les Paniers de cette autre Marchande, que ceux de Madame Vertugadin ! je crains bien de m'être embarqué ici mal à propos.

MERLIN *ſortant la tête de ſon Panier.*

Bon ſoir, Camarade Panier.

SOTTINOT.

Ah ! que vois-je ! je ſuis trahi.

MERLIN.

Vous êtes bien impertinent, Monſieur le Mannequin, d'aller ſur nos briſées.

SOTTINOT.

Comment donc ſur vos briſées ? c'eſt moi qui ai

trouvé cette invention, & vous me l'avez dérobée.

MERLIN.

Ma foi, Monſieur l'Avocat, vous êtes pris pour duppe ; & dans ce moment Valere mon Maître enleve Iſabelle.

SOTTINOT.

Hé ! morbleu cela ne ſera pas ; & j'aime mieux que tout ſoit découvert, que de ſouffrir qu'on m'enleve ma Maitreſſe à ma barbe.

MERLIN.

Nous ne craignons plus rien, & l'affaire eſt déja faite.

SOTTINOT.

Ah, traître, il faut que je m'en vange ſur toi.

MERLIN.

Doucement, Monſieur l'Avocat, avec moi vous perdrez votre cauſe.

(*Ils ſe battent.*)

SOTTINOT.

Ah ! morbleu, mon rabat eſt déchiré.

SCENE

SCENE XXIV.

Me. DE PREFANE' DORINETTE;
Me. VERTUGADIN.

Me. DE PRE' FANE'

MIſericorde, qu'eſt-ce que c'eſt que tout ceci?

DORINETTE.

Ce ſont les Paniers de Madame Fricfrac qui ont pris querelle contre ceux de Madame Vertugadin.

Me. DE PRE' FANE'

Au ſecours, au ſecours, Guillaume, Guillaume.

SCENE XXV.

Me. DE PRE'FANE', DORINETTE, Me. VERTUGADIN, GUILLAUME, SOTTINOT, MERLIN.

GUILLAUME.

COmment morgué ! voilà deux Paniers qui ſe battent ici, tandis que les deux autres de la bas ſe careſſent, & s'en vont gays comme des pinſons.

Me. DE PRE'FANE'.

Que veux-tu dire ?

GUILLAUME.

Je veux dire que les deux paniers que cette Marchande remportoit, n'ont pas plûtôt été hors de la porte, qu'ils ſe ſont mis à courir comme tous les diables ; ils ſont montez dans un Caroſſe qui les attendoit, & puis foüette Cocher.

Me. DE PRE'FANE'.

Ah ! malheureux, ce ſera ma Niece qu'on aura enlevée ; Ne te l'avois-je pas conſignée ?

GUILLAUME.

Oüi, mais vous ne m'aviez pas conſignée des paniers.

Me. DE PRE'FANE'.

Allons, un Commiſſaire.

MERLIN.

Ne vous allarmez point, Madame : Valere mon Maitre eſt un galant homme, il en uſera bien avec vous, & vous laiſſera joüir en paix des biens d'Iſabelle.

SOTTINOT.

Madame ſi vous voulez j'entreprendrai cette affaire, & la pourſuivrai en mon nom.

Me. DE PRE FANE'.

Je n'ai que faire de vos pourſuites dans le tems que je connois que vous étiez ici pour le même deſſein ; je vois que mon plus court eſt de gagner l'amitié de ce Valere, j'aime mieux lui donner ma Niece que de plaider.

DOEINETTE.

Ma foi, Madame ne ſçauroit mieux faire.

MERLIN.

Pour le coup, Monſieur l'Avocat, vous voilà ſot comme un panier.

SOTTINOT.

Cela eſt vrai.

SCENE DERNIERE.

Me. DE PRE'FANE', GUILLAUME.

GUILLAUME.

VOilà des Ménétriers qui viennent pour commencer le Concert de Madame.

Me. DE PRE'FANE'.

Qu'ils entrent, & qu'ils commencent au plûtôt; la Muſique pourra ſeule diſſiper le chagrin que m'a donné ce coup, dont je ſuis encore toute étourdie.

(On entend un aſſemblage d'inſtrumens concertez ridiculement.)

DIVERTISSEMENT.

DEUX MARCHANDES DE MODES

chantent enſemble.

IL faut qu'à la mode
Chacun s'accommode ;
Le fou l'introduit,
Le ſage la ſuit.

Ie. MARCHANDE.

Le Vertugadin ridicule
Dans nos jeunes ans,
Se porte à preſent ſans ſcrupule,
Comme au bon vieux tems.

ENSEMBLE.

Il faut qu'à la mode
chacun s'accommode ;
Le fou l'introduit,
Le ſage la ſuit.

IIe. MARCHANDE.

Parures antiques,
Qui de nos critiques
Sentites les traits,
Vous pourrez deſormais
Encor dans nos boutiques
Etaler vos attraits.

ENSEMBLE.

Il faut qu'à la mode &c.

Ie. MARCHANDE.

Tous les affiquets
Et Colifichets
Qu'aujourd'hui l'on admire
A la Foire, au Palais,
Dans deux jours feront rire,
Et de la Satyre
Seront les objets.

ENSEMBLE.

Il faut qu'à la mode &c.

VAUDEVILLE.

JE ne ferai point d'autre Amant,
Que Tircis n'ait d'autre Maîtreſſe;
Mais je ſuivrai ſon changement,
S'il trahit jamais ma tendreſſe,
Qu'il en aime deux à la fois,
Je ne ſerois pas incommode,
Pour un amant j'en prendrai trois;
Il faut ſuivre la mode.

Iris coëffée en chien barbet,
Ceſſera bientôt de me plaire,
Quand elle met ſon Bagnolet,
Elle reſſemble à ſa grand'mere.
Lorſqu'en Amant ſenſé je veux
Blâmer cette étrange methode,
Elle répond en faiſant des nœuds,
Il faut ſuivre la mode.

Depuis un tems le Magiſtrat
Met d'une galante maniere
En pretintaille ſon rabat,
Son caſtor à la cavaliere:

Nos Juges, juſques aux barbons,
Ne veulent point ſentir le Code,
Et nous diſent pour leurs raiſons,
Il faut ſuivre la mode.

La vieille Aminte au tein uſé,
A fait recrépir ſon viſage;
A l'ombre d'un tignon friſé
Elle croit nous cacher ſon âge:
Cette folle avec ſon Panier
A l'air du Coloſſe de Rhode,
Et dit pour ſe juſtifier,
Il faut ſuivre la mode.

Autrefois de ſes blonds cheveux
Celimene faiſoit parure;
Mais à preſent elle eſt bien mieux,
Ayant mis bas ſa chevelure,
De cent mille brimborions
Sa tête aujourd'hui s'accommode;
Peut-on ſe paſſer de pompons?
Il faut ſuivre la mode.

GUILLAUME.

De Manant me voila Portier;
Si de même toujours j'avance,
Je ſerai bientôt Financier;
Morgué que je ferai bombance,

Au fond d'un biau Caroſſe aſſis,
Je ſerai comme une Pagode;
J'oublirai mes meilleurs amis,
Il faut ſuivre la mode.

Un Procureur notre voiſin,
Jaloux de ſa femme à la rage,
Se voyoit ſans bois & ſans vin,
Et tout manquoit dans ſon ménage,
A la fin réduit aux abois.
Il s'eſt rendu mari commode;
Il y a du vin, il y a du bois,
Il faut ſuivre la mode.

SECONDE ENTRE'E.

THALIE,

Mademoiſelle PREVOST.

TROISIEME ENTRE'E.

Des Petits Maîtres & des Clercs do Procureurs ſiflent Thalie & la contraignent d'abandonner la Scene.

QUATRIE'ME ENTRE'E.

Les ſifleurs ſe réjoüiſſent d'avoir troublé le Spectacle.

PETITS MAISTRES,

Les Sieurs MARCEL, LAVAL & DUPRE'.

CLERCS DE PROCUREURS

DUMOULIN l'aîné, MION, DUMIRAIL.

CINQUIE'ME ENTRE'E,

Les SI FLEURS *ſont chaſſez par les* SAILLIES HEUREUSES *& les* FOLIES AGREABLES, qui ramenent THALIE ſur la Scene.

FOLIES AGREABLES;

Meſdemoiſelles DUVAL, DE REY; LA FERIERE, DE LASTRE, TIBERT & ROLAND.

IV. PARTIE.

LA SOIRE'E.

LA MUSE ITALIENNE.

Le ſieur THEVENART.

JE vous ameine ici la Troupe Italienne,
Elle veut à ſon tour
Paroître ſur la Scene
Dans ce charmant ſéjour.
Muſe Françoiſe, ſans ombrage,
Souffrez-moi dans ce jour
Parler votre langage;
Et que chacun de nous partage
La gloire d'amuſer une ſi belle Cour.
On aime en tout le changement,
Aux chagrins le mélange
Aporte du ſoulagement:
Et le plaiſir devient tourment,
A qui jamais n'en change.

Les Comédiens Italiens repreſentent une petite Comedie Françoiſe, qui a pour titre LES BROUILLERIES *ou* LE RENDEZ-VOUS NOCTURNE, *dont l'Action commence à l'entrée de la nuit.*

LES
BROUILLERIES,
OU
LE RENDEZ-VOUS
NOCTURNE.
COMEDIE.

ACTEURS.

PANTALON, Oncle de Lelio.

LELIO, Neveu de Pantalon, Amant de Silvia.

COURTAUDIN, Pere de Silvia; le ſieur PAQUETTI.

SILVIA, fille de Courtaudin.

SPINETTE, Suivante de Silvia. Mademoiſelle LALANDE.

ARLEQUIN, Valet de Lelio.

SCAPIN, autre Valet de Lelio.

TRIVELIN Valet de Pantalon.

JASMIN, Laquais de Courtaudin.

LES BROUILLERIES OU LE RENDEZ-VOUS NOCTURNE. COMEDIE

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN.

E viens d'entendre ſonner ſix heures, & l'on ne voit déja plus goûter Pantalon notre Maître ſera bientôt ici pour conclure le mariage de ſon Neveu Lelio avec Silvia fille de Monſieur Courtaudin le Greffier ; ſi ce mariage ſe fait, le maraut de Scapin qui a conduit cette in-

trigue, va épouſer en même tems Spinette que nous aimons, & nous allons la perdre pour jamais : il faut, mon cher Arlequin, empêcher cela. Voyons qui réuſſira le mieux de nous deux ; travaillons chacun de notre côté à rompre le mariage de Lelio, pour rompre celui de Scapin, & quand nous ne ſerons plus que nous deux à diſputer Spinette, nous tâcherons de nous accommoder.

ARLEQUIN.

Nous la tirerons à la courte-paille.

TRIVELIN.

Pour moi j'entreprens déja de brouiller Pantalon & Monſieur Courtaudin enſemble.

ARLEQUIN.

Et moi, Lelio & Silvia.

TRIVELIN.

Va donc employer tous les moyens d'y réuſſir. Voici déja Pantalon, commençons.

SCENE II.

PANTALON, TRIVELIN, UN LAQUAIS, portant un flambeau.

PANTALON.

HE'! bien, Trivelin, as tu vû Monſieur Courtaudin?

TRIVELIN.

Non, Monſieur.

PANTALON.

Comment! tu ne l'as pas encore préparé à ma venuë?

TRIVELIN.

Non, & je vous atténs ici, pour vous préparer à votre ſortie.

PANTALON.

Que veux-tu dire?

TRIVELIN.

Que Monſieur Courtaudin veut vous duper, & qu'il n'eſt pas ſi riche que vous penſez.

PANTALON.

Comment donc! & tous ſes parens dont il a hérité depuis peu?

TRIVELIN.

Tous ſes parens ſont morts fort gueux.

PANTALON.

Cela n'eſt pas croyable ; par exemple, ce Procureur ?

TRIVELIN.

Il étoit honnête homme.

PANTALON.

Ce Médecin ?

TRIVELIN.

Il ne prenoit de l'argent que de ceux qu'il guériſſoit.

PANTALON.

Ce Notaire ?

TRIVELIN.

Il ne ſignoit jamais que ſon nom.

PANTALON.

Ce gros Commis ?

TRIVELIN.

Il ſe contentoit de ſes appointemens.

PANTALON.

L'Intendant de ce jeune Seigneur ?

TRIVELIN.

Son Maître a encore de quoi vivre.

PANTALON.

Et ce Marchand !

TRIVELIN.

Il eſt mort ſans faire banqueroute

PANTALON.

Allons, je n'en veux pas ſçavoir davantage, & je vais défendre à mon Neveu de jamais remettre le pied dans cette maiſon.

SCENE III.

TRIVELIN.

CEla ne commence pas mal, continuons, bon, voici Spinette qui donne tout à propos dans mes filets.

SCENE IV.

TRIVELIN, SPINETTE un flambeau à la main qu'elle met ſur ſon gueridon.

TRIVELIN.

BOn-ſoir, belle étoile cheveluë qui me guide ſans ceſſe.

SPINETTE.

Bon-ſoir, bon-ſoir, où eſt Pantalon? que dit Lelio? que fait Scapin?

TRIVELIN.

Toujours Scapin, cruelle! ah! ſi mon amour.....

SPINETTE.

Oh! ne vient point m'étourdir de ton amour, je ne ſuis pas déja de trop bonne humeur.

TRIVELIN *ſoupire.*

Ouf.

SPINETTE.

Quoi tu ſoupires encore? je vais te planter-là.

TRIVELIN.

Ce n'eſt pas mon amour qui me fait ſoupirer à preſent, c'eſt celui de Lelio.

SPINETTE.

Comment ?

TRIVELIN.

Pantalon ſon Oncle ne veut plus qu'il épouſe Silvia, & il vient de lui défendre de jamais mettre le pied ici.

SPINETTE.

Hé pourquoi ?

TRIVELIN.

Parce qu'il a fait réfléxion que tout le monde ſe moqueroit de lui, s'il ſouffroit que ſon Neveu épouſât la fille d'un Greffier.

SPINETTE.

Peſte ſoit du vieux fou, voilà une reflexion bien impertinente.

TRIVELIN.

Quoiqu'il en ſoit, Lelio ne verra plus Silvia ; & par conſequent Scapin ne verra plus Spinette.

SPINETTE.

Ah ! Silvia en mourra de déplaiſir.

TRIVELIN.

Et je crois Lelio déja mort.

SPINETTE.

Pour moi, j'en ai le cœur ſi ſerré, qu'à peine puis-je reſpirer.

TRIVELIN.

Et moi j'en creve dans mes panneaux.

SPINETTE.

Ah je n'en puis plus !

TRIVELIN.

Allons courage, ma chere Spinette, tâche de t'évanoüir cela te ſoulagera.

SPINETTE.

Cette pauvre enfant qui s'attendoit à ſe voir unie à la ſeule perſonnne qu'elle ait aimée juſqu'à preſent !

TRIVELIN.

Ce malheureux Amant, qui va perdre pour jamais une Maitreſſe ſi'cherie! Hier encore, ſi tu t'en ſouviens, il lui prenoit les mains, & les baiſoit ſi tendrement.

(*Il baiſe les mains de Spinette.*)

SPINETTE.

Helas !

TRIVELIN *ſe jettant à ſes genoux.*

Il ſe jettoit à ſes genoux, & les embraſſoit avec tant d'ardeur.

SPINETTE *s'attendriſſant.*

Ah! cela me fend le cœur.

TRIVELIN *ſe relevant.*

Puis ſe relevant avec tranſport, & marquant dans ſon geſte plus d'amour que de retenuë, il ne ſe connoiſſoit plus, & ſa temerité....

(*Il veut la baiſer.*)

SPINETTE

SPINETTE.

Lui attira un ſoufflet.

TRIVELIN.

Celui-là n'étoit point de mon hiſtoire.

SPINETTE.

Mets-le en apoſtile.

TRIVELIN.

Ah ! cruelle.

SPINETTE.

Tais-toi, & apprends à mon Maître toutes ces belles nouvelles.

SCENE V.

Mr. COURTAUDIN, SILVIA, SPINETTE, TRIVELIN, JASMIN avec un flambeau à la main, qu'il met ſur une table ou un gueridon.

Mr. COURTAUDIN.

AH ! te voilà, Trivelin. Hé bien, le bon-homme Pantalon ſe rendra-t'il ici pour ſouper, comme il me l'a promis ?

TRIVELIN.

Ah ! Monſieur Courtaudin, depuis un moment

le bon-homme Pantalon eſt devenu le plus méchant diable qu'on puiſſe trouver parmi tous les bons hommes.

Mr. COURTAUDIN.

Qu'eſt ce que cela veut dire ?

SPINETTE.

Cela veut dire que ce vieux fou a changé de ſentiment ſur les reflexions qu'il a faites que ſon Neveu ſeroit dés-honoré d'épouſer la fille d'un Greffier.

Mr. COURTAUDIN.

Comment, morbleu je le veux voir l'épée à la main.

TRIVELIN.

Ah ! ah ! ah ! un Greffier l'épée à la main !

Mr. COURTAUDIN.

Vous êtes bien impertinent de rire, mon ami ; ſçavez-vous que je ſuis au poil & à la plume ? Mépriſer un Greffier ! Je ſuis dans une telle colere, que je ne me connois pas.

SILVIA.

Mon Pere, ne vous fâchez point ; Lelio ne peut pas mets de l'extravagance de ſon Oncle.

Mr. COURTAUDIN.

Je me moque de cela, & je ne veux de ma vie entendre parler ni de l'un ni de l'autre, que pour m'en venger ; je vais de ce pas contremander la Fête & le Bal que j'avois fait preparer pour ce ſoir, & renvoyer le Notaire.

SCENE VI.

SILVIA, SPINETTE, TRIVELIN.

SILVIA.

AH! mon cher Trivelin : cours, je te prie dire à Lelio que pour tant de difficultez il ne ſe rebute pas, qu'il ſoit toujours ſûr de mon cœur, & que bien loin d'obéir à ſon Oncle, il viennent tout à l'heure me parler, entens-tu ?

TRIVELIN.

Oüi, Mademoiſelle. (*à part.*) Allons bien plûtôt inſtruire Arlequin de ce que j'ai déja fait, & l'amener ici joüer ſon rôle à ſon tour.

SCENE VII.

SILVIA, SPINETTE.

SILVIA.

AH ! je ſuis au deſeſpoir !

SPINETTE.

Je ne ſuis pas moins deſeſperée que vous, car ſi vous n'épouſez point Lelio, il n'y a plus de Scapin pour moi.

SILVIA.

Quel contretems !

SPINETTE.

Oh ! il faut abſolument que le Diable s'en mêle.

SILVIA.

Mais crois-tu que Lelio obéiſſe tranquillement à ſon Oncle ?

SPINETTE.

Hélas ! que ſçait-on ? il a tant de ménagement à garder avec cet homme-là, qu'il ne faut répondre de rien.

SILVIA.

Quoi, je ne le reverrois plus !

SPINETTE.

J'en tremble ; mais nous allons ſçavoir à quoi

nous en tenir, voici Trivelin de retour, & même Arlequin.

SCENE VIII.

SILVIA, SPINETTE, TRIVELIN, ARLEQUIN.

SILVIA.

HE' bien! Trivelin?

TRIVELIN.

Je viens de rencontrer Lelio, & l'ai voulu amener ici, comme vous le ſouhaitez.

SILVIA.

Hé bien!

TRIVELIN.

Il n'a jamais voulu y venir.

SILVIA.

Qu'entens-je!

SPINETTE.

Et qu'a-t-il dit pour ſes raiſons?

TRIVELIN.

Qu'il ne vouloit pas perdre les bonnes graces de ſon Oncle pour vos beaux yeux, qu'il trouveroit aſſez d'autres femmes ſans vous, & que vous n'a-

viez qu'à prendre votre parti, comme il alloit prendre le ſien.

SILVIA.

O Ciel, eſt-il poſſible !

TRIVELIN.

Demandez à Arlequin.

ARLEQUIN.

Cela eſt vrai.

SPINETTE.

Et que dit Scapin à tout cela ?

ARLEQUIN.

Ah ! vraiment c'eſt bien pis ; non content d'approuver ſon Maître : Va, Arlequin, m'a-t-il, dit je t'abandonne cette guénon de Spinette, fais-en comme des choux de ton jardin. je te cede tous les droits que j'avois ſur elle.

SPINETTE.

Ah ! le double chien ! allons, Madame, ſoutenons l'honneur de notre ſexe, & mépriſons qui nous mépriſe, je ne ſonge déja plus à Scapin.

TRIVELIN.

C'eſt bien dit cela.

SILVIA.

Ah ! Spinette, il me faudra plus de tems pour oublier Lelio ; rentrons dans ma chambre, que j'y pleure en liberté la perte d'un Amant ſi cheri.

SCENE IX.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN *riant.*

AH ah ah! tout cela eſt drôle, ma foi, c'eſt un plaiſir de mentir, quand on a affaire à des perſonnes auſſi credules. Mais voici Lelio; je le laiſſe avec lui, employe tout pour l'empêcher de ſe juſtifier ſur ce que nous venons de dire à Silvia; s'il lui parle, tout eſt perdu.

ARLEQUIN.

Laiſſe-moi faire.

SCENE X.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

MOn Oncle vient de me défendre de jamais parler à Silvia, mais cette défenſe m'a donné des ailes pour me rendre ici.

ARLEQUIN.

Ah, ah ! c'eſt vous, Monſieur ; que venez-vous donc chercher dans cette maiſon ?

LELIO.

J'y viens aſſûrer Silvia que malgré les ordres de mon Oncle, je l'aimerai toujours.

ARLEQUIN.

Et votre Oncle ne vous a-t-il pas dit la raiſon qu'il avoit de vous défendre de la voir ?

LELIO.

Non, il ne m'a point voulu donner d'explication là-deſſus.

ARLEQUIN.

C'eſt qu'il a découvert que Silvia avoit un autre Amant.

LELIO.

Bon, quels contes ! je devois l'épouſer ce ſoir.

ARLEQUIN.

Il n'importe ; moi qui vous parle, j'ai vû.

LELIO..

Et qu'as-tu vû ?

ARLEQUIN *lui montrant la porte de la chambre de Silvia.*

Ce que je vois encore, une eſpece de petit Maître dont eſt elle amoureuſe à la folie, ne le voyez-vous pas ?

LELIO.

Où ?

ARLEQUIN.

Et là, à l'entrée de la porte de ſa chambre.

LELIO.

Moi, non je ne vois rien.

ARLEQUIN.

Vous avez donc la berluë, il y a un quart d'heure qu'il fait le pied de gruë, en attendant que le pere rentre dans ſon cabinet.

LELIO.

Parbleu je ne vois rien, & je ne ſçaurois croire ce que tu me dis.

ARLEQUIN.

Pour vous convaincre, je vais entrer dans la chambre pour l'obliger à ſe retirer.

LELIO.

Je ne puis croire ce qu'il vient de me dire. Mais que vois-je ? il n'eſt que trop vrai. Ah ! perfide Silvia, ô Ciel ! qui l'auroit jamais pû croire ?

(*Arlequin paroit vêtu en petit Maître d'un côté, & en Arlequin de l'autre ; de ſorte que Lelio ne le voit que du côté où il paroit en petit Maitre ; il traverſe ainſi le Théâtre, enſuite il revient promptement près de Lelio en Arlequin.*)

ARLEQUIN.

Hé bien, Monſieur, l'avez-vous vû?

LELIO.

Hélas que trop pour mon malheur ; mais je voudrois bien lui parler.

ARLEQUIN.

Et tenez, le voilà qu'il vient de rentrer dans la chambre de Silvia.

LELIO.

Par où donc? je ne l'ai point vû.

ARLEQUIN.

C'eſt que vous ſongiez à autre choſe.

LELIO.

Je voudrois bien entendre leurs converſations.

ARLEQUIN.

Laiſſez-moi faire, je vais tacher d'attirer Silvia ici ; il ne manquera pas de la ſuivre, & vous pourrez contenter votre curioſité ; mais cachez-vous bien.

LELIO.

Ne te mets pas en peine.

ARLEQUIN.

Et ſur-tout ne faites point d'éclat, en cas que quelque choſe vous chagrine.

LELIO.

Je n'ai garde, Silvia eſt chez elle, & cet éclat pourroit lui attirer quelques mauvais traitemens de la part de ſon Pere.

SCENE XI.

LELIO ſeul.

NOn, ingrate Silvia, quelques ſujets que vous me donniez de me plaindre, je n'en ferai retomber la vengeance que ſur moi. Mais voici la perfide, & mon Rival avec elle.

SCENE XII.

LELIO, SILVIA, ARLEQUIN,

Arlequin eſt au milieu du Theâtre, habillé en Arlequin du côté de Silvia, & en petit Maître du côté de Lelio.

SILVIA.

OUy, voila qui eſt fini, mon parti eſt pris, & je ne ſonge plus à Lelio.

LELIO *à part.*

Il n'y a point d'énigme à cela.

SILVIA.

Et je t'aſſure que je veux le haïr autant que je l'ai aimé.

LELIO *à part.*

Je t'aſſure ! Qu'entens-je ? Elle tutoye mon Rival, hélas ! elle ne m'a jamais fait une telle faveur.

SILVIA.

Tiens, voila la bague que Lelio me donna hier, Je ne veux rien avoir qui vienne de lui.

LELIO.

Quoi, lui donner ma bague ! ah ! c'en eſt trop.

SILVIA.

Voilà auſſi toutes ſes lettres.

LELIO *à part.*

Sacrifier mes lettres à mon Rival ! ah ! ce coup eſt aſſommant.

SILVIA.

Tu ne douteras plus après cela que je ne ſois entierement guerie de Lelio.

LELIO *à part.*

Il faut abſolument que cet homme ſoit un ſot, il ne lui répond rien ; mais la plûpart des femmes ne regardent point aujourd'hui les hommes du côté de l'eſprit.

SILVIA

Adieu, va t'en, ſi mon Pere te trouvoit ici, il pourroit ſoupçonner quelque choſe qui ne ſeroit pas à mon honneur.

SCENE XIII.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

AH! c'en eſt trop, ma colere ne peut plus ſe contenir, vengeons nous d'un indigne rival.

(*Lelio met l'épée à la main, & pourſuit Arlequin, le voyant toujours vêtu en petit Maître: Arlequin ſe retourne promptement, montrant à Lelio l'habit d'Arlequin.*)

ARLEQUIN.

Ah! Monſieur, que faites-vous?

LELIO.

Laiſſe-moi.

ARLEQUIN,

Ce n'eſt point là ce que vous aviez promis.

LELIO.

Mais je veux du moins ravoir mes lettres & mon diamant.

ARLEQUIN.

Ah! ma foi courez après.

SCENE XIV.

ARLEQUIN ſeul.

L'Amour & la jalouſie donnent bien de l'eſprit... Mais voici Scapin, il faut auſſi lui donner ſon reſte.

SCENE XV.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN.

QUel diable de tintamarre eſt-ce que tout ceci ? Je viens de rencontrer Lelio qui court comme un fou l'épée à la main, & perſonne ne fuit devant lui.

ARLEQUIN.

Je le croi bien, puiſqu'il fuit lui-même.

SCAPIN.

Il fuit ? il fuit donc devant ſon ombre, car perſonne ne le pourſuit.

ARLEQUIN.

Ah ! mon cher ami, il y a ici un drôle qui fait fuïr les gens de cent pas.

SCAPIN.

Et quel eſt-il ?

ARLEQUIN.

Ah ! c'eſt un joli homme, mais il n'en eſt pas moins méchant.

SCAPIN.

Et où eſt-il ?

ARLEQUIN.

A la porte de la chambre de Silvia, & aſſomme tous ceux qui ſe preſentent pour y entrer.

SCAPIN.

Mais moi qui n'en veux qu'à Spinette.

ARLEQUIN.

Ah ! vraiment c'eſt bien pis, il eſt encore plus jaloux de Spinette, que de Silvia ; il ne veut pas qu'elle parle à perſonne.

SCAPIN.

Et que dit-il pour ſes raiſons ?

ARLEQUIN.

Il ne parle point, il ne répond qu'à coups de bâton.

SCAPIN.

Oh ! pour moi, il faut pourtant que je parle à Spinette, elle m'a donné un rendez-vous pour ce ſoir dans cette ſalle.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Dans cette Salle ?

SCAPIN.

Dans cette Salle même, & le ſignal pour la faire décendre, c'eſt que je couſſerai trois fois.

ARLEQUIN *à part.*

Je ſuis bien aiſe de ſçavoir cela.... (*à Scapin.*) crois-moi, remets ton rendez-vous à une autre fois.

SCAPIN.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

A cauſe de cet homme dont je t'ai parlé.

SCAPIN.

Oh ! je me mocque de cela : haie, haie.

(*Arlequin ſuit Scapin & paſſe promptement devant lui, ſe montrant en petit Maitre, & le frappe. Il fait pluſieurs Lazis, ſe retournant tantôt en petit Maitre, & tantôt en Arlequin, frapant tantôt Scapin, & tantôt faiſant ſemblant de ſe mettre entre deux.*

ARLEQUIN.

Hé bien ! je t'en avois averti, tu ne m'as pas voulu croire, prends garde, le voilà qui revient à la charge ; hé, Monſieur, épargnez ce malheureux.

SCAPIN.

Je n'ai qu'un mot à dire à Spinette. Haie, haie, haie.

ARLEQUIN.

Tu vois bien qu'il n'entend point raiſon.

SCAPIN.

Mais Monſieur . . . à l'aide, à l'aide, au ſecours.

SCENE XVI.

ARLEQUIN, TRIVELIN un Manteau ſur le nez.

TRIVELIN.

EST-ce là comme tu congedie ton monde?

ARLEQUIN.

Tu vois, mais que veux-tu faire de ce manteau?

TRIVELIN.

Je l'avois pris pour joüer un tour à Scapin; mais puiſque tu l'as ſi bien éconduit, je crois que je n'en aurai pas beſoin.

ARLEQUIN.

Ah ah ah! je vais bien te faire rire.

TRIVELIN.

Ah ah ah!

ARLEQUIN.

De quoi ris-tu donc?

TRIVELIN.

De ce que tu vas dire.

ARLEQUIN.

Hé tu ne ſçais pas encore ce que c'eſt?

TRIVELIN.

Il n'importe, j'en ris d'avance, pour n'en être pas la dupe.

ARLEQUIN.

Comment?

TRIVELIN.

C'eſt que j'y ſuis tous les jours attrapé, mille gens viennent vous dire; je vais bien vous faire rire, & ſouvent ils vous font un conte à dormir debout.

ARLEQUIN.

Oh! je te tiendrai parole; apprens que Spinette avoit donnez un rendez-vous pour ce ſoir à Scapin.

TRIVELIN.

Hé bien! par exemple, cela ne me fait point rire du tout; & où étoit ce rendez-vous? pour qu'elle heure?

ARLEQUIN.

Pour huit heures, & dans cette Salle, il devoit touſſer trois fois pour ſignal.

TRIVELIN.

Il n'eſt pas encore huit heures. Ah! qu'il me vient une bonne idée pour lui joüer d'un tour.

ARLEQUIN.

Il m'en vient une bien meilleure qu'à toi.

TRIVLEIN.

Quelle eſt-elle?

ARLEQUIN.

Dis-moi la tienne auparavant.

TRIVELIN.

Je n'en ferai rien.

ARLEQUIN.

Ni moi non plus.

TRIVELIN.

Hé bien garde ton ſecret, je garderai le mien; auſſi-bien maintenant que Lelio & Scapin ſont bannis de cette maiſon, nous devons travailler chacun pour notre compte auprès de Spinette.

ARLEQUIN.

C'eſt bien dit, & je romps dés à preſent la ſociété, adieu.

SCENE XVII.

TRIVELIN *ſeul.*

AH ! trop heureux Trivelin, un de tes Rivaux a ſervi à te delivrer de l'autre, & tes affaires ne ſçauroient mieux aller ; je vais me trouver au rendez-vous à la place de Scapin, & peut-être.... Mais que vient faire ici Pantalon à l'heure qu'il eſt ? que le diable l'emporte, il me va faire manquer mon coup.

SCENE XVIII.

PANTALON, TRIVELIN.

PANTALON.

JE viens voir ſi mon Neveu malgré ma défenſe... Ah! c'eſt toi Trivelin ? que fais-tu ici ?

TRIVELIN.

Ah! Monſieur, vous venez bien mal à propos.

PANTALON.

Pourquoi ?

TRIVELIN.

Scapin a rendez-vous ici avec Spinette, apparemment pour renoüer l'intelligence de Lelio avec Silvia, que nous avons eu tant de peine à rompre.

PANTALON.

Ce coquin !

TRIVELIN.

Et je voulois dans l'obſcurité tromper Spinette en déguiſant ma voix, & paſſant pour Scapin.

PANTALON.

Hé bien ! je ne ſuis point ici de trop, & je ſerai ravi d'entendre votre converſation ; j'aime les intrigues amoureuſes, cela me rapelle mon jeune âge.

TRIVELIN.

Ah! Monſieur, vous allez tout gâter, vous ne

pourrez vous empêcher de touſſer ou de cracher.

PANTALON.

Ne crains rien.

TRIVELIN *lui donnant ſon Manteau.*

Puiſque vous le voulez, Monſieur, ayez donc la bonté de me garder cela.

PANTALON.

Comment ! eſt-ce que tu me prens ici pour un homme à garder les manteaux ?

TRIVELIN.

Bon, il s'agit bien maintenant de cette délicateſſe, perſonne ne vous verra, je vais éteindre la lumiere.

PANTALON.

Parbleu, je joüe ici un plaiſant perſonnage !

TRIVELIN.

Nous ne ſommes pas loin de l'heure du rendez vous, & je me ſouviens du ſignal, touſſons trois fois ; hem, hem, hem.

SCENE XIX.

ARLEQUIN, TRIVELIN, PANTALON.

ARLEQUIN *en femme.*

JE doute que Trivelin ait trouvé une meilleure invention que la mienne, pour atraper Scapin. Je contrefais la voix de Spinette comme un charme.

TRIVELIN.

Hem, hem, hem.

ARLEQUIN *en femme, contrefaiſant la voix de Spinette.*

Eſt ce toi, mon cher Scapin?

TRIVELIN *contrefaiſant la voix de Scapin.*

Eſt-ce toi, mon adorable Spinette?

ARLEQUIN *en femme.*

Hélas! oüi, c'eſt moi-même, que la pudeur & la crainte ont enroüée d'une maniere qu'à peine puis-je parler.

TRIVELIN.

Pour moi je déguiſe ma voix du mieux qu'il m'eſt poſſible, pour n'être point reconnu; que dis-tu de ce maraut de Trivelin?

ARLEQUIN

ARLEQUIN *en femme.*

Ah ! c'eſt un coquin à pendre.

PANTALON *riant.*

Ah ah ah !

TRIVELIN.

Ah la maſque ! Et Arlequin, c'eſt un gourmant, un poltron.

ARLEQUIN *en femme.*

Cela eſt vrai, il eſt pourtant aſſez joli homme d'ailleurs ; mais je n'aime que mon cher Scapin.

TRIVELIN.

Mais eſt-il bien vrai que tu m'aime tant que tu dis ?

ARLEQUIN *en femme.*

A la rage, à la fureur, où le Diable m'emporte.

TRIVELIN.

Oſerois-je, ma chere Spinette, prendre un baiſer ſur ta belle bouche ?

ARLEQUIN *en femme.*

Ah ! tu ſçais bien, mon cher Scapin, que tous mes attraits ſont à ton ſervice.

TRIVELIN.

Ah l'effrontée ! mais profitons de ſon erreur ; que Diable veut dire cela, Spinette ſent le fromage ?

ARLEQUIN *en femme.*

C'eſt que j'en ai mangé. Oh ! pour cela je me munis toujours de bonnes odeurs, quand je vais en bonne fortune.

TRIVELIN.

L'odeur eſt agréable.

ARLEQUIN *en femme.*

Et je bois toujours un demi-ſeptier d'eau de vie; ſans cela je ne pourrois jamais venir à bout de ma pudeur.

TRIVELIN.

Je ne ſçavois pas que Spinette bût de l'eau de vie, & mangeât du fromage.

ARLEQUIN *en femme.*

C'eſt ce fripon d'Arlequin qui m'a miſe dans ce goût-là.

TRIVELIN.

Qu'eſt-ce que tout cela ſignifie ?

ARLEQUIN *en femme.*

Qu'as-tu donc, mon fils ? eſt-ce que ton bonheur t'endort ? Il faut que je te reveille par mes careſſes, & que par mille petits ſouflets....

TRIVELIN.

La peſte, ſes careſſes ſont diablement rudes !

ARLEQUIN *en femme.*

Il faut que je morde cette oreille appetiſſante.

TRIVELIN.

Ah ! j'ai l'oreille emportée, ce n'eſt pas abſolument là Spinette, fuïons.

ARLEQUIN *en femme.*

Non, s'il vous plaît, vous ne vous en irez pas,

& l'on ne met pas ainſi l'honneur d'une fille en frais pour ſe moquer d'elle.

TRIVELIN.

Ah ! j'enrage, voilà de la lumiere.

ARLEQUIN *en femme.*

Au ſecours, au voleur, au ſuborneur.

SCENE XX.

Mr. COURTAUDIN, SILVIA, SPINETTE, ARLEQUIN en femme, TRIVELIN, PANTALON, Un valet apporte de la lumiere.

Mr. COURTAUDIN.

QU'eſt-ce donc que tout le bruit qu'on fait dans ma maiſon ?

TRIVELIN.

Que vois-je ? c'eſt Arlequin.

ARLEQUIN *en femme.*

Hé quoi ! c'eſt Trivelin ?

Mr. COURTAUDIN.

Arlequin en femme, Trivelin tout effrayé, qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

TRIVELIN.

C'eſt que nous avons fait tous les deux un qui-pro-quo.

Mr. COUTAUDIN.

Qu'eſt-ce encore que cette figure heteroclite que je vois là derriere ?

TRIVELIN.

C'eſt mon porte-manteau.

Mr. COURTAUDIN.

Comment ! c'eſt Pantalon ; Vous êtes bien hardi, Monſieur, de venir chez moi, vous qui avez tant de mépris pour les Greffiers.

PANTALON.

Qui vous a dit cela ?

Mr. COURTAUDIN.

C'eſt Trivelin.

PANTALON.

Je ne vous mépriſe point, Monſieur ; & je n'ai rompu le mariage, que parce que j'ai appris que tous vos grands héritages n'étoient qu'en idée.

Mr. COURTAUDIN.

Qui vous a dit cela ?

PANTALON.

C'eſt Trivelin.

SCENE DERNIERE.

PANTALON, Mr. COURTAUDIN, SILVIA, SPINETTE, LELIO, SCAPIN, ARLEQUIN, TRIVELIN.

LELIO.

JE reviens ici, pour ſçavoir ſi mon Rival. . . Mais que vois-je?

SILVIA.

Vous avez bonne grace, Monſieur, de nous venir encore braver, aprés tous les diſcours mépriſans que vous avez tenus de moi.

LELIO.

Qui vous a dit cela?

SILVIA.

C'eſt Trivelin.

LELIO.

Il eſt vrai qu'en apprenant que j'avois un Rival. . .

SILVIA.

Qui vous a dit cela?

LELIO.

C'eſt Arlequin.

SPINETTE *à Scapin.*

Et toi, traitre, comment juſtifieras-tu ton procedé avec moi, & le mépris que tu as fait de mon amour ?

SCAPIN.

Qui t'a dis ce'a ?

SPINETTE.

C'eſt Arlequin.

ARLEQUIN *en femme.*

C'eſt Trivelin, c'eſt Arlequin ; vous verrez que nous aurons tout fait.

LELIO.

Quoi ! n'avez-vous pas ſacrifié mes lettres à mon Rival ?

SILVIA.

Moi ! je ne les ai données qu'à Arlequin avec votre diamant, pour vous les rendre.

LELIO.

Je commence à m'appercevoir que vous êtes deux fourbes fieffez.

TRIVELIN.

Cela eſt vrai, nous ne vous avons dit à tous que des fauſſetez.

SILVIA.

Ah ! malheureux, pourquoi nous deſeſperer de la ſorte ?

TRIVELIN.

Pour troubler le bonheur de Scapin, & empêcher qu'il n'épouſât Spinette que nous aimons tous deux.

LELIO.

Marauts, ne vous montrez jamais devant mes yeux.

PANTALON.

Monſieur, je ſuis fâché.....

Mr. COURTAUDIN.

Monſieur, je ſuis au deſeſpoir.....

SPINETTE.

Meſſieurs, croyez-moi, vous direz tout cela là dedans, il ſuffit que voilà tous d'accord; Lelio épouſe Silvia, & Scapin épouſe Spinette. Voyez le petit Divertiſſement que mon Maître a fait préparer le Bal commencera enſuite, aprés quoi nous ferons *medianoche*.

FIN.

DIVERTISSEMENT.

DAns l'amoureuſe chaine
Il faut des Rivaux envieux;
Sans inquiétude & ſans peine,
Amans, vous ſeriez moins heureux.

Un bonheur ſans allarmes,
N'eſt pas le bonheur le plus doux,
Il perd de ſes charmes,
Si d'autres n'en ſont jaloux.

ENTRE'E.

VAUDEVILLE.

TRop amoureux d'une Maîtreſſe,
Qu'elle ſoit fidelle ou traitreſſe,
Je ne vois rien.
Ce qu'elle fait, ce qu'elle penſe,
Quand je ſuis dans l'indifference,
Je le vois bien.

Qu'un vieux ſoupirant à lunettes,
S'amuſe à me conter ſornettes,
Je n'entends rien.
Mais qu'un jeune galant ſoupire,
Qu'il me regarde ſans rien dire,
Je l'entends bien.

Des faveurs que dans ma jeuneſſe,
L'Amour me prodiguoit ſans ceſſe,
Je ne ſens rien ;
Ce qu'il m'a laiſſé de funeſte,
Rhumatiſme, goute & le reſte,
Je le ſens bien.

A porter une rude chaîne,
A languir près d'une inhumaine,
Je n'entends rien :
Trop de réſiſtance m'étonne ;
Mais quand l'heure du Berger ſonne,
Je l'entends bien.

Quand on ceſſe d'être inhumaine,
Un Amant rompt bien-tôt ſa chaîne,
On ne tient rien :
Mais lors que l'on a l'art de feindre,
Et qu'on le réduit à ſe plaindre,
On le tient bien.

Qu'à coups redoublez l'on m'éveille ;
Pour mes créanciers je ſommeille,
Je n'entends rien :
Quand c'eſt de l'argent qu'on m'apporte,
Pour peu que l'on gratte à ma porte,
Je l'entends bien.

Fin du Divertiſſement.

L'HEURE DU BAL.

ENTRE'E DE TOUS LES MASQUES.

Un ESPAGNOL, le ſieur Blondi ſeul.

HOMME DE COUR, le ſieur Dumoulin quatrieme.

DAME DE COUR, Mademoiſelle Prevoſt.

Un ESPAGNOL & une ESPAGNOLETTE, le ſieur Marcel & Mademoiſelle Menès.

Un POLICHINELLE, le Sr. Dumoulin.

Une DAME GIGOGNE, le Sr. Dupré.

Un PETIT POLICHINELLE, & une PETITE GIGOGNE, le petit Javillier & Mademoiſelle Petit.

Un MATELOT & une MATELOTE, le ſieur Laval & Mademoiſelle Corail.

Un SCARAMOUCHE & une SCARAMOUCHETTE, le ſieur Dezais & Mademoiſelle Delaſtre.

Un PIERROT & un PERRETTE, le Sr. Pierret & Mademoiſelle de Rey.

ENTRE'E GE'NE'RALE,

Qui finit à Minuit la quatriéme & derniere Partie du Ballet des vingt-quatre heures.

FIN.

LE PHILANTROPE
OU
L'AMY
DE TOUT LE MONDE.
COMEDIE.

Réprésentée en 1724.

ACTEURS.

PHILANDRE, Ami de tout le Monde.
DURAMINTE, Femme de Philandre.
HORTENSE, Fille de Philandre & de Duraminte.
LISIMON, Amant d'Hortenſe.
CLARINE, Suivante de Duraminte.
L'E'TRILLE, Cocher de Philandre.
FASTIDAS, Prodigue.
FORMICIN, Avare.
RONDIN, Sincere à contre-tems.
DOUILLET, Oiſif.
JASMIN, Laquais de Philandre.
Pluſieurs Laquais de Faſtidas, Perſonnages muets.

ACTEURS du Divertiſſement.

Un Prodigue. Un Avare. Un Joüeur. Un Indiſcret. Un Flateur. Un Amoureux de lui-même. Un Yvrogne, & pluſieurs autres Perſonnages de divers caracteres chantans & danſans.

La Scene eſt à Paris, dans la maiſon de Philandre.

LE PHILANTROPE,

OU

L'AMY

DE TOUT LE MONDE.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LISIMON, CLARINE.

CLARINE.

EN verité, Monſieur, vous avez eu bien tort de ne m'avoir pas miſe plûtôt dans vos interêts ; je vous aurois conſeillé de ne pas tant differer à demander Hortenſe en mariage.

LISIMON.

Que veux-tu, ma chere Clarine ; ce n'eſt que depuis huit jours que j'ai le bonheur de la connoitre ; ſon pere a toujours été depuis à la Campagne, & j'attendois ſon retour pour faire la démarche que je vais faire aujourd'hui.

CLARINE.

Mais Hortenſe devoit bien vous avertir que ſa Mere étoit la maitreſſe, & que ſon Pere ne ſuivoit que ſes volontez.

LISIMON.

Comme nous n'avons pû encore nous voir qu'en ſecret & rarement, les momens m'ont paru trop précieux pour les employer à autre choſe qu'à lui parler de mon amour ; & depuis quatre jours que je n'ai pû joüir de cet avantage, je ſuis dans des inquiétudes mortelles.

CLARINE.

Et c'eſt apparemment ce qui vous a obligé aujourd'hui, Hortenſe & vous, de vous adreſſer à moi. Vous en aviez beſoin, entre nous ; car depuis quatre jours, les choſes ont bien changé de face. Hortenſe qui n'avoit qu'un bien médiocre, a tout d'un coup reçû une augmentation de dot de cent mille écus de la part d'un Oncle qui a fait fortune aux Indes.

LISIMON.

J'en avois déja entendu parler.

CLARINE.

Oüi, mais vous ne ſçavez pas que ſur cette nouvelle, il ſe préſente aujourd'hui des épouſeurs en foule : & qu'il ne vous ſera plus ſi aiſé à préſent d'obtenir Hortenſe, que lorſque vous étiez plus riche qu'elle.

LISIMON.

Mais, Clarine, on m'a aſſûré que Philandre ſon Pere arrivoit ce matin de la Campagne. Si je prévenois mes Rivaux en m'offrant à lui à ſon arrivée?

CLARINE.

Et de quoi cela vous avanceroit-il ? Il vous accepteroit d'abord pour gendre, comme il feroit cent autres qui ſe préſenteroient. Oh, je vois bien que vous ne connoiſſez pas le caractere de mon Maître. Sa Philoſophie ou plûtôt ſa folie, eſt de vouloir ne ſe chagriner de rien, & d'éviter toutes les occaſions de chagriner les autres ; & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on l'appelle l'Ami de tout le monde.

LISIMON.

Ce n'eſt pas un grand défaut que cette bonté d'ame.

CLARINE.

Oüi, s'il n'outroit pas les choſes, & ſi dans la crainte qu'il a de déplaire aux hommes il n'excuſoit pas ſouvent en eux des défauts, & même des vices condamnez par toute la terre. Car enfin, ſon trop d'indulgence ne laiſſe pas de lui donner un

grand ridicule dans le monde; mais le plaiſant qu'il y a, c'eſt que nous lui voyons en même tems approuver deux excès contraires. Ce qui fait dire à bien des gens que c'eſt une eſpece de fou, qui par ſes paradoxes continuels, ſemble vouloir combattre & détruire toutes les opinions communes.

LISIMON.

Mais ſi on lui faiſoit un véritable affront, le ſouffriroit-il tranquillement?

CLARINE.

Je penſe bien que non, & je le crois ſenſible au point d'honneur autant qu'un autre; mais il ne le place pas où la plûpart des gens le veulent placer. Par exemple; un jour ſa Femme voulant pouſſer ſa patience à bout, feignit d'en aimer une autre, & s'efforça de lui donner les plus cruels ſoubçons de ſa vertu; elle me détacha vers lui pour ſçavoir de quelle maniere il prenoit la choſe; comme je m'efforçois de mon côté de lui perſuader qu'il étoit dans le cas des maris infortunez, & qu'il devoit vanger ſon honneur outragé, il me répondit tranquillement qu'il ne ſe ſentoit pas d'humeur à ſe chagriner d'un mal qu'il n'avoit pas fait, & qu'il ne trouvoit pas plus de honte pour un honnête homme à avoir une femme infidelle, qu'une montre qui n'iroit pas juſte.

LISIMON.

C'eſt prendre aſſez bien les choſes.

CLARINE.

CLARINE.

Bon, il pouſſa l'extravagance bien plus loin, voyant que je le plaignois : Il me ſoûtint qu'en ces occaſions les galans étoient plus à plaindre que les maris; que les ſoins & les peines qu'ils ſe donnoient pour ravir le bien d'autruí, prouvoient que ce bien là leur manquoit pour être heureux ; & que les maris au contraire avoient ſouvent de trop de ce que les autres n'avoient pas aſſez.

LISIMON.

Tu me donnes-là une plaiſante idée de ſon caractere. Mais parle-moi d'Hortenſe. Crois-tu que ſon changement de fortune n'aura pas changé ſes ſentimens pour moi !

CLARINE.

Oh pour cela non, je vous aſſure ; & lorſque ce matin elle m'a parlé de vous pour la premiere fois, c'étoit avec toutes les marques d'eſtime & de tendreſſe.... Mais la voici qui vous les exprimera mieux que je ne pourrois faire.

SCENE II.

LISIMON, HORTENSE, CLARINE.

HORTENSE.

AH Liſimon, quel plaiſir pour moi de vous trouver ici. Clarine vous a-t-elle appris le bonheur qui m'eſt arrivé depuis que je ne vous ai vû?

LISIMON.

Ah Madame! appellez-vous cette augmentation de fortune un bonheur, lorſqu'elle me fait naître un nombre de rivaux des plus redoutables?

HORTENSE.

N'êtes-vous pas ſûr de mon cœur?

LISIMON.

Oüi; mais ſi j'en crois Clarine, vous n'êtes pas maîtreſſe de votre main; & d'ailleurs je perds le plaiſir que je concevois de vous ſacrifier le peu de bien que je poſſede, & de vous voir tenir tout de moi.

HORTENSE.

Et vous m'enviez cet avantage à moi? qui ne ſouhaitois cette fortune conſiderable que pour vous en faire part.

CLARINE.

Voilà de part & d'autre les plus beaux ſentimens du monde ; mais venons au fait. Je ne conſeille pas à Monſieur de vous demander en mariage, que tous ſes rivaux n'ayent été refuſez ; il n'eſt point connu ici ; il ſe donnera auprès de Madame votre mere quel caractere il voudra, & prendra un chemin tout oppoſé à celui que les autres auront pris pour ſe faire congedier. J'ai déja une idée en tête que je vous communiquerai dans le tems.

LISIMON.

Mais ſi avant ce tems, l'un de mes rivaux alloit être accepté.

CLARINE.

Soyez ſûr que Madame n'en acceptera aucun.

LISIMON.

Mais pourquoi ?

CLARINE.

Parce que ſûrement Monſieur les acceptera tous. Ne vous ai-je pas déja fait concevoir que c'étoit un homme qui ne pouvoit refuſer perſonne ; qui ne vouloit point trouver de défauts dans autrui ; Et ſa femme au contraire, ſoit par tempera ment, ſoit par malice, tâche d'en découvrir dans tout le monde. Examinez-vous bien auparavant que de vous offrir. Quelle eſt par exemple votre paſſion dominante ?

LISIMON.

Peux-tu me le demander ? l'Amour. J'adore l'aimable Hortenſe ; que pourra condamner Madame ſa mere dans cette paſſion !

CLARINE.

Oh ! bien des choſes vraiment. Elle examinera d'abord votre maniere d'aimer Si vous aimez trop, elle craindra que vous ne deveniez mari jaloux ; ſi vous aimez foiblement, elle apprehendera que vous ne ſoyez mari commode. Ainſi des deux côtez hors de cour & de procez, & vos offres déclarées nulles. Mais je l'entens, retirez-vous, je vous rejoindrai dans un moment.

SCENE III.

CLARINE ſeule.

CEs pauvres enfans, cela me fait pitié, & independamment du preſent conſiderable que Liſimon vient de me faire, je me ſens toute l'inclination poſſible à lui rendre ſervice.

SCENE IV.

DURAMINTE, CLARINE.

DURAMINTE.

AH Meſſieurs les Epouſeurs vous n'avez qu'à venir vous preſenter, je vous attens de pied ferme; tant que ma fille n'a eu que ſa beauté en partage aucun n'a remué, & maintenant qu'elle a cent mille écus en mariage, vous venez de toutes parts vous offrir en foule. Oh j'y regarderai d'auſſi près que vous; à preſent que me voilà en état de choiſir, on n'obtiendra ma fille qu'à bonnes enſeignes.

CLARINE.

Ma foi, Madame, ce ſera fort bien fait d'éplucher tous ces petits Meſſieurs-là, & de les examiner à fond ſur leur bien, ſur leur figure, ſur leur conduite...

DURAMINTE.

Et ſur-tout ſur leurs caracteres. Ils ſçavent que mon mari arrive ce matin de ſa maiſon de campagne; & je ne doute point que tous ceux dont on m'a déja parlé, ne viennent auſſi-tôt lui demander ſa fille en mariage; mais je les veux tous paſſer en revûë les uns après les autres, & ſur le moindre défaut que j'y découvrirai, au rebut, au rebut. Heureuſe ſi quelqu'un d'eux me pouvoit fournir l'occaſion d'en-

trer en diſpute avec mon mari.

CLARINE.

Hé Madame ! ſans vous attacher à vouloir quereller avec votre Epoux, n'avez-vous pas dans votre maiſon aſſez d'autres ſujets dignes de votre colere ? des Valets étourdis & fripons ; un Cocher yvrogne, des Chevaux retifs : N'en eſt-ce pas aſſez pour donner carriere à votre humeur pétulante, ſans me compter moi, qui ſuis peut-être la plus obſtinée Soubrette que vous puiſſiez jamais rencontrer.

DURAMINTE.

Et c'eſt ce qu'il me faut, que des perſonnes comme toi, & non pas un mari comme celui que j'ai, le plus flegmatique & le plus indolent de tous les mortels. Ah l'inſipide ſocieté que celle d'un homme qui ne s'émeut de rien ! J'aimerois mieux je penſe, un mari qui s'emportât contre moi juſqu'à me battre, que de n'être jamais contredite : quand je me ſens en humeur de quereller, je veux que l'on me donne ma replique.

CLARINE.

Cela eſt naturel : mais Monſieur ne vous la donne-t'il pas aſſez en approuvant ce que vous condamnez ?

DURAMINTE.

Oüi ; mais c'eſt avec un ſang froid qui me deſeſpere, & je voudrois du moins qu'il ſe fachât.

CLARINE.

Il le faut avoüer : vous êtes à plaindre de ce côte-là, depuis dix-ſept ans que vous êtes en ménage, n'avoir pû parvenir encore à faire enrager votre mari une ſeule fois, lorſque mille femmes qui ne vous valent pas, n'ont point tous les jours de plus agréables paſſe-tems.

SCENE V.

DURAMINTE, CLARINE. JASMIN.

JASMIN.

MAdame, voilà Monſieur qui vient d'arriver.

DURAMINTE

Bon, tant mieux, je vais l'attendre ici pour le quereller plus à mon aiſe. Nous allons voir avec quelle tranquilité d'eſprit il apprendra tous les deſordres que le hazard a fait arriver dans ſa maiſon depuis ſon abſence. Laiſſe-nous & donne ordre là bas qu'on faſſe monter ici tous ceux qui demanderont à nous parler.

CLARINE *à part.*

Allons d'abord trouver nos Amans, & les inſ-

truire de ce que j'ai projetté, pous faire donner également le mari & la femme dans le panneau.

SCENE VI.

PHILANDRE, DURAMINTE.

PHILANDRE.

BOn jour ma chere femme ; vous voyez l'homme du monde le plus content. Depuis l'agreable nouvelle que j'ai reçûë de votre frere, vous ne ſçauriez croire combien de bons partis ſe ſont venus offrir à moi pour épouſer notre fille Hortenſe.

DURAMINTE.

Ces gens-là ſont bien impertinens : pourquoi vous aller trouver à deux lieuës quand je ſuis à Paris ?

PHILANDRE.

Il ne faut pas les blâmer, ma femme, ils ont crû que j'étois le maître ; & d'ailleurs ils m'ont aſſûré qu'on les avoit tant effrayez de votre humeur, qu'ils trembloient à ſe preſenter devant vous.

DURAMINTE.

Il faudra pourtant qu'ils y viennent, & l'on n'aura pas ma fille ſans mon conſentement.

PHILANDRE

PHILANDRE.

C'eſt auſſi ce que je leur ai dit, & ils doivent tous ſe rendre ici dans ce jour.

DURAMINTE.

Et lequel de tous ces gens-là voudriez-vous accepter pour gendre ?

PHILANDRE.

En verité ils m'ont paru tous ſi raiſonnables, que je voudrois n'en refuſer aucun. Monſieur Clinquant le Poëte, & Monſieur Babiole le Muſicien, ont compoſé là-bas un petit Divertiſſement ſur les divers caracteres de tous ces prétendans ; ils viendront tantôt vous le faire entendre.

DURAMINTE.

Je crois que cela ſera fort beau ; un Divertiſſement de la compoſition de Clinquant & de Babiole, dont on a ſiflé le dernier Opera.

PHILANDRE.

Il eſt vrai qu'il n'a pas été du goût de tout le monde: mais je n'en eſtime pas moins ces Meſſieurs. Sçavez-vous bien qu'il faut beaucoup d'eſprit pour faire un Ouvrage médiocre, & même un mauvais ; & l'on devroit toujours ſçavoir gré aux gens qui travaillent pour nous plaire, quoique le plus ſouvent ils n'y réüſſiſſent pas.

DURAMINTE.

Fort bien : mais il n'eſt pas queſtion de cela maintenant, & j'ai de jolies nouvelles à vous ap-

prendre. La douceur avec laquelle vous traitez vos domeſtiques nous a cauſé de belles affaires pendant votre abſence.

PHILANDRE.

Que ſeroit-ce? Vous voulez toujours m'effraïer ſur un rien.

DURAMINTE.

Hé! oüi oüi, ſur un rien. Vous n'avez qu'à commencer à chercher mille écus; vôtre butor de Limoſin a caſſé la glace de votre grand miroir.

PHILANDRE.

Hélas! le pauvre garçon ne l'a pas fait par malice.

DURAMINTE.

Vraiment je le crois bien, mais la glace n'en eſt pas moins caſſée.

PHILANDRE.

Il doit en être bien mortifié. Croyez moi, n'ajoûtez point au chagrin qu'il en a, celui d'être accablé de vos reproches.

DURAMINTE.

Comment donc, mes reproches? je prêtens le chaſſer, & . . . .

PHILANDRE.

Et pourquoi le chaſſer, s'il vous ſert bien d'ailleurs, & s'il eſt fidele? Vous devez être preſqu'aſſurée, que ce Valet ne caſſera plus de glaces de miroir, ou du moins qu'il aura plus d'attention à l'eviter

qu'un autre que vous prendriez qui n'en auroit point encore caſſées.

DURAMINTE.

Le beau raiſonnement ! Oh bien ſi vous faites grace à celui-là, faites donc pendre votre fripon de Falaiſe qu'on a ſurpris dérobant votre vaiſſelle d'argent.

PHILANDRE.

Il ne la pas emportée ?

DURAMINTE.

Non, mais ce n'eſt pas ſa faute, car il a été pris ſur le fait ; & j'attendois votre retour pour voir ce que vous prétendez faire de ce voleur.

PHILANDRE.

Oh pour celui-là mon ſentiment eſt. . . . qu'on lui paye ſes gages & qu'on le renvoye.

DURAMINTE.

Comment donc lui payer ſes gages ? Employons les plûtôt à le faire pendre.

PHILANDRE.

Ah ma Femme, ne faiſons pendre perſonne, plaignons plûtôt ce malheureux, & rendons grace au Ciel d'être nez dans un certain état, & avec de certaines inclinations.

DURAMINTE.

Que voulez-vous dire par là ?

PHILANDRE.

Je veux dire que ſouvent tel eſt ſuperbe de ſa ſageſſe & de ſa probité, qui peut être ne vaudroit

pas mieux que ceux qu'il condamne & qu'il déteſte s'il ſe trouvoit dans les mêmes circonſtances. Puiſque la volonté de ce miſerable n'a point eu d'effet : demeurons en repos.

DURAMINTE.

Allez vous mériteriez qu'il vous eût emporté tout votre bien. Mais voici vôtre Cocher dans un joli état, excuſez encore ſon yvrognerie.

SCENE VII.

PHILANDRE, DURAMINTE, L'ETRILLE.

PHILANDRE.

QU'eſt-ce qu'il y a, mon pauvre l'*Etrille* ?

L'ETRILLE.

Oh palſembleu, Monſieur, il n'y a pas moyen de vivre avec vos chevaux, ils n'entendent ni rime ni raiſon.

PHILANDRE.

Il y a quelque fois des expreſſions auſſi plaiſantes.

DURAMINTE.

Oüi, tout-à-fait récréatives.

L'E'TRILLE.

Je les conduiſois avec votre caroſſe où vous m'aviez dit, & me repoſoit ſur ce qu'ils étoient ſouvent retifs; mais il leur a pris tout d'un coup un caprice & des tranſports..... Croyez-vous bien qu'ils ont eu l'inſolence de me renverſer de deſſus mon ſiege?

DURAMINTE.

C'eſt bien plûtôt le vin qui t'a renverſé, yvrogne que tu es.

L'E'TRILLE.

Le vin me renverſe, moi; au contraire, c'eſt ordinairement ce qui me ſoutient.

DURAMINTE.

Et où eſt mon caroſſe?

L'ETRILLE.

Vôtre Caroſſe, Madame? je crois que vous n'en avez plus, vos chevaux l'ont mis en piéces, & cependant foi de Cocher, ils n'ont bû d'aujourd'hui que de l'eau.

DURAMINTE.

Et que ſont-ils devenus enfin?

L'ETRILLE.

On les a arrêtez.

PHILANDRE.

Ah! heureuſement il n'y a que demi mal. Et qui a eu la bonté de les retenir? il faut recompenſer ces gens-là.

L'E'TRILLE.

Ce ſont pluſieurs petits Marchands, dont ils ont renverſé l'étalage, & qui ont eu la bonté, comme vous dites, de les mettre entre les mains d'un Commiſſaire qui les a envoyez en fouriere.

DURAMINTE,

Juſtement pour nous faire payer le dégât qu'ils ont fait?

PHILANDRE.

Cela eſt juſte.

DURAMINTE.

Comment, cela eſt juſte?

PHILANDRE.

Oüi les maîtres ſont reſponſables de leurs domeſtiques & de leurs chevaux.

DURAMINTE.

Mais eſt-il juſte que l'yvrognerie de votre Cocher nous mette dans un tel embarras?

L'E'TRILLE.

Oüi, cela eſt juſte; car je me ſuis enyvré à votre ſanté & de vos deniers. Monſieur m'a donné pour boire, & j'ai bû.

DURAMINTE.

Mais on t'avoit donné de l'argent pour boire & non pour t'enyvrer.

L'E'TRILLE.

Oh Madame, on ne peut trop faire d'honneur aux liberalitez d'un Maître comme Monſieur, &

d'ailleurs quel plaiſir y auroit-il de boire, ſi l'on ne s'en reſſentoit pas ?

DURAMINTE.

Et vous pouvez avoir la patience d'entendre toutes ſes raiſons ?

PHILANDRE.

Je ne les trouve point ſi mauvaiſes ; ſon plaiſir eſt de boire, il s'y eſt abandonné, le vin la ſurpris.

L'E'TRILLE.

Non Monſieur, le vin ne me ſurprend jamais, je bois toujours pour m'enyvrer. Je vous ai oüi dire cent fois à vous-même qu'il falloit chercher ſans ceſſe à ſe rendre heureux, & je ne le ſuis jamais tant que quand je ſuis yvre ; je ne ſonge plus que je ſois Cocher, je m'imagine que la terre n'eſt pas digne de me porter, c'eſt pourquoi je vais boire ſur nouveaux frais, pour travailler de plus en plus à mon bonheur.

SCENE VIII.

PHILANDRE, DURAMINTE,

PHILANDRE.

SA naïveté me réjoüit: tout ce que je crains, c'eſt qu'il n'altere ſa ſanté

DURAMINTE.

Quel dommage!

SCENE IX.

PHILANDRE, DURAMINTE, CLARINE.

CLARINE.

OH pour le coup, Monſieur, voici un bon parti que je vous amene ! & Madame aura bien de la peine à ne ſe pas rendre à ſes belles manieres. En arrivant dans cette cour il a fait mettre ſes chevaux gris pomelez dans votre écurie, & ſon caroſſe ſous votre remiſe. Il a donné vingt Loüis à vos gens pour boire à ſa ſanté.

DURAMINTE.

Et quel eſt ce fou-là ?

CLARINE.

Ma foi je ne ſçai, Mais il me paroit que l'argent ne lui coûte gueres. Le voici.

SCENE X.

PHILANDRE, DURAMINTE, FASTIDAS ſuivi de ſes Laquais, CLARINE.

FASTIDAS.

MOnſieur, ayant appris en arrivant que votre caroſſe avoit été endommagé, je viens de faire mettre le mien ſous votre remiſe, & mes chevaux dans votre écurie, & c'eſt un petit preſent que je vous prie d'accepter.

PHILANDRE.

Monſieur, je ſuis confus de la galanterie que vous me faites, & ....

FASTIDAS.

Fi donc, ne parlons plus de cela, c'eſt une bagatelle, j'en ai encore trois à votre ſervice: parlons d'une autre affaire. Je viens vous demander votre fille en mariage.

DURAMINTE.

Monſieur, c'eſt bien de l'honneur que vous nous faites; vous croyez peut-être notre fille plus riche qu'elle n'eſt.

FASTIDAS.

Madame, je ſçais qu'elle n'a que cent mille écus, mais je la veux plus pour ſon merite & pour ſa beauté, que pour toute autre choſe.

PHILANDRE.

Ah ma femme cela eſt bien genereux !

DURAMINTE.

Oüi, mais il faut examiner auparavant ſi elle convient à Monſieur, & ſi Monſieur lui convient. Il a du bien apparemment, ſes belles manieres le font aſſez préſumer.

FASTIDAS.

Je ne poſſede plus que huit cent mille francs.

PHILANDRE.

Huit cent mille francs, ma femme !

DURAMINTE.

Taiſez-vous. Monſieur, c'eſt beaucoup plus que ma fille n'en merite, mais avec tout cela je vous dirai que je regarde plus au caractere d'une perſonne qu'à ſon opulence, & vous me permettrez de m'informer un peu du vôtre, avant que d'aller puls loin.

FASTIDAS.

Ah Madame, c'eſt ce que je demande ! le nom de Faſtidas eſt aſſez connu dans la Finance, & chacun vous dira qu'il n'y a perſonne en France qui faſſe une plus belle figure que moi. Rien ne me coûte, je prens tous les jours de nouveaux domeſtiques & n'en renvoye jamais aucun. J'ai régu

lierement une douzaine de beaux eſprits à ma table. Je donne mille écus d'une Epître Dédicatoire ; il y a cent Poëtes dans Paris revêtus de ma Garderobe.

CLARINE.

Si vous entrepreniez d'habiller tous ceux qui reſtent encore deguenillez, vos huit cent mille francs n'iroient pas loin.

FASTIDAS.

Que voulez-vous, c'eſt mon humeur ? J'achete tout ce qui eſt à vendre, & ne garde jamais rien. Montres, Bagues & autres Bijoux tout cela paſſe dans un inſtant de mes mains dans celles du premier qui le vante !

CLARINE.

Ah ! Monſieur, que vous avez là une jolie Tabatiere.

FASTIDAS.

Tiens, ma chere, c'eſt pour toi.

CLARINE *prenant la Tabatiere.*

Monſieur, je vous remercie.

DURAMINTE.

Que faites-vous, Clarine ? Rendez cela tout à l'heure à Monſieur, je vous trouve bien hardie de le priver de ſa Tabatiere.

CLARINE.

Ce n'eſt pas Monſieur que j'en prive, Madame, mais c'eſt le premier qui l'auroit vanté après moi.

FASTIDAS.

Elle n'eſt que de cinquante piſtoles, Madame, c'eſt une bagatelle.

PHILANDRE.

Ma femme, aprés des actions ſi genéreuſes pouvons-nous balancer un moment?

DURAMINTE.

Oh encore une fois taiſez-vous. Monſieur je vous trouvois trop de bien pour ma fille, mais je commence à m'appercevoir que vous n'en avez pas aſſez. Et comment avec tant de prodigalité avez-vou pû conſerver huit cent mille francs ?

FASTIDAS.

Bon, mon pere m'a laiſſé en mourant deux millions.

DURAMINTE.

Et y a-t-il long-tems qu'il eſt mort ?

FASTIDAS.

Un an environ.

DURAMINTE.

Douze cent mil francs diſſipez en ſi peu de tems; mais Monſieur ſi vous alliez toujours du même train, avec les cent mille écus que je donne à ma fille & les huit cent mille francs qui vous reſtent, vous redevriez encore cent mille francs au bout de l'année.

FASTIDAS.

Bon, bon, à quoi vous amuſez-vous d'aller cal-

culer tout cela ? Je ne me fais jamais rendre compte moi ; j'ai un Intendant Manceau qui regle toutes mes affaires, je ne me mêle que de ſigner le total au bout du mois,

CLARINE.

Voilà une Maiſon en de bonnes mains.

FASTIDAS.

Helas, le pauvre homme ſe plaint ſouvent qu'il y met encore du ſien.

PHILANDRE.

Ah ! Monſieur que je vous embraſſe, je ſuis charmé de votre caractere : vous meritiez de naître Prince avec une ſi belle ame. En effet y a-t-il rien de ſi beau que de ſe faire honneur de ſon bien ? quelle volupté que d'en faire part aux autres. C'eſt ſe mettre, pour ainſi dire, au deſſus de l'homme que de s'attacher ſans ceſſe a faire des heureux.

DURAMINTE.

Oüi, mais à force de faire des heureux, on devient à ſon tour miſerable, & ſouvent criminel; c'eſt le ſort des prodigues.

PHILANDRE.

Bon, bon, un prodigue ne vas pas chercher des chagrins dans l'avenir ; il joüit avec douceur du tems preſent au milieu des loüanges qu'on lui donne; il ſe rappelle avec plaiſir le paſſé à la vûë de ceux ſur qui il a repandu ſes bienfaits.

DURAMINTE.

Et s'il n'a obligé que des ingrats ?

PHILANDRE.

Des ingrats ? il n'y en a point dans le monde ; & ce que vous apellez ſouvent ingratitude, n'eſt quelque fois qu'un manque de mémoire.

DURAMINTE.

Vous voulez me ſoutenir qu'il n'y a point d'ingrats ?

PHILANDRE.

Hé bien, quand il y en auroit ; n'eſt ce pas toujours une eſpéce de plaiſir pour ceux qui ont obligez, que le droit d'avoir des reproches à leur faire.

DURAMINTE.

Tout cela & eſt bel & bon ; mais Monſieur, dont je ſuis la trés humble ſervante, me permettra de lui refuſer ma fille. Je ne veux pas après une année de bombance, la voir malheureuſe pour le reſte de ſes jours. Monſieur n'a qu'à remmener ſes chevaux & ſon caroſſe.

FASTIDAS.

C'eſt aſſez m'en dire, Madame, & les gens de mon humeur ont bientôt pris leur parti. Monſieur je ſuis votre trés-humble ſerviteur.

SCENE XI.

PHILANDRE, DURAMINTE, CLARINE,

DURAMINTE.

CEla vous fait un peu enrager, mon mari, avoüez-le franchemement.

PHILANDRE.

Moi? point du tout; pour le conſoler de votre refus j'avois envie d'accepter ſon Caroſſe, perſuadé que je ſuis, que le plus grand chagrin qu'on puiſſe faire à un Prodigue; c'eſt de refuſer ce qu'il nous donne; & je ne veux chagriner perſonne.

DURAMINTE.

Ah je le vois bien! Mais que nous veut encore cette figure heteroclite;

PHILANDRE.

Ah ma femme, c'eſt un de ces Meſſieurs, qui m'a fait l'honneur de venir me trouver à ma campagne, un homme fort riche & fort arrangé.

CLARINE.

Nous allons bientôt voir ce qu'il a dans l'ame.

SCENE

SCENE XII.

PHILANDRE, DURAMINTE, FORMICIN, CLARINE,

FORMICIN.

MOnſieur, ſur la parole que vous m'avez donnée, je me rends ici pour terminer l'affaire dont je vous ay parlé.

PHILANDRE.

Monſieur, ſoyez le bien venu.

DURAMINTE.

Peut-on ſçavoir, Monſieur, quelle parole vous a donné mon mari, & de quelle affaire il s'agit?

FORMICIN.

D'épouſer votre Fille, Madame.

DURAMINTE.

Mais, Monſieur, vous ignorez ſans doute que c'étoit à moi que vous deviez vous adreſſer?

FORMICIN.

Madame, j'en ai porté les premieres paroles à Monſieur, & je venois ici dans le deſſein de vous prier de joindre votre conſentement au ſien.

DURAMINTE.

Mon mari, Monſieur, eſt un homme un peu fa-

cile, il n'a pas la force de refuſer perſonne, c'eſt ſon temperament ; mais pour moi j'examine d'un peu plus près les choſes, & le mariage m'en paroit une aſſez délicate pour devoir y faire beaucoup d'attention. Qui êtes-vous, Monſieur ?

FORMICIN.

Madame, je ſuis un vieux Garçon qui par ſon épargne en faiſant plaiſir à tout le monde ſur de bons gages, ai trouvé le moyen d'amaſſer trois cent mille francs. Je n'ai jamais dépenſé un ſol mal à propos, je me ſuis même ſouvent paſſé du neceſſaire ; de ſorte que maintenant j'ai plus de cent mille écus d'argent comptant.

PHILANDRE.

Ma femme, voilà juſtement notre affaire.

DURAMINTE.

Un peu de patience. Monſieur, vous allez ſans doute prendre équipage, ſi vous ne l'avez déja.

FORMICIN.

Moi, Madame, Dieu m'en garde, je ne donne point dans de pareilles folies ; je n'ai pas ſeulement un valet pour me ſervir, je fais ma cuiſine moi-même.

CLARINE.

Vous devez faire une petite chere bien délicate.

FOMICIN.

Perſonne ne s'en plaint.

CLARINE.

C'eſt-à-dire, que vous mangez toujours à votre petit couvert.

DURAMINTE.

Et ſi vous épouſiez ma fille, Monſieur, quel ſeroit votre deſſein? quelle figure lui feriez-vous faire dans le monde? Je vous avertis qu'elle aime un peu les grands airs.

FORMICIN.

Ah Madame, je l'aurois bien-tôt faite à mon humeur. Je lui ferois doucement entendre l'avantage qu'il y a de garder une poire pour la ſoif; & renfermant les cent mille écus qu'on dit que vous lui donnez en mariage avec les cent mille que je poſſede, nous dormirions tranquilles auprès de notre bien, & goûterions le plaiſir d'être ſûrs de ne manquer de rien pour l'avenir, & de voir toujours les autres plus malheureux que nous.

PHILANDRE.

Cela n'eſt point ſi mal raiſonné, ma femme.

DURAMINTE.

Comment, vous qui loüiez tout à l'heure la prodigalité, vous pouvez approuver la maniere de penſer de Monſieur? eſt-il rien de plus indigne & de plus bas que l'avarice?

PHILANDRE.

Il eſt vrai que l'avarice eſt décriée dans le monde, mais c'eſt par une eſpece de vengeance de la part de ceux qui ont dépenſé leur bien. Ne pouvant

empêcher les avares de ſe croire heureux, il leur ont refuſé la douceur d'être reconnus pour tels. Je ne diſconviendrai point qu'il ne puiſſe y avoir de l'illuſion dans le procedé de Monſieur ; mais je dis qu'il s'en faut bien qu'il ſoit auſſi déraiſonnable que vous le faites.

DURAMINTE.

Ah voici donc la Theſe changée, & pour ne pas chagriner Monſieur, vous allez dire tout le contraire de ce que vous diſiez tout à l'heure à l'autre.

PHILANDRE.

En donnant une maniere de loüange à l'avarice, je ne prétends pas condamner la prodigalité. Il y a deux ſortes de plaiſir à faire uſage de ſes biens ; celui de la joüiſſance, & celui de l'opinion. Le plaiſir de la joüiſſance n'eſt pas le plus conſidérable, l'habitude en fait perdre le goût : mais il n'en eſt pas de même des plaiſirs de l'opinion, comme leur objet n'eſt pas ſolide, on n'en eſt jamais raſſaſié. Par exemple ; qu'un autre que Monſieur ait cent mille écus, & qu'il en achette une Terre, voilà ſon opinion bornée à l'image de cette Terre ; mais celle de Monſieur s'étend infiniment davantage : en ne ſe défaiſant point de ſon argent, ſon opinion eſt toujours riche de tout ce qu'on peut avoir dans le monde pour cent mille écus.

FORMICIN.

Après cela, Madame, je crois que vous n'avez plus rien à dire ſur ma conduite.

DURAMINTE.

Oh rien du tout, Monſieur; je vous dirai ſeulement que vous n'aurez jamais ma fille; je ne prétends pas qu'elle ſoit logée, vêtuë & nourrie en idée.

CLARINE.

Madame a raiſon, & je crois qu'avec un homme de votre âge, elle auroit bien d'autres idées à ſe former.

FORMICIN.

Ainſi je vois bien qu'il n'y a rien à faire ici pour moi. Je vous donne le bon-jour.

SCENE XIII.

PHILANDRE, DURAMINTE, CLARINE.

PHILANDRE.

En verité, ma femme, je croie que vous venez de refuſer là deux bons partis.

DURAMINTE.

Laiſſez-moi, & ne me parlez jamais.

PHILANDRE.

Mais enfin ſi un conſeil.....

SCENE XIV.

PHILANDRE, DURAMINTE, RONDIN, CLARINE.

RONDIN.

J'Entre ſans dire gare. Holà vous autres, n'eſt-ce point ici qu'il y a une fille à marier?

CLARINE.

L'abord eſt familier.

RONDIN.

Serviteur à toute la Compagnie.

à Philandre

Je vois à votre mine doucette que c'eſt à vous à qui j'ai affaire. Me connoiſſez-vous?

PHILANDRE.

Non, Monſieur, je n'ai pas cet honneur.

RONDIN.

Je me nomme Jacques Rondin, fils de Chriſtophe Rondin, de ſon vivant Mouleur de Bois. Je viens vous demander votre fille en mariage: on m'a dit qu'elle étoit un peu égrillade, & qu'il falloit ſe hâter.

CLARINE.

Voilà une plaiſante maniere de parler: Et pour

qui prenez-vous donc ma jeune Maîtreſſe ?

RONDIN.

Tu me paroîs toi une bonne piece de ménage, & le drôle qui t'aura, n'aura qu'à ſe bien tenir.

CLARINE.

Voilà un plaiſant homme, de me tutoyer ainſi devant mon Maître & ma Maîtreſſe, ſans m'avoir jamais vû.

RONDIN.

Parbleu je te trouve bien plus plaiſante toi, de mettre ton nez dans la converſation, avant que ton Maître & ta Maîtreſſe m'ayent encore répondu.

DURAMINTE.

Taiſez-vous, Clarine. Il eſt vrai, Monſieur, que ma fille eſt à marier, mais je me ſuis renduë un peu difficile ſur le choix de ſon Epoux; on eſt ſi trompé tous les jours, & le monde eſt ſi rempli de fourbes !

RONDIN.

Oh ! parbleu on ne me reprochera pas cela, je vais rondement dans toutes mes manieres; & ſi j'ai un défaut, c'eſt d'être trop ſincere.

DURAMINTE.

C'en eſt ſouvent un plus grand qu'on ne penſe, & la politeſſe eſt une ſi belle choſe.

RONDIN.

Fi donc de la politeſſe, je ne veux point de cela. La politeſſe eſt, dit-on; toujours accompagnée de fauſſeté.

A Duraminte.

Faites paroître votre fille, & je vous dirai franchement ſi la moulure m'en plaît, ou non; eſt-elle jeune d'abord ?

CLARINE.

O Ciel ! peut-on demander cela en voyant Madame ? Vous devez plutôt vous étonner qu'elle ait une fille à marier.

RONDIN.

Parbleu tu te moques de moi, & Madame me paroît une femme de trente-cinq à quarante ans.

CLARINE.

Ah quelle injure ! Monſieur, vous n'y penſez pas.

RONDIN.

Ma foi, je le dis, parce que je le penſe. Que voulez vous, je ſuis ſincere ?

DURAMINTE.

C'eſt pouſſer la ſincerité un peu loin.

RONDIN.

Dame je ſuis fâché que cela vous fâche, & je ne ſçavois pas que vous vous piquaſſiez encore de jeuneſſe; je ne m'étonne pas ſi vous vous rendez ſi difficile ſur le choix d'un gendre; c'eſt apparemment que vous ne voulez pas devenir ſi-tôt Grand'Mere.

DURAMINTE.

Mais Monſieur, il ſemble que vous ne ſoyez venu ici que pour m'inſulter.

RONDIN.

Moi, Dieu m'en garde, je n'ai deſſein d'offenſer

ſer perſonne : aimeriez-vous mieux un flateur qui vous donnât des loüanges ?

CLARINE.

Ma foi, ce ſeroit encore pis, elles ſont preſque toujours intereſſées. Les petits ne loüent que pour obtenir, les grands pour ne rien donner, les égaux pour être loüez à leur tour.

RONDIN.

Oh, pour moi, je ne veux pas qu'on me louë, & l'on ne me ſçauroit faire un plus grand plaiſir que de me dire mes veritez.

CLARINE.

Elles ne doivent pourtant pas être fort agréables pour vous.

DURAMINTE.

Hé bien, Monſieur, puiſque vous aimez que l'on vous diſe vos veritez, aprenez qu'il n'y a rien dans le monde de plus impertinent que vous, & qu'un ſincere à contre-tems eſt un homme banniſſable de toutes les ſocietez.

PHILANDRE.

Ah, ma femme, que dites-vous là ! que l'on ſeroit heureux de trouver toujours de pareils amis ! Oüi, Monſieur, je veux être le vôtre, votre ſincerité me charme, & ....

RONDIN.

Vous voulez être mon ami ? & quelle obligation vous en aurai-je ? on dit que vous l'êtes de tout le genre humain.

CLARINE.

Bon ; notre Maître aura auſſi ſon fait.

RONDIN.

Allez, allez, ſoyez ſeulement mon Beau-pere, c'eſt tout ce que je vous demande à préſent.

DURAMINTE.

Mais vous ne ſçavez pas, Monſieur, que je ſuis la Maîtreſſe, & que mon mari ne fait rien ſans ma permiſſion.

RONDIN.

Ma foi, tant pis pour lui ; & un homme eſt un benêt quand il ſe laiſſe conduire par ſa femme.

CLARINE.

Allons, Monſieur, répondez donc. N'allez vous pas encore loüer Monſieur ſur ſa ſincerité ?

PHILANDRE.

Pourquoi voulez-vous que je le condamne ? Monſieur ſur le champ dit avec franchiſe aux gens ce qu'il penſe d'eux. Si ce qu'il penſe eſt faux, cela ne doit point offenſer celui à qui il parle ; & ſi ce qu'il dit eſt une verité chagrinante, ne vaut-il pas mieux que celui qu'elle regarde la ſçache d'abord du premier qui la découvre, que de ne l'apprendre qu'après qu'elle auroit couru par toutes les bouches des médiſans ?

RONDIN.

Oh, j'ai cela de bon moi, je ne parle jamais des gens en arriere d'eux.

DURAMINTE.

Il faut donc vous dire auſſi les choſes en face, & vous déclarer que votre franchiſe & votre perſonne ne me conviennent en aucune façon, & que vous pouvez aller chercher une femme ailleurs.

RONDIN.

Hé bien, voilà parler, cela ; & je vous dirai moi de mon côté, que je ne m'en ſoucie gueres. J'étois venu & je m'en retourne ; auſſi bien quand nos voiſines de la Grenoüilleres ont ſçu ce matin que je m'allois marier, elles m'ont demandé en paſſant, *Allez-vous au bois, Cadet, allez-vous au bois ?* Adieu juſqu'au revoir.

SCENE XV.

PHILANDRE, DURAMINTE, CLARINE.

CLARINE.

IL faut avoüer que voilà un homme bien impoli; voyons ſi celui-ci aura de plus belles manieres.

SCENE XVI.

PHILANDRE, DURAMINTE, DOUILLET, CLARINE.

DOUILLET.

MOnſieur, je ne ſçais pas ſi j'ai l'honneur d'être connu de vous?

PHILANDRE.

Non, Monſieur.

DOUILLET.

Je me nomme Doüillet.

PHILANDRE.

Monſieur, puis-je ſçavoir quel ſujet vous amene?

DOUILLET.

J'ai appris que pluſieurs perſonnes vous avoient déja demandé votre fille en mariage ; mais que les ſentimens de Madame ne s'étoient point accordez juſqu'ici avec les vôtres ſur le choix de ſon Epoux, Les défauts des prétendans ont cauſé apparemment votre diſpute, c'eſt ce que je ne crains point ſur mon ſujet ; on ne me reprochera ni l'ambition, ni l'envie, ni l'ingratitude ; encore moins d'avoir détourné les Déniers de l'Etat ; d'avoir chaſſé quelqu'un de ſon poſte ; d'avoir mal jugé, mal com-

battu, trop vendu ; je ſuis à couvert de tous ces vices ; je ne ſuis, grace au Ciel, ni Financier, ni Courtiſan, ni Juge, ni Guerrier, ni Marchand.

DURAMINTE.

Et qu'êtes vous donc ?

DOUILLET.

Rien. J'ai du bien, je le dépenſe ſans prodigalité, & ſans avarice. Je ne me donne aucun ſoin. On me leve, on m'habille, on me des-habille, on me couche.

CLARINE.

Cela eſt bien commode.

DOUILLET.

On marche, on lit, on écrit pour moi ; je bois, je mange & je dors : voilà mon plus fort exercice.

CLARINE.

Vous verrez que cet homme-là ne ſe donnera pas ſeulement la peine d'être lui-même le pere de ſes enfans.

DOUILLET.

A vous dire le vrai, je ne me marie que pour avoir une compagnie pour me faire paſſer le tems.

DURAMINTE.

Je crois qu'en effet une pareille vie doit vous ennuyer ?

DOUILLET.

Point du tout, j'y ſuis accoutumé, je ſuis ennemi du travail.

DURAMINTE.

Mais quoi ! N'avez-vous point quelque Charge,

qui vous donne du moins un nom dans le monde ?

DOUILLET.

En aucune façon. Une Charge ſans l'exercer, ne laiſſe pas de demander des ſoins que je ſuis incapable de me donner. Je ne veux augmenter mon revenu ni le diminuer.

PHILANDRE.

Monſieur a raiſon. Quelle douceur de n'avoir de compte à rendre à perſonne !

DURAMINTE.

La plaiſante félicité que de vivre ſans rien faire ! Je voudrois bien vous demander quelle figure fait aujourd'hui un pareſſeux dans le monde ? de quelle utilité eſt-il à la ſocieté ? Je vous déclare que je ne veux point pour gendre un homme oiſif.

CLARINE.

Je ſuis du ſentiment de Madame, il faut à ſa fille un homme qui travaille. Oh, je ſuis ennemie mortelle de la pareſſe.

PHILANDRE.

Et moi je vous dirai bien plus : J'eſtime que la pareſſe eſt la ſeule qualité qui renferme de la perfection.

CLARINE.

En voilà bien d'une autre.

PHILANDRE.

La ſituation où elle nous met, marque que nous ſommes tels qu'il faut pour être heureux. Tout ce

qui a le nom de vertu, nous fait aſpirer à quelque choſe que nous ne poſſedons pas ; mais la pareſſe en nous laiſſant comme nous ſommes prouve qu'il ne nous manque rien.

CLARINE *à Doüillet.*

Après tout ce beau raiſonnement-là, croyez-moi, Monſieur, allez vous repoſer.

DURAMINTE.

Clarine a raiſon, & je croirai, Monſieur, vous rendre ſervice en vous refuſant ma fille. Le mariage, croyez-moi, ne convient point à un homme de votre humeur ; il eſt plein d'embarras, & a ſouvent des ſuites fâcheuſes qui pourroient alterer votre tranquillité.

DOUILLET.

Ma foi, Madame, je crois que vous avez raiſon. Hola, mes Porteurs.

¤ ¤ ¤ ¤ ¤ ¤
¤ ¤ ¤ ¤ ¤
¤ ¤ ¤ ¤
¤ ¤ ¤
¤ ¤
¤

SCENE XVII.

PHILANDRE, DURAMINTE; DOUILLET, CLARINE; JASMIN.

JASMIN.

Ils ſont dans l'Antichambre, ſouhaitez-vous qu'ils entrent juſqu'ici?

DOUILLET.

Non non, je veux bien me donner la peine d'aller juſques-là.

CLARINE.

Vous avez raiſon, de tems en tems un peu d'exercice eſt néceſſaire à la ſanté.

DOUILLET.

Monſieur, tout à vous. Madame puiſqu'il faut à votre fille un époux qui travaille, je vous le ſouhaite.

SCENE XVIII.

PHILANDRE, DURAMINTE, CLARINE.

PHILANDRE.

CLarine, en refuſant cet homme, ma femme ne ſçait ce qu'elle refuſe.

CLARINE.

Et que refuſe-t-elle après tout? rien.

DURAMINTE.

Quoi, je ne pourrai pas trouver un mari raiſonnable pour ma fille! C'en eſt fait, je ne veux plus écouter perſonne.

CLARINE.

Ah! de grace, Madame, écoutez encore celui-ci.

SCENE XIX.

PHILANDRE, DURAMINTE, LISIMON, CLARINE.

CLARINE, *bas à Liſimon.*

Songez à bien joüer votre rôle.

LISIMON, *bas à Clarine.*

Ne t'en mets point en peine.

à Philandre.

Monſieur, c'eſt votre réputation qui vous attire aujourd'hui ma viſite; il y a long-tems que je cherche un véritablement honnête homme, un homme ſans défauts, & l'on m'a aſſûré que je le trouverois en vous. J'avois autant d'ardeur de rencontrer une femme ſincere, & Madame votre Epouſe a, dit-on cette qualité ſur toute autre.

DURAMINTE.

Hé bien, Monſieur, ſuppoſé que vous trouvaſſiez tout cela ici, de quel avantage cela pourroit-il être pour vous?

LISIMON.

De quel avantage, Madame? J'ai du bien, & je ferois tout mon bonheur de le partager avec une ai-

mable perſonne qui devroit ſa naiſſance & ſon éducation à des parens d'un mérite auſſi rare.

DURAMINTE.

C'eſt à-dire, que vous venez nous demander notre fille en mariage.

LISIMON.

Oüi, Madame, c'eſt ce qui m'amene; & l'eſpoir de l'obtenir, eſt la ſeule choſe qui m'a détourné du deſſein que j'avois de me retirer pour jamais dans le deſert le plus affreux, pour me ſéparer du reſte des hommes.

PHILANDRE.

Et pourquoi, Monſieur?

LISIMON.

C'eſt que je les hais tous; jamais je ne les ai trouvé ſi méchans & ſi perfides qu'ils le ſont aujourd'hui; la Nature ſemble être à ſon dernier dégré de corruption.

PHILANDRE.

Vous avez là pour un jeune homme des ſentimens bien cruels.

LISIMON.

Oh! je ne puis aſſez vous les exprimer; mais ſi je hais les méchans, je hais encore plus ceux qui les excuſent dans leurs vices; ces gens qui trouvent tout bon, & qui n'ont pas la force de haïr perſonne.

CLARINE.

Madame, voici juſtement ce qu'il vous falloit pour faire enrager votre mari.

PHILANDRE.

Et pourquoi, Monſieur, voulez-vous haïr quelqu'un ? La peine eſt toute du côté de celui qui hait. Et pourquoi voulez-vous vous faire de la peine parce que vous ne croyez pas les autres raiſonnables ? Mon caractere eſt bien different du vôtre ; je ne cherche tous les jours qu'à me faire des amis, &...

LISIMON.

Qu'entens-je ! Des amis ; & y en a-t-il dans le monde ? Chacun s'aime & n'aime que ſoi. Tout ſe réduit là : l'amitié n'eſt qu'une chimere, ou plûtôt une eſpece de treve que les hommes font entr'eux, à la haine qu'ils ont naturellement les uns pour les autres.

PHILANDRE.

Ah Monſieur, puiſque vous penſez de la ſorte, allez plûtôt vous renfermer dans votre déſert, vous ne meritez pas de vivre avec les hommes, & moins avec moi qu'avec tout autre, & ma fille n'eſt pas pour vous.

LISIMON.

Ah, j'y renonce de bon cœur, il ſuffit qu'elle vous appartienne. Je reconnois qu'on m'a trompé dans l'idée qu'on m'a donné de vous, & je vais ſuivre mon premier deſſein.

DURAMINTE.

Arrêtez, Monſieur ; mon mari vous refuſe, & moi je vous accepte, vous cherchiez un homme

ſans défauts & une femme ſincere ; vous ne trouvez que la moitié de ce que vous cherchiez, il faut vous contenter

LISIMON.

Ah, Madame, comment pourrai-je vivre avec un eſprit de ſa ſorte ?

DURAMINTE.

J'y vis bien moi, Monſieur, allez, allez, quand nous ſerons deux à le combattre, nous le mettrons bien à la raiſon.

LISIMON.

Je vois tant de rapport de votre humeur à la mienne, Madame, que je crois ne pouvoir mieux faire que de ſacrifier le repos de mes jours à ce qui vous fera plaiſir, & me voilà reſolu d'épouſer Mademoiſelle votre fille.

DURAMINTE.

Ah je ſuis au comble de mes vœux ! Venez Monſieur, je vais vous préſenter à elle ; & mon Mari dût-il en enrager, vous l'épouſerez dès ce ſoir. Allons que l'on prepare tout pour le Divertiſſement.

CLARINE.

J'ai déja entendu des violons là-dedans, qui commencent à s'accorder.

SCENE DERNIERE.

PHILANDRE, CLARINE.

CLARINE.

A La fin, Monſieur, vous voilà donc ſorti de votre caractere.

PHILANDRE.

Moi ? point du tout ; & ce que j'en ai fait n'étoit que pour donner un Epoux à ma fille. Je ne blâme point la maniere de penſer de ce jeune homme quoiqu'elle ſoit fort differente de la mienne.

CLARINE.

Hé bien, s'il eſt ainſi, apprenez qu'il penſe tout autrement qu'il ne vous a parlé, & que tout ceci n'étoit qu'un ſtratagéme amoureux concerté entre votre fille, lui & moi, pour faire donner votre femme dans le panneau.

PHILANDRE.

Je ſuis charmé de vous avoir ſi bien ſecondé ſans être prevenu ; ne détrompons ma femme que quand le mariage ſera achevé, & voyons toujours le Divertiſſement.

FIN.

DIVERTISSEMENT.

ENTRE'E

De pluſieurs perſonnages de divers caracteres.

PHILANDRE.

C'EST le plaiſir qui juſtifie.
L'opinion fait le bonheur,
L'Avare avec ſoin multiplie
L'Or qu'il cherit avec ardeur,
Le prodigue le ſacrifie,
L'ambitieux ſuit la grandeur,
L'Indolent la voit ſans envie,
Le Brave fait tout pour l'honneur,
Et le poltron tout pour la vie.
C'eſt le plaiſir qui juſtifie.

ENTRE'E.

HORTENSE.

Aux plus amoureux
On eſt pas toujours favorable ;
On les plaint ſans les rendre heureux.
Un jeune cœur ne ſe croit point coupable,
De preferer l'Amant le plus aimable,
Aux plus Amoureux.

ENTREE'.

UN GASCON *indiſcret.*

L'Amant diſcret a l'art de plaire ;
Mais que ſon ſort eſt rigoureux !
Cadedis, comment peut-il faire,
Pour ſe taire,
Quand on a couronné ſes feux :
Pour moi ce ſeroit un martyre ;
J'eſtime moins dans l'Empire amoureux,
Le plaiſir d'être heureux,
Que celui de le dire.

ENTRE'E.

ENTRE'E.

UNE FEMME *grondeuſe.*

Pour éviter un ennuyeux loiſir,
Toujours je gronde au gré de mon deſir.
Contre chacun je me déchaine.
C'eſt enrichir ſur le plaiſir,
Que de le choiſir,
Où les autres trouvent la peine.

VAUDEVILLE.

PHILANDRE.

HAïr n'eſt point du tout mon fait :
La haine pour celui qui hait
Eſt une peine ſans ſeconde ;
Au contraire il eſt doux d'aimer,
Et j'aime à m'entendre nommer,
Ami de tout le monde.

LA FEMME *d'un Jaloux.*

L'Amant diſcret par cent détours,
Sçait réüſſir dans ſes amours,
Sans que l'Epoux jaloux en gronde.
Heureux entre tous les Amans,
Il peut ſe dire en même tems,
Ami de tout le monde.

UN FLATEUR.

L'Amour propre des grands Seigneurs,
Fait le revenu des Flateurs.

C'eſt où leur fortune ſe fonde.
En parlant trop ſincerement.
On n'eſt pas ordinairement,
Ami de tout le monde.

RONDIN

Quand j'aime, j'aime uniquement,
Je parle toujours franchement,
Comme le corps, j'ai l'ame ronde,
Il ne faut rien faire à demi,
Je compte pour rien un Ami,
Ami de tout le monde.

UN YVROGNE.

Prêtez l'argent ſans intêret,
Ne le redemandez jamais,
Qu'en bon vin votre cave abonde.
Ouvrez la porte à tous venans,
Et vous ſerez en peu de tems,
Ami de tout le monde.

UN GASCON.

Mille beautez de toutes parts,
Vouloient ſurprendre mes regards,
J'enchantois la brune & la blonde,

D'une trentaine j'ai fait choix,
On ne peut pas être à la fois,
Ami de tout le monde.

UNE COQUETTE.

L'Epoux commode l'entend bien,
Il ne s'embaraſſe de rien.
Cependant chez lui tout abonde;
Pour peu que ſa femme ait d'eſprit,
Il eſt bien tôt par ſon credit
Ami de tout le monde.

UN COMPLAISANT.

Aux Badauts donnez de l'Encens,
Aux Gaſcons des repas friands,
Aux Bretons buvez à la ronde,
Ne demandez rien aux Normans,
Et vous ferez avec le tems
Ami de tout le monde.

UNE PETITE FILLE.

Maman n'entend pas bien cela,
De gronder lorſque mon Papa
S'en va de la brune à la blonde.
Je ſerois la femme à tretous,
Si je me voyois un Epoux
Ami de tout le monde.

AU PARTERRE.

C'eſt votre Jugement certain,
Qui des Piéces fait le deſtin ;
Sur votre goût chacun ſe fonde,
Quand le Parterre eſt ſatisfait,
Nous pouvons nous dire en effet,
Amis de tout le monde.

FIN.

LE TRIOMPHE DU TEMS,

COMEDIE.

Répréſentée en 1725

ACTEURS DU PROLOGUE.

M. BROUILLON. }
M. GRIFFONET. } Auteurs.
M. BARBOUILLE. }

Mademoiſelle DU FRESNE Comedienne.

La Scene eſt ſur le Théâtre de la Comedie Françoiſe.

LE TRIOMPHE DU TEMS,

COMEDIE.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

BROUILLON, GRIFFONET.

GRIFFONET.

QUoi, Monſieur Brouillon! vous oſez me ſoûtenir que la Piece nouvelle qu'on va répréſenter eſt de vous?

BROUILLON.

Oüi, Monſieur Griffonet, de moi-même; qu'en voulez-vous dire?

GRIFFONET.

Outre que je ſuis ſûr du contraire, c'eſt que je vous trouve bien téméraire de vous dire l'Auteur d'une Piece qui n'a pas encore été repreſentée : les miennes ont été toujours anonymes, & je m'en ſuis bien trouvé : pour deux ou trois qui ont réüſſi, & dont je me ſuis déclaré l'Auteur dans la ſuite, il m'en eſt tombé plus de vingt que je ne me ſuis jamais vanté d'avoir faites.

BROUILLON.

Et croyez-vous pour cela, Monſieur Griffonet, que le Public ne vous les a pas données? On a fait bien plus ; on vous a dit le Pere de ces Avortons ſans forme, qu'on a repreſentez juſqu'ici ſur les Théatres de la Foire, & qu'aucun Auteur n'a jamais voulu reconnoître pour ſes Enfans.

GRIFFONET.

Seroit-il poſſible que l'on m'attribuât tout ce qui ſe repréſente de mauvais depuis quelque tems dans Paris ?

BROUILLON.

Oh ! pour cela n'en doutez nullement.

GRIFFONET.

Hé bien morbleu, ſi cela eſt ainſi, je renonce pour jamais au privilege des Anonymes ; & pour commencer, je vous dirai que le Triomphe du Tems eſt de moi, & que vous avez tort de vous en faire honneur.

BROUILLON.

BROUILLON.

Ah ! Monſieur Griffonet, doucement, ne paſſez pas d'une extrêmité à l'autre : aprés avoir déſavoüé tout ce que vous avez fait de mauvais, ne vous attribuez point ce que je crois avoir fait de meilleur.

GRIFFONET.

Vous l'auteur du Triomphe du Tems !

BROUILLON.

Oüi, morbleu ; & s'il ne tient qu'à vous réciter la Piéce par cœur, d'un bout à l'autre. . . .

GRIFFONET.

Oh ! parbleu je vous en défie.

SCENE II.

BROUILLON, GRIFFONET, BARBOUILLE.

BARBOUILLE.

HE' qu'eſt-ce donc, Meſſieurs ? à quoi ſongez-vous de faire le bruit que vous faites ſur le Théatre ? ſçavez-vous bien que la Comedie va commencer.

GRIFFONET.

Ah ! Monſieur Barboüille vous venez à propos :

connoiſſez-vous, dites-moi, l'Auteur de la Piéce que l'on va repréſenter ?

BARBOUILLE.

Oüi ; mais comme il m'a demandé le ſecret, je vous prie de me diſpenſer de le nommer.

GRIFFONET.

Monſieur me dit qu'elle eſt de lui, & je lui ſoûtiens qu'elle eſt de moi : qu'en penſez-vous ?

BARBOUILLE.

Je penſe.... que vous avez tort tous deux.

GRIFFONET.

Pourquoi ?

BARBOUILLE.

C'eſt que j'en ſuis l'Auteur.

BROUILLON.

Vous ?

BARBOUILLE.

Sans doute.

GRIFFONET.

Vous voulez railler.

BARBOUILLE.

Non vrayment, & je ſuis même fort fâché contre les Comédiens, d'avoir pris le tems que la Cour eſt à Fontainebleau pour faire repréſenter ma Piéce par leurs Garçons : il me ſemble qu'ils n'étoient pas trop bons eux-mêmes pour cela.

GRIFFONET.

Leurs Garçons ? ah ! parlez mieux ; je ſçai qu'ils ſont tous auſſi grands Maîtres les uns que les

autres ; & je crois même qu'un Acteur médiocre qui aimera un rôle, & qui s'attachera à le repréſenter avec zele, le fera plus réüſſir, qu'un de vos grands Acteurs qui ſe négligeroit, & le voudroit, pour ainſi-dire, joüer en Robbe de Chambre.

BROUILLON.

Cela eſt ſans contredit. Mais, revenons à vous, Monſieur Barboüille : par quelle raiſon ou par quel caprice vous dites-vous l'Auteur du Triomphe du Tems ?

BARBOUILLE.

J'aurois à vous demander à tous deux la même choſe. Mais voici Mademoiſelle du Freſne, qui nous va débroüiller cette Enigme.

SCENE III.

Mlle. DU FRESNE, BROUILLON, BARBOUILLE, GRIFFONET.

BARBOUILLE.

MAdemoiſelle, je vous prie d'apprendre à ces Meſſieurs qui eſt l'Auteur de la Piéce qu'on va repreſenter ? n'eſt-il pas vrai que c'eſt moi ?

Mlle. DU FRESNE.

Oüi, Monſieur.

BROUILLON.

Quoi ? Mademoiſelle, vous ne me l'avez pas entendu lire dans votre aſſemblée ?

Mlle. DU FRESNE.

Cela eſt vrai, elle eſt de vous.

GRIFFONET.

Ah ! ah ! ceci eſt plaiſant ! Et moi qui vous ai preſenté moi-même le rolle que vous y allez joüer ?

Mlle. DU FRESNE.

Elle eſt auſſi de vous, Monſieur.

BARBOUILLE.

Ma foi, je n'y comprens plus rien, & Mademoiſelle veut à ſon tour ſe mocquer de nous. Mais

dites-moi un peu, Monſieur Broüillon, comment vous avez traité ce ſujet ?

BROUILLON.

Je fais triompher le Tems de la jeuneſſe, & de la beauté : je fais voir comme il les détruit par ſa puiſſance, & mon Divertiſſement eſt le tems paſſé.

GRIFFONET.

Ah ! je ne dis plus rien, ce n'eſt pas là ma Piéce. Dans ma Comedie j'établis le Triomphe du Tems ſur l'amour & ſur la conſtance : je fais voir les effets de l'abſence, & mon Divertiſſement roulle ſur le tems preſent.

BARBOUILLE.

Et ſi cela eſt, vos deux ſujets n'ont point de rapport au mien que d'une certaine maniere. Je montre qu'il n'y a point de douleur dont le Tems ne triomphe, & mon Divertiſſement eſt le tems futur, où je prouve que l'eſpérance peut conſoler de tout.

GRIFFONET.

Cela eſt aſſez particulier, trois Comedies differentes ſous le même titre, & les trois Divertiſſemens, le Tems paſſé, le Tems preſent, & le Tems futur : mais enfin laquelle allez-vous repreſenter ?

Mlle. DU FRESNE.

Nous les allons repreſenter toutes trois : nous

avons trop d'obligation au Public pour ne pas chercher tous les moyens de lui plaire.

BARBOUILLE.

Cela n'eſt pas ſi mal imaginé, & je vous loue de l'invention : Qu'en dites-vous, Meſſieurs ?

BROUILLON.

Moi, je ſuis très-content de cet aſſemblage ?

GRIFFONET.

Et moi de même : je crains ſeulement que vos Piéces ne faſſent tort à la mienne. Car enfin, entre trois ſujets comiques, il s'en trouvera ſans doute un moins comique que les autres ; & j'appréhende...

BARBOUILLE.

Ah ! point de complimens ; ſi cela réüſſit, nous en partagerons enſemble la gloire & le profit : ſi cela ne réüſſit pas... mais cela doit réüſſir.

BROUILLON.

Pour moi, je ne crains que les Acteurs : ils n'ont pas encore atteint cet art...

Mlle. DU FRESNE.

Hé ! Meſſieurs, ne craignez que pour vos Piéces : le Public nous connoît tous pour ce que nous ſommes ; & peut-être que vous aurez beſoin de l'indulgence qu'il a pour nous, pour lui fermer les yeux ſur bien des défauts qu'il ne vous paſſeroit peut-être pas dans d'autres tems.

BARBOUILLE.

Ma foi je crois que Mademoiſelle a raiſon : quoiqu'il en ſoit, allons attendre notre deſtinée ; heureux ſi nous pouvions dans notre entrepriſe triompher des Critiques du Tems.

Fin du Prologue.

LE TRIOMPHE DU TEMS PASSE.

PREMIERE PARTIE.

ACTEURS.

CLEON, Pere de Léandre, ancien Amant de Madame Roquentin.

Me. ROQUENTIN, ancienne Amante de Cléon.

LEANDRE, Fils de Cléon, deſtiné à Iſabelle.

ISABELLE, Fille de Me. Roquentin, deſtinée à Léandre.

DRILLOT, Valet de Cléon.

DORINETTE, Suivante de Madame Roquentin.

La Scene eſt à Paris dans la Maiſon de Madame Roquentin.

LE TRIOMPHE DU TEMS PASSE'.

PREMIERE PARTIE.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, DORINETTE.

ISABELLE.

QUoi ! ma chere Dorinette, c'eſt donc aujourd'hui que l'Epoux que ma Mere me deſtine, doit arriver ?

DORINETTE.

Et en même tems celui qu'elle a retenu pour elle : elle épouſe le Pere, & vous fait épouſer le Fils.

ISABELLE.

Mais à quoi ſonge ma Mere, de vouloir ſe remarier à ſoixante & cinq ans, & ſur-tout après le mauvais ménage qu'elle a fait avec mon Pere, & tous les chagrins qu'il ſe ſont donnez l'un à l'autre? Pour moi je t'avoüerai que c'eſt ce qui m'a fait naître tant d'averſion pour le mariage.

DORINETTE.

Il faut vous expliquer tout ceci, qu'elle m'avoit caché juſqu'à preſent, & qu'elle vient enfin de me découvrir : écoutez-moi. Il y a quarante ans que votre Mere en avoit vingt-cinq, & elle veut n'en avoir aujourd'hui que trente : on n'a dit-elle que l'âge qu'on paroît.

ISABELLE.

Je connois tout ſon ridicule là-deſſus, & elle a même toutes les peines du monde à s'avoüer mon aînée auprès de ceux qui ont la fade complaiſance de feindre de la prendre pour ma Sœur.

DORINETTE.

Il eſt vrai que tous les gens du tems paſſé trouvent que vous avez les mêmes traits qu'elle avoit à votre âge, mais il y a aujourd'hui bien de la difference. A vingt-cinq ans donc, un certain petit Maître, ſurnommé le beau Cleon, jeune homme, à peu près de ſon âge, en devint éperdument amoureux, & elle de lui.

ISABELLE.

Je ſçavois encore cela : & que leurs Parens, par des interêts de famille, ne voulurent point les marier enſemble, & obligerent ma Mere à épouſer le Baron de Roquentin mon Pere, & le beau Cléon à aller épouſer une riche Héritiere à deux cens lieuës d'ici.

DORINETTE.

Fort-bien. Voilà donc nos deux Amans ſeparez, & mariez chacun de leur côté à des perſonnes qu'ils n'aimoient point ; mais malgré cette ſéparation, ils ne ſe ſont point oubliez, & n'ont point ceſſé de s'écrire pendant quarante ans.

ISABELLE.

Voilà ce que je ne ſçavois pas.

DORINETTE.

Oh ! je vous l'apprens donc. Votre Pere eſt mort ici il y a deux ans, regretté de tout le monde, excepté de ſa femme ; & l'épouſe du beau Cléon vient de mourir à Bordeaux, au grand contentement de ſon mari, qui a auſſi-tôt pris la poſte pour venir épouſer votre mere, qu'il appelle toujours dans ſes lettres, ſa belle Javotte. Il arrive donc aujourd'hui, s'il n'eſt déja arrivé, avec ſon Fils unique nommé Léandre qui lui reſſemble comme deux gouttes d'eau, & qui eſt le mari qu'on vous deſtine, pour ne pas faire ſortir les biens des deux familles.

ISABELLE.

C'eſt ce que ma Mere me dit hier au ſoir ; mais je te déclare que je n'épouſerai point abſolument un homme que je ne connois point, & que je hais avant que de l'avoir vû.

DORINETTE.

J'entre dans vos raiſons : mais ſi c'étoit quelque joli Cavalier de bonne mine ?

ISABELLE.

Fut-il l'Amour même, je n'en voudrois point.

DORINETTE.

Mais cependant ſi votre Mere veut vous contraindre abſolument à l'épouſer ?

ISABELLE.

Je ne ſçai pas ce que je ne ſerois point capable de faire pour éviter ce malheur. Ma chere Dorinette, je compte beaucoup ſur toi : employe tous tes efforts, je t'en conjure, pour détourner ce mariage, & ſois ſûre de ma reconnoiſſance.

DORINETTE.

Vous avez déja déclaré à votre Mere que vous ne vouliez pas vous marier ?

ISABELLE.

Oüi.

DORINETTE.

C'en eſt aſſez, je me charge du reſte.

RILLOT *derriere le Theâtre.*

Hoé, hoé, hoé.

DORINETTE.

Mais j'entens un Courrier, voilà apparemment nos Gens ; je vais commencer par les prevenir ſur votre compte, avant qu'il voyent Madame votre Mere.

ISABELLE.

Je m'abandonne à toi, & te laiſſe ici ſeule pour les recevoir.

DRILLOT *derriere le Theâtre.*

Hoé, hoé, hoé.

DORINETTE.

Voilà des Gens bien preſſez : on voit bien que c'eſt l'Amour qui les amene.

SCENE II.

DORINETTE, DRILLOT.

DRILLOT.

HOlà, ma belle Enfant, ne ſçauriez-vous m'enſeigner ce que je cherche depuis une heure ?

DORINETTE.

Et que cherchez-vous ?

DRILLOT.

La belle Javotte. Mon Maître m'avoit aſſûré qu'à ce nom ſeul tout Paris me l'enſeigneroit : me voici dans la maiſon où il m'a dit qu'elle demeuroit, & aucun des Voiſins ne peut m'en donner la moindre nouvelle.

DORINETTE.

C'eſt que le nom de la belle Javotte ne s'eſt conſervé que dans le cœur de votre Maître, & l'on ne connoit ici la perſonne que vous cherchez, que ſous le nom de la Baronne de Roquentin.

DRILLOT.

Roquentin ! voilà un nom qui ne repond gueres à l'idée que mon Maître m'a donnée de ſa beauté : je vois bien que nous nous trompons tous deux.

DORINETTE.

DORINETTE.

Oh ! que nenni. N'arrivez vous pas de Bordeaux ?

DRILLOT.

Oüi.

DORINETTE.

Votre Maître n'a-t-il pas nom le beau Cléon ?

DRILLOT.

Il y a quarante ans à ce qu'on m'a dit qu'on l'appelloit ainſi.

DORINETTE.

N'amene-il pas ſon Fils Léandre avec lui pour le marier à la Fille de celle qu'il épouſe ?

DRILLOT.

Vous y êtes ; Mais je vous dirai par avance que le Fils ne veut point de la Fille.

DORINETTE.

Cela s'accorde à merveille, & je vous avoüerai de mon côté que la Fille ne veut point du Fils.

DRILLOT.

Léandre eſt un jeune homme d'une indifference extrême.

DORINETTE.

Iſabelle eſt une aimable perſonne, d'une inſenſibilité ſans pareille.

DRILLOT.

Il m'a promis cinquante piſtoles, ſi je pouvois détourner ſon Pere du deſſein qu'il a de le marier.

DORINETTE.

Iſabelle m'en donnera bien autant, ſi je peux rompre ſon mariage.

DRILLOT.

A ce que je vois, voilà de l'argent aſſez facile à gagner.

DORINETTE.

De mon côté j'en ſuis ſûre.

DRILLOT.

Et moi je les tiens déja dans ma poche.

DORINETTE.

Où ſont vos Gens ?

DRILLOT.

Ils ſont deſcendus chez le Baigneur, où le Pere ſe fait adoniſer. Pour le Fils comme il ne veut que déplaire à celle qu'on lui deſtine, il ne cherche pas tant de façons, il ne vouloit ſeulement que ſe débotter, pour venir, ... Mais le voici.

SCENE III.

LEANDRE, DORINETTE, DRILLOT.

LEANDRE *à part.*

ASſurément mon Pere extravague avec ſa belle Javotte. Cette Maiſon n'eſt pas ſi grande qu'on ne puiſſe ... Ah ! te voilà, Drillot ; Et bien eſt-ce ici enfin ?

DRILLOT.

Oüi, Monſieur.

LEANDRE.

As-tu déja parlé à quelqu'un ?

DRILLOT.

Je n'ai encore vû que cette aimble Soubrette, avec qui j'ai pris langue, & que j'ai déja miſe dans vos interêts.

LEANDRE.

Lui as-tu bien témoigné l'averſion que j'avois pour ce mariage, & combien je ſerois obligé à qui pourroit l'empêcher ?

DRILLOT.

L'affaire eſt faite, & vous pouvez me donner d'avance les cinquante Piſtoles promiſes.

LEANDRE.

Seroit-il poſſible ?

DORINETTE.

N'en doutez point, Monſieur, & ma jeune Maîtreſſe eſt autant prévenuë contre vous, que vous pouvez l'être contre elle.

LEANDRE.

Ah ! quel bonheur !

DORINETTE.

Elle m'a promis la valeur environ de cinquante Piſtoles pour rompre ſon mariage avec vous.

LEANDRE.

Ah ! je vous en promets davantage, ſi je ne l'épouſe point.

DORINETTE.

Heureuſement la voici : déclarez-lui vos ſentimens auſſi librement qu'elle va vous déclarer les ſiens.

SCENE IV.

ISABELLE, LEANDRE, DORINETTE, DRILLOT.

DORINETTE.

APprochez, Mademoiſelle, approchez, vos affaires vont bien. Voilà le Fils du beau Cléon, à qui vous pouvez dire ſans façon que vous ne l'aimez point; vous ne ſçauriez lui faire un plus grand plaiſir.

ISABELLE.

Ah, Ciel!

DRILLOT.

Allons, Monſieur, ſautez le foſſé; ne craignez point de fâcher Madame, en lui découvrant toute l'averſion que vous avez pour elle?

LEANDRE.

Hélas!

DRILLOT.

Hé bien, hélas, quoi! vous n'oſeriez dire une impertinence en face à une femme? vous êtes bien poltron: ah! que la plû-part des petits-Maîtres de ce tems ne ſont pas ſi ſcrupuleux!

LEANDRE.

Quoi! c'eſt là la perſonne que mon Pere me deſtine?

DRILLOT.

Oüi, que vous avez tant de raiſons de haïr.

DORINETTE.

Hé bien, Mademoiſelle, êtes-vous muette? allons, parlez donc franchement à Monſieur.

ISABELLE.

Et il ne m'a encore rien dit.

DORINETTE

C'eſt à vous à le prévenir, puiſque vous ne l'aimez pas.

ISABELLE.

Hé mais, ... Dorinette... s'il m'aimoit lui?

DORINETTE.

Oh! non, c'eſt de quoi je vous ſuis caution: il vient de m'aſſûrer qu'il vous haïſſoit à la mort; & quand même il pourroit vous aimer, voilà un beau colifichet pour une grande fille comme vous.

ISABELLE.

Il eſt jeune, Dorinette, il pourroit grandir.

DORINETTE.

Oüi-da, quand ce ne ſeroit que de deux doigts, le mariage pourroit bien faire cela ſans miracle.

DRILLOT.

Enfin Monſieur, vous avez donc perdu la parole, & malgré toutes vos belles reſolutions, ...

LEANDRE.

Ah! mon cher Drillot, je t'avouë que je crains bien que cette vûë ne m'en faſſe changer.

DRILLOT.

Oh ! parbleu puiſque le vin eſt tiré, il le faut boire, & je vais parler pour vous moi. Madame, vous êtes belle, aimable, & bien faite, mais vous n'êtes pas de notre goût.

LEANDRE.

Ah ! que dis-tu là, malheureux ?

DORINETTE.

Allons, Mademoiſelle, répondez.

ISABELLE.

Que veux-tu que je réponde à un ſi triſte compliment.

DORINETTE.

Je vais bien y répondre, moi. Monſieur, vous avez tout le mérite poſſible, de la jeuneſſe, de l'eſprit, enfin, tout ce qu'il vous plaira ; mais nous ne voulons point de vous.

ISABELLE.

Ah ! doucement, Dorinette.

DRILLOT.

Quand vous en voudriez, ma petite Mignonne, il faudroit que vous priſſiez la peine de vous en paſſer ; & ſi nous voulions nous marier, nous conſulterions notre cœur, & non pas le choix de nos parens.

DORINETTE.

Je vous aſſure, mon petit Ami, que nous reſte

rions plûtôt fille toute notre vie, que d'épouſer une figure comme la vôtre.

DRILLOT.

Vous êtes encore une drôle de mijaurée.

DORINETTE.

Je vous trouve un plaiſant godenot.

DRILLOT.

On vous donnera ma foi des maris comme nous, à des filles comme vous.

LEANDRE.

Es-tu fou, avec tous tes inſolens propos?

ISABELLE.

Dorinette, vous plaît-il de vous taire?

DORINETTE.

Nous vous diſons à peu près ce que vous aviez réſolu de vous dire.

DRILLOT.

Ce n'eſt pas notre faute, ſi la converſation s'eſt un peu échauffée.

LEANDRE.

Et qu'avons-nous affaire de tes contes ridicules?

DRILLOT.

C'eſt pour orner le diſcours.

ISABELLE.

Penſez-vous, Monſieur tout ce qu'on vient de vous faire dire?

LEANDRE.

Ah! Madame, au contraire; & je vous avoüerai que

que je ſouhaitte ardemment tout ce que je craignois avant de vous avoir vûë.

ISABELLE.

Et moi je ſens que je n'aurai pas la force de réſiſter aux volontez de ma Mere.

LEANDRE *lui baiſant la main.*

Ah, Madame!

DRILLOT.

Adieu nos cinquantes piſtoles.

LEANDRE.

Vous n'y perdrez rien l'un & l'autre, je vous aſſûre, & puiſque le tems a changé enfin mes réſolutions....

DORINETTE.

Ah! j'entends Madame, elle quitte ſa toilette pour venir apparemment ici.

ISABELLE.

Je ne veux point paroître devant elle dans le trouble où je ſuis. Après avoir combattu hier ſes deſſeins que diroit-elle de me voir ſi-tôt changer de réſolution?

LEANDRE.

Je ne veux point m'offrir non plus devant mon Pere, après les diſputes que nous avons euës pendant le voyage, & les ſermens que je lui ai faits de ne lui point obéir.

DORINETTE.

Menez Monſieur dans dans votre appartement

pour vous raſſurer un peu l'un & l'autre, & revenir du deſordre où les premiers traits de l'Amour vous ont tous deux jettez.

SCENE V.

DORINETTE; DRILLOT.

DRILLOT.

C'Eſt bien dit, & moi je reſte ici pour préparer la belle Javotte à l'arrivée du beau Cléon.

DORINETTE.

La voici.

DRILLOT.

Ah ! morbleu, quelle figure ! oh, pour le coup, je ne m'y attendois pas, & nous rirons bien tantôt Mais, que tient-elle à ſa main ?

DORINETTE.

C'eſt un miroir fait exprès pour rajeunir le viſage, elle en a caſſé plus de vingt qu'elle prétendoit qui l'enlaidiſſoient.

SCENE VI.

Me. ROQUENTIN, DORINETTE, DRILLOT.

Me. ROQUENTIN, *un petit miroir à la main.*

GLace fidéle qui me répréſente à toute heure mes attraits dans leur naturel, que tu m'es précieuſe ! j'ai toutes les peines du monde à te quitter. Mais, Dorinette, quel eſt ce Garçon ?

DORINETTE.

C'eſt un Domeſtique du beau Cléon, Madame,

Me. ROQUENTIN.

De Cléon ! & où eſt ton Maître, mon ami ?

DRILLOT.

Il eſt chez le Baigneur, Madame.

Me ROQUENTIN.

Et que ne deſcendoit-il chez moi tout botté & tout crotté, pour me marquer ſon empreſſement ? Un Amant dans cette équipage a ſouvent plus de charmes pour ſon Amante que dans l'ajuſtement le plus régulier.

(*à Drillot.*)

A-t-il toujours ſes beaux cheveux ?

DRILLOT.

Oüi, Madame, ils n'ont changé que de couleur & de quantité.

Me. ROQUENTIN.

C'étoit le plus beau brun que l'on pût voir.

DRILLOT.

Hé bien, Madame, c'eſt à préſent le plus beau gris pomelé ...

Me. ROQUENTIN.

Cela ne me ſurprend point, à quinze ans j'avois des cheveux blancs.

DORINETTE.

Et à préſent vous n'en avez plus.

Me. ROQUENTIN.

Et dis-moi, mon enfant, a-t-il toujours cet air charmant, enjoüé?

DRILLOT.

Plus enjoüé que jamais, Madame : on ne ſçauroit le regarder ſans rire.

Me ROQUENTIN.

Pour moi, j'ai conſervé tous mes appas.

DRILLOT.

Hé bien, Madame, vous ne le trouverez pas plus changé que vous.

Me. ROQUENTIN.

Je brûle d'envie de le voir. Va, mon ami, va promptement au devant de lui, qu'il vienne répondre à mon impatience. Et vous, Dorinette,

allez voir ce que fait ma Fille, & lui dites qu'elle vienne être témoin d'une ſi charmante entrevûë.

SCENE VII.

Me. ROQUENTIN ſeule.

REdonnons un peu quelques doſes à mes attraits : puiſque Cléon veut paroitre devant moi dans tout ſon éclat, il n'eſt pas juſte que je néglige les ſoins de lui paroître plus belle que jamais. Plaçons mes mouches avec ſimétrie. Etudions un ſouris gracieux. Rappellons nos minauderies enfantines, & ce je ne ſçais quoi qui ſçut autrefois le charmer. Mais que cherche ici ce bon-homme ? On laiſſe comme cela monter mille gens. Holà quelqu'un.

SCENE VIII.

Me. ROQUENTIN, CLEON.

CLEON.

ENfin me voici donc chez ma chere Javotte. Mais quelle eſt cette figure hétéroclite ? c'eſt apparemment ſa vieille Tante. Madame, me tromperois-je ; ou n'êtes-vous point Madame Adam, que j'ai eu l'honneur de connoître autrefois, & qui étoit la Tante de la Maîtreſſe du logis.

Me. ROQUENTIN.

Allez, bon-homme, vous radotez de prendre une perſonne comme moi, pour une femme qui eſt morte il y a vingt ans, âgée de ſoixante & dix.

CLEON.

Madame, je vous demande pardon : comme il y a long-tems que je ſuis hors de Paris, & que j'ai preſque toujours demeuré à Bourdeaux, . . .

Me. ROQUENTIN.

Vous avez demeuré à Bordeaux, Monſieur ? Et dites-moi un peu, avez-vous connu le beau Cléon ?

CLEON.

Sans doute, Madame, & perſonne ne le connois mieux que moi.

Me. ROQUENTIN.

Et dites-moi un peu ; eſt-il toujours charman comme autrefois ?

CLEON.

Il vaut mieux qu'il ne valloit il y a quarante ans.

Me. ROQUENTIN.

Apparemment que vous le voyiez ſouvent à Bourdeaux ?

CLEON.

Nous ne nous ſommes jamais quittez.

Me. ROQUENTIN.

Ne vous a-t-il point quelquefois parlé de ſa charmante Javote ?

CLEON.

Je vous aſſûre qu'il n'étoit occupé que d'elle.

Me. ROQUENTIN.

Ah ! Monſieur, que vous me faites plaiſir ! Mais puis-je ſçavoir ce que vous demandez dans cette Maiſon ?

CLEON.

Vous le ſçaurez dans un moment ; mais oſerois-je auparavant vous demander des nouvelles de la belle Javote, dont vous me parlez ? Vous êtes apparemment de ſes amies ?

Me. ROQUENTIN.

Oh ! pour cela, on ne peut davantage.

CLEON.

Puis-je à mon tour vous demander comment vous la trouvez ?

Me. ROQUENTIN.

Oh! adorable, Monſieur, c'eſt une beauté parfaite.

CLEON.

Eſt-il poſſible que ſes traits....

Me. ROQUENTIN.

Je vous aſſure qu'elle n'a fait que croître & embellir; & que ſi Cleon .... Mais le voici, ſans doute.

CLEON.

Ah! la voilà elle-même.

SCENE IX.

Me. ROQUENTIN, CLEON, ISABELLE, LEANDRE, DORINETTE, DRILLOT.

Me. ROQUENTIN *embraſſant Léandre.*

MOn cher Cleon!...

CLEON *embraſſant Iſabelle.*

Mon aimable Javotte!...

DORINETTE.

En voilà bien d'un autre.

Me. ROQUENTIN.

Que j'ai de joye de vous revoir!

CLEON.

Que j'ai de plaiſir de vous embraſſer!

Me. ROQUENTIN.

Vous n'êtes point changé.

CLEON.

Je vous trouve toujours la même.

Me. ROQUENTIN.

Vous ne me dites rien ?

CLEON.

D'où vient ce ſilence ?

LEANDRE.

Madame....

ISABELLE.

Monſieur....

Me. ROQUENTIN.

D'où vient cette froideur ?

CLEON.

Quel eſt cet accüeil ?

LEANDRE.

Vous vous abuſez, Madame.

ISABELLE.

Vous vous trompez, Monſieur.

CLEON.

Comment ?

DRILLOT.

Oüi, c'eſt une porte plus bas.

ISABELLE.

Je ne ſuis point la belle Javotte, Monſieur, c'eſt ma Mere.

LEANDRE.

Ni moi le beau Cléon, Madame, c'eſt mon Pere.

Me. ROQUENTIN.

Je ne comprens rien à tout ceci.

DORINETTE.

C'eſt que vous n'y voulez donc rien comprendre: mais je conçois bien moi, que Monſieur eſt le beau Cléon, & Monſieur ſon fils Léandre.

Me. ROQUENTIN.

Lui, le beau Cléon!

DRILLOT.

Oüi, Madame, comme vous êtes la belle Javotte.

CLEON.

Elle, Javotte?

DORINETTE.

Oüi, Monſieur, & voilà ſa fille Iſabelle.

CLEON *à Drillot.*

Ah! je n'en puis plus.

Me. ROQUENTIN *s'appuyant ſur Dorinette.*

Je ſuis morte.

DRILLOT.

Appuyez-vous auſſi ſur moi, Monſieur, pour mieux faire le tableau.

Me. ROQUENTIN.

Eſt-il poſſible que quarante ans ayent changé ſes traits de cette maniere?

CLEON.

Se peut-il que le tems ait ainſi détruit ce chef d'œuvre de la nature !

Me. ROQUENTIN.

Ah ! ne vous chagrinez que pour vous. Plût au Ciel que le tems eût reſpecté vos traits, comme il a fait les miens : vous ne vous voyez pas, Monſieur, vous ne vous voyez pas.

CLEON.

Non, mais je vous vois, Madame, je vous vois.

Me. ROQUENTIN.

Je vous rends votre parole, Monſieur.

CLEON.

Je vous rends la vôtre, Madame.

Me. ROQUENTIN.

Mais pour que vous n'ayez point à vous plaindre, j'épouſerai votre Fils s'il le veut.

CLEON.

Et moi votre Fille, s'il le faut.

ISABELLE.

Non, s'il vous plaît, ma Mere, cela ne ſera pas.

LEANDRE.

Je crois que vous vous mocquez de moi, mon Pere ; je m'en tiens à votre premier deſſein, & je n'en épouſerai point d'autre que la charmante Iſabelle.

ISABELLE.

Et moi je vous proteſte, ma Mere, que je n'au-

ai point d'autre mari que Léandre.

Me. ROQUENTIN.

Comment donc, vous n'en vouliez point à ce que vous diſiez ?

CLEON.

Vous témoigniez en chemin tant d'averſion pour Iſabelle.

DORINETTE.

Vous avez bien changé de réſolution, pourquoi ne voulez-vous pas que vos Enfans en changent de même ? Les revolutions des tems ſont pour eux, comme pour vous. Vous vous aimiez, vous vous voyez, & vous ne vous aimez plus. Ils ſe haïſſoient, ils ſe voyent, & ils s'aiment. Qu'avez-vous à dire à cela ?

DRILLOT.

Moi, je dis que tous quatre ont raiſon, les uns de s'aimer, & les autres de ne s'aimer plus.

CLEON.

Allons, Madame, il ſe faut rendre juſtice : l'amour propre nous empêche ſouvent de nous connoître nous-mêmes, mais je conçois que ſi le tems m'a changé au point où je vois que vous l'êtes, nos beaux jours ſont paſſez, & que nous ne devons pas rendre nos Enfans malheureux.

Me. ROQUENTIN.

Oh ! je vous aſſure qu'il n'y a que vous de changé, & que chacun me trouve plus belle que jamais. Mais finiſſons, je ne veux point de votre fils mal-

gré lui, & c'eſt aſſez qu'il n'ait pas d'abord ouvert les yeux ſur mes charmes, pour que je n'y ſonge plus.

CLEON.

C'eſt fort bien fait à vous, Madame, ſongeons donc à unir au plûtôt ces jeunes gens enſemble; & ſi le tems a pû détruire notre amour, qu'il ne puiſſe rien ſur l'eſtime & l'amitié que cette alliance doit confirmer entre nous. Hélas! mon cher Drillot, où eſt le tems?

DRILLOT.

Il n'y faut plus ſonger, Monſieur, il eſt paſſé.

DORINETTE.

Monſieur, voilà les anciens Amis de Madame & les vôtres qu'elle avoit invitez à vos nôces, ils ont amenez avec eux des Violons, & ſont tous gais comme de Pinçons: les renvoyerons-nous?

CLEON.

Non, non, qu'ils entrent, je ſerai bien aiſe de les revoir, cela me rapellera les plaiſirs de mon jeune âge.

LE TEMS PASSE',

PREMIER INTERMEDE.

ENTRE'E

de bonnes Gens du Temps paſſé.

UN VIEILLARD.

SAiſon d'aimer, aimable Jeuneſſe,
Que ne pouvez-vous durer ſans ceſſe?
Mais plus on s'abandonne aux charmes de l'Amour,
Plûtôt le Tems en paſſe, & paſſe ſans retour.

ENTRE'E
d'un petit Vieillard, & d'une petite Vieille.

UN VIEILLARD.

Aux doux plaiſirs de la tendreſſe
Il faut livrer ſes jeunes ans,
Ten, ten, tens,
Lorſque l'on ſent approcher la vieilleſſe,
Ten, teren, ten, tens,
Il n'eſt plus tems.

UNE VIEILLE.

Hélas ! quand j'étois jeune & belle,
Je rebutois mes ſoupirans,
Ten, ten, tens,
Sur mes vieux ans je ne ſuis plus cruelle.
Ten, teren, ten tens,
Il n'eſt plus tems.

UN VIEILLARD.

Quand l'horloge du Berger ſonne,
Réveillez-vous tendres Amans,
Ten, ten, tens,
L'heure paſſée une belle raiſonne,
Ten, teren, ten tens,
Il n'eſt plus tems.

UNE VIEILLE.

L'Amour vainement ſe rappelle,
Quand il a pris la clef des champs,
Ten, ten, tens.
A ſon retour il ne bat que d'une aîle,
Ten, teren, ten tens,
Il n'eſt plus tems.

COURANTE
de Gens du Tems paſſé.

UN VIEILLARD.

Rappellons la ſouvenance
Du bon Temps paſſé.

LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Rappellons la ſouvenance,
Du bon Tems paſſé.

UN VIEILLARD.

Le Juge deſintereſſé
Ne refuſoit point d'audience,
Sans le ſecours de la finance
Le vrai mérite étoit placé.

LE CHOEUR.

Rappellons la ſouvenance,
Du bon Tems paſſé.

UN VIEILLARD.

Quand Gombaut careſſoit Macé
Il le faiſoit ſans répugnance,
Il n'avoit point de défiance
Que quelqu'autre en fût careſſé.

LE CHOEUR.

Rappellons la ſouverance
Du bon Tems paſſé.

UNE VIEILLE.

Un Vieillard dans l'âge glacé
Pouvoit encore entrer en danſe,
Aujourd'hui dans l'adoleſcence
Le Blondin eſt déja caſſé.

LE CHOEUR.

Rappellons la ſouvenance,
Du bon Tems paſſé.

AU PARTERRE.

Un Auteur n'étoit point forcé
De demander de l'indulgence,
On lui battoit des mains d'avance,
Même avant qu'on eût commencé.

LE CHOEUR.

Rappellons la ſouvenance,
Du bon Tems paſſé.

ENTRE'E GE'NE'RALE de Vieux & de Vieilles.

Fin de la premiere Partie.

LE TRIOMPHE DU TEMS PRESENT.

SECONDE PARTIE.

ACTEURS.

HORTENSE, jeune Coquette.

CLARINE, Suivante d'Hortenſe.

LUCILE, Fille de Lyon, déguiſée en Cavalie.

ROSETTE, Suivante de Lucile, déguiſée en Laquais.

LICIDAS, Amant de Lucile, & Amoureux d'Hortenſe.

LA GUILLOTIERE, Valet de Licidas, Amant de Roſette, & amoureux de Clarine.

L'ESTAFFE.

La Scene eſt à Paris, dans la maiſon d'Hortenſe.

LE TRIOMPHE DU TEMS PRESENT.

SECONDE PARTIE.

SCENE PREMIERE.

LICIDAS, LA GUILLOTIERE,

LA GUILLOTIERE.

HE bien, Monſieur mon Maître, nous voilà donc enfin caſſez aux gages ? & la coquette d'Hortenſe, & la fourbe de Clarine aprés nous avoir tous deux plumé comme des Oiſons, nous traitent avec le dernier mépris ; Vous avez voulu vous éloigner auſſi,

voyez combien le tems de l'abſence a dérangé nos affaires ?

LICIDAS.

Ah ! malheureux Licidas, où te vois-tu réduit !

LA GUILLOTIERE.

On nous avoit bien avertis avant de partir de Lyon, que rien n'arrivoit dans Paris ſans payer l'entrée.

LICIDAS.

Ah ! mon cher la Guillotiere, je ſuis ruiné, mais qui n'auroit pas crû qu'Hortenſe m'aimoit de la plus ſincere ardeur.

LA GUILLOTIERE.

Qui ſe ſeroit imaginé que Clarine. Mais, après tout, Monſieur, nous méritons bien cela : vous avez trahi Lucile, j'ai trompé Roſette, on nous rend ici notre change à merveille.

LICIDAS.

Que veux-tu ? il y avoit trop long-tems que j'aimois Lucile, elle eſt à Lyon, j'étois à Paris : la diſtance des lieux, le tems de l'abſence contribuë beaucoup à rendre les Amans inconſtans : J'avoüerai cependant que je ne cherchois d'abord qu'à me conſoler du chagrin de ne plus voir Lucile, & je ne croyois pas que le tems m'attacheroit à Hortenſe au point où je le ſuis.

LA GUILLOTIERE.

Ce qui me ſâche le plus dans tout ceci, c'eſt d'avoir

voir donné à Clarine la bague dont Roſette m'avoit fait préſent, avant notre départ de Lyon.

LICIDAS.

Il n'y faut plus penſer, ne ſongeons qu'à découvrir mon heureux Rival. Quoi ! tu n'as pû encore ſçavoir quel il eſt ? où il demeure ? les heures qu'il prend pour venir en cette maiſon ?

LA GUILLOTIERE.

Non, Monſieur ; tout ce que j'ai pû apprendre c'eſt qu'on l'appelle Monſieur le Chevalier ; & que mon Rival à moi, s'appelle Jaſmin ; mais on trouve à Paris tant de Chevaliers & de Jaſmins confondus enſemble, que l'on n'y connoit goute ; cependant j'ai poſté un petit drôle qui l'obſervera toute cette nuit, & qui lui rendra votre Cartel, en quelqu'endroit qu'il le trouve.

LICIDAS.

Frappe toujours à cette porte, & voyons s'il ne ſeroit point avec Hortenſe. .... Mais voici Clarine ſa Suivante.

SCENE II.

LICIDAS, CLARINE, LA GUILLOTIERE.

CLARINE.

SOuhaittez-vous parler à ma Maîtreſſe, Monſieur? elle n'y eſt pas.

LICIDAS.

C'eſt à quoi je m'attendois fort. Et quel tems faut-il prendre à préſent pour la trouver?

CLARINE.

Que voulez-vous? elle a maintenant ſon procès qui l'occupe.

LA GUILLOTIERE.

Voilà une belle heure pour aller ſolliciter! il eſt preſque nuit, Et toi, Clarine, as-tu auſſi des procés?

CLARINE.

Oh! pour moi je n'ai point tant de raiſons à te donner, ſinon que je t'ai aimé, que je ne t'aime plus, & que j'en aime un autre.

LA GUILLOTIERE.

Voilà ce qui s'appelle pouſſer une botte en trois tems.

CLARINE.

Voilà une affaire bientôt jugée, comme tu vois.

LA GUILLOTIERE.

Oüi, hors de Cour & de procès, & la Partie de la Guillotiere condamnée aux depens.

CLARINE.

Pour vous, Monſieur, je vous parlerai plus poliment, & je vous dirai que le tems de votre abſence....

LICIDAS.

C'en eſt aſſez, je comprends à quoi je dois m'en tenir: cependant dis à ton infidele Maîtreſſe qu'elle ne joüira pas long-tems de ſa perfidie, & que nous éprouverons bien-tôt ſi ſon aimable Chevalier ſçaura triompher de moi auſſi facilement qu'il a triomphé d'elle.

LA GUILLOTIERE.

Et moi ma petite Mignonne, ſi je rencontre votre beau Jaſmin, nous verrons s'il pouſſe auſſi bien une eſtocade qu'un ſoupir amoureux.

SCENE III.

CLARINE ſeule.

CEci commence un peu à m'allarmer : d'où diantre ont-ils pû ſi-tôt ſçavoir le nom de leurs Rivaux ? Si ces brutaux alloient nous rendre veuves, avant que d'être mariées, cela ne vaudroit pas le Diable. Mais voici nos nouveaux Amans, je ſuis bien aiſe qu'ils ſoient montez par le petit Eſcalier, ſans cela il ſeroit peut-être arrivé du malheur ; mais tout coup vaille, ces jeunes drôles cy ne m'ont pas l'air de craindre leur homme,

SCENE IV.

LUCILE en Cavalier, ROSETTE en Laquais, CLARINE.

LUCILE.

BOn-ſoir belle Clarine, comment ſe porte ton aimable Maîtreſſe ? Où eſt-elle ?

CLARINE.

Monſieur elle eſt à deux pas, chez une de ſes amies, & je vais l'avertir que vous êtes ici, ſelon l'ordre qu'elle m'en a donné. Sans adieu, Jaſmin ; ne t'en vas pas, au moins.

ROSETTE.

Oh ! je n'ai garde.

SCENE V.

LUCILE, ROSETTE.

ROSETTE.

HE'bien, Madame, voulez-vous encore joüer long-tems le même rôle? & ne vous laſſez vous point de paſſer pour homme, connoiſſant ſi bien la perfidie de ce Sexe trompeur?

LUCILE.

C'eſt un Sexe trompeur, il eſt vrai: mais après tout, le nôtre l'eſt-il moins?

ROSETTE.

Vous avez raiſon: car nous mêmes ſans la nouvelle qui nous eſt venuë de l'inconſtance de Licidas, & de la Guillotiere, nous allions nous engager dans une autre chaîne, mais la jalouſie nous a furieuſement réveillées.

LUCILE.

Voi comme Hortenſe a trahi Licidas pour moi. Je n'ai encore mis en uſage que des airs extravagans, ſalué des épaules, ricanné ſur un rien, débité deux ou trois fadeurs; il n'en a pas fallu davantage pour charmer la Coquette.

ROSETTE.

Je n'ai gueres eû plus de peine à rendre Clarine amoureuſe de moi : je l'ai vûë, elle m'a regardée, je lui ai parlé, elle m'a répondu : je l'ai agacée, elle m'a chatoüillés, je l'ai pincée, elle m'a morduë.

LUCILE.

Voila une belle maniere de ſe conter fleurette !

ROSETTE.

Bon ! la Guillotiere & moi, nous ne faiſions l'amour à Lyon qu'à coups de poing : entre nous autres Domeſtiques, c'eſt aſſez notre maniere. Mais laiſſons tout cela. Eſt-ce que vous ne voulez pas à la fin éclater ?

LUCILE.

Il n'eſt pas encore tems, Roſette.

ROSETTE.

Que voulez vous donc davantage ? ſur le bruit de l'inconſtance de nos amans, nous ſommes parties de Lyon déguiſez en hommes, & à la faveur de ce déguiſement, nous nous ſommes introduites à Paris chez nos Rivales, nous avons ſupplanté nos volages ; il me ſemble qu'en voilà aſſez, & que c'eſt tout ce que nous demandions ?

LUCILE.

Je te promets de faire finir cette intrigue inceſſamment.

ROSETTE.

Je vous le demande en grace ; car enfin je com-

mence à me laſſer de l'amour que Clarine a conçû pour moi : elle eſt diablement vive, au moins.

LUCILE.

Eſt-ce que tout ce badinage ne te réjoüit point ?

ROSETTE.

Non ma foi ; & je ſens que je ne ſuis point le fait des femmes. Mais que cherche ici ce Garçon ?

SCENE VI.

LUCILE, ROSETTE, L'ESTAFFE.

L'ESTAFFE.

MOnſieur, eſt-ce vous qu'on nomme Monſieur le Chevalier ?

LUCILE.

Oüi, mon cher, mais il y a pluſieurs Chevaliers dans le monde : ne vous a-t-on pas dis le nom de celui que vous cherchez ?

L'ESTAFFE.

Non, Monſieur, on m'a ſeulement dit, Monſieur le Chevalier tout court.

ROSETTE.

Ah ! c'eſt Monſieur ſans contredit.

L'ESTAFFE.

Vòilà ce qu'on m'a chargé de vous mettre en main propre.

LUCILE *bas à Roſette.*

Roſette, c'eſt de l'écriture de Licidas.

Elle lit.

Monſieur, je voudrois avoir ce ſoir l'honneur de me couper la gorge avec vous, ayez la bonté de marquer le lieu que vous croirez le plus commode pour cela; & ne menez avec vous que votre Valet Jaſmin, comme je ne menerai que le mien : ils ont auſſi quelque petite affaire à demêler enſemble.

Allez mon ami, dites au Cavalier qui vous envoye, que je ne ſortirai point d'ici de la ſoirée, & qu'il m'y vienne trouver s'il l'oſe.

L'ESTAFFE.

Cela ſuffit, il ne tardera pas à s'y rendre.

SCENE VII.

LUCILE, ROSETTE.

ROSETTE.

COmment, Madame, vous lui donnez rendez-vous dans la maiſon d'Hortenſe?

LUCILE.

Veux-tu que j'aille m'expoſer à être arrêtée dans la ruë par le Guet dans l'équipage où je ſuis: & d'ailleurs je ſuis bien aiſe de faire cet éclat en preſence de celle pour qui il m'a abandonnée.

ROSETTE.

Pour moi, je m'apprête à froter la Guillotiere comme tous les diables: c'eſt un Poltron fieffé, ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je le ſçai; mais comment faire? je n'ai point d'épée.

LUCILE.

Tu en auras bientôt trouvé une: mais taiſons-nous, voici Hortenſe.

SCENE VIII.

LUCILE, HORTENSE, ROSETTE.

HORTENSE

MIlle pardons, mon cher Chevalier, de vous avoir tant fait attendre : je ne m'étois éloignée que pour éviter votre Rival.

LUCILE.

Vous avez beaufaire, vous me donnerez toujours de l'inquietude ; & tant que Licidas vous aimera, je ne ſerai pas content.

ROSETTE.

Ni moi non plus, tant que la Guillotiere viendra ici.

CLARINE.

Que vous importe qu'on nous aime, ſi nous n'aimons pas?

HORTENSE.

Clarine a raiſon.

LUCILE.

Ah! je ſuis jaloux d'un maniere bien differente des autres hommes, & je ſouffrirois moins ſi vous aimiez Licidas, que de ſçavoir que vous en êtes aimée.

HORTENSE.

Je ne puis rien comprendre à cette délicateſſe: croyez-moi, Chevalier, aimons-nous ſans contrainte, & pour que Licidas ne vous donne plus d'ombrage, je ferai tous mes efforts pour m'en faire haïr : tenez voilà déja la montre dont il m'a fait préſent, que je vous prie d'accepter.

LUCILE *à part.*

Ah Ciel! que vois-je?

HORTENSE.

Entrons dans mon Cabinet, je vais vous ſacrifier toutes ſes Lettres, & tous les préſens que j'ai reçûs de lui. Je veux bien m'expoſer à tout ſon reſſentiment pour vous faire plaiſir.

LUCILE *bas à Roſette.*

Tous les préſens qu'elle me va faire, ſeront ſans doute ceux que j'ai faits autrefois à Licidas : j'en puis juger par ma montre.

ROSETTE *à part.*

Je voudrois bien de même ratraper toutes mes nippes.

SCENE IX.

ROSETTE, CLARINE.

CLARINE.

QU'as-tu donc ? tu me parois bien inquiét ?

ROSETTE.

Je ſonge que nous ne devrions pas les laiſſer ainſi tête à tête : vois-tu, mon Maître eſt un drôle bien dangereux.

CLARINE.

Et de quoi t'embarraſſe-tu, puiſque leur tête à tête nous procure le plaiſir d'être ſeuls ? Tu n'es pas ſi redoutable ; toi ; & il me ſemble que tu te refroidis de beaucoup, depuis que je t'ai déclaré mon ardeur.

ROSETTE.

Que veux-tu que je te diſe ? je trouve que tu n'es pas mon fait.

CLARINE.

Et que me manque-t'il donc ?

ROSETTE.

Tout, mon enfant.

CLARINE.

On dit que j'ai de l'eſprit, que je parle aſſez bien.

ROSETTE.

Trop pour moi ; car comme j'aime à parler de mon côté, ſi nous vivions enſemble, nous ne pourrions jamais nous accorder, & ce ſeroit toujours à qui auroit le dernier.

CLARINE.

Pour de la beauté, je ne m'en pique point : mais on me trouve cependant les traits aſſez délicats.

ROSETTE.

Et moi j'aime les traits mâles.

CLARINE.

Ah ! traître, tu cherches des prétextes pour m'abandonner, mais ſi je croyois avoir une Rivale....

ROSETTE.

Oh ! non, je t'aſſûre ; je n'aime pas aſſez les femmes pour cela.

CLARINE.

D'où vient donc ce retour d'indifference ? Eſt-ce parce que je t'ai trop tôt déclaré mon amour ?

ROSETTE.

Franchement, tu as été un peu trop vîte en beſogne, au moins, & pour une Coquette, tu ne ſçais pas ton métier. Quand une femme eſt véritablement amoureuſe, elle doit le taire, & elle ne doit jamais dire qu'elle aime que quand il n'en eſt rien.

CLARINE.

Tu me donnes-là un plaiſant précepte. Ah ! petit

ſcelerat, que ta phiſionomie m'a trompée!

ROSETTE.

Tu le ſerois bien plus ſi je t'épouſois, car enfin, nous n'avons pas de bien ni l'un ni l'autre.

CLARINE.

Apprens que j'ai plus de bien que tu n'en mérites: depuis que ſuis dans cette maiſon, j'ai amaſſé plus de quinze cens francs, ſans compter cette bague qui vaut encore ſon prix.

ROSETTE *bas.*

Ah! que vois-je? c'eſt la bague que j'avois donnée à la Guillotiere!

CLARINE.

Que dis-tu?

ROSETTE.

Je dis que cette bague m'accommoderoit aſſez.

CLARINE.

Hé bien, fais moi le plaiſir de l'accepter. Mais j'entends monter quelqu'un, c'eſt, je crois, la Guillotiere, il va peut-être t'inſulter. Quoique ce ſoit un Poltron, il a une épée & tu n'en as point.

ROSETTE.

Si tu pouvois m'en trouver une, je l'aurois bientôt fait déguerpir.

CLARINE.

Viens, je te vais te donner celle de notre Portier, mais ne va pas te faire tuer; au moins.

ROSETTE.

Ne crains rien.

SCENE X.

LA GUILLOTIERE ſeul.

Licidas m'envoye devant pour ſçavoir ſi ſon homme lui a fait un fidele rapport, & ſi ſon Rival eſt effectivement ici. Mais outre qu'il fait déja obſcur dans cette Salle, c'eſt que je n'entens aucun bruit, il ſe ſera ſans doute évadé avec ſon Jaſmin. Ah ! tête ! ah ! ventre ! ah ! mort ! Comment diable ! d'où me vient ce courage inopiné ? je ſuis entré ici en tremblant ; & depuis que j'y ſuis j'enrage de me battre ! c'eſt apparemment à cauſe que je ne vois perſonne : car je me connois, je ne ſuis brave qu'avec ceux qui ne le ſont pas, & je trouve que mon Maitre m'a engagé dans une vilaine partie quarrée. Mais quelqu'un ſort de chez Hortenſe, ſi c'étoit mon Rival ! n'importe, faiſons bonne contenance, & s'il eſt auſſi poltron que nous, n'en ſoyons pas la dupe.

SCENE XI.

ROSETTE une épée au côté, LA GUILLOTIERE.

ROSETTE.

QUi va là ?

LA GUILLOTIERE *tremblant.*

Et qui va là, vous même ? pour moi je ne bouge.

ROSETTE.

C'eſt le brave, l'intrepide, le redoutable Jaſmin.

LA GUILLOTIERE.

Ah ! je ſuis mort.

ROSETTE.

Et vous, qui êtes-vous ?

LA GUILLOTIERE.

Le pacifique, & le prudent la Guillotiere.

ROSETTE.

Ah ! Monſieur de la Guillotiere, vous avez trop de modeſtie. Hé bien ! qu'eſt-ce ? qu'en dirons-nous ? quelle nouvelle ?

LA GUILLOTIERE.

On dit que les duels ſont deffendus.

ROSETTE.

Cela eſt fâcheux pour de braves Gens comme nous ; mais enfin, nous ſommes ici ſans *témoins*, & notre affaire ſera vuidée dans un moment.

LA GUILLOTIERE.

Il ne nous appartient pas de nous battre avant nos Maîtres, il faut leur ceder l'honneur.

ROSETTE.

Nous ne ferions ici que les embaraſſer, notre combat ne ſera pas long, comme je vous dis ; & en deux coups l'un de nous ſera par terre.

LA GUILLOTIERE.

Mal-peſte ! eſt-ce là comme vous *les* expediez ?

ROSETTE.

Dépêchons-nous, je vous prie, car j'ai encore deux hommes à tuer au coin de cette ruë ; je leur ai donné rendez-vous, je crains qu'ils ne s'ennuyent.

LA GUILLOTIERE.

Ah ! vous pouvez répondre à leur impatience.

ROSETTE.

Non, non, je ſuis bien aiſe de commencer par vous, pour me mettre en haleine.

LA GUILLOTIERE.

C'eſt-à-dire que vous voulez plotter en attendant partie : mais, ſi nous nous battons, qui viendra nous ſeparer ?

ROSETTE.

Comment, nous ſeparer ? Du premier coup, je vous compte mort, je ne me bats jamais que je ne tuë.

LA GUILLOTIERE.

Hé bien, ſi vous me comptez mort, vous n'avez qu'à vous en aller, comme ſi l'affaire étoit faite.

ROSETTE.

Mais je veux vous tuer tout de bon, & dans toutes les régles.

LA GUILLOTIERE.

Ah ! je vous diſpenſe des formalitez.

ROSETTE.

Allons, allons, l'épée à la main.

LA GUILLOTIERE.

Je n'en ferai rien.

ROSETTE.

Oh ! parbleu, je vous forcerai bien à vous battre.

LA GUILLOTIERE.

Et comment ?

ROSETTE.

Vous vous battrez, où je vous donnerai cent coups de baton.

LA GUILLOTIERE.

Hé bien vous n'ayez qu'à me les donner au plus vite, & que cela ſoit fini.

ROSETTE.

Commencez donc par me rendre votre épée,

Mais ce n'eſt pas aſſez, je veux que vous renonciez à Clarine.

LA GUILLOTIERE.

Je n'y ſonge déja plus.

ROSETTE.

Et que vous preniez une femme de ma main.

LA GUILLOTIERE.

Une femme de votre main ?

ROSETTE.

Oüi, cela vous épargnera même les coups de bâton.

LA GUILLOTIERE.

C'eſt-à-dire que le bois deſtiné pour mes épaules, paſſera ſur mon front.

ROSETTE.

Non, elle eſt ſage, & j'en répons comme de moi-même.

LA GUILLOTIERE.

Bonne caution ! mais tout coup vaille, *il vaut* mieux ſe marier que de mourir.

SCENE XII.

LICIDAS, LA GUILLOTIERE, ROSETTE.

LICIDAS.

Est-ce toi, la Guillotiere?

LA GUILLOTIERE.

Oüi, Monsieur.

LICIDAS.

Avec qui es-tu là?

LA GUILLOTIERE.

Avec mon Rival, Monsieur Jasmin.

LICIDAS.

Et ce beau Chevalier ne paroît point encore?

ROSETTE.

Il n'est pas loin, & il ne paroîtra que trop tôt pour vous.

LICIDAS.

C'est ce que nous allons voir. Mais vous, comment avez-vous terminé votre affaire?

LA GUILLOTIERE.

A l'amiable, j'épouserai une de ses Maîtresses.

LICIDAS.

Quoi ! lâche....

ROSETTE,

Ne faites pas tant le brave, vous ſerez peut-être trop heureux de recevoir une femme de la main de mon Maître.

LICIDAS.

Cela ſeroit fort plaiſant.

LA GUILLOTIERE.

Vous avez donc des Magaſins de Maîtreſſes, vous autres ?

ROSETTE.

Ne croyez pas rire, il nous en eſt encore venu deux, ces derniers jours, par la diligence de Lyon... Mais voici Monſieur le Chevalier qui vous en aſſurera comme moi.

SCENE XIII.

LICIDAS, LUCILE, LA GUILLOTIERE, ROSETTE.

Pendant cette Sçene, Roſette tire doucement l'épée du côté de Licidas.

LICIDAS.

AH! vous voici donc à la fin, mon brave?

LUCILE.

Nous allons ſçavoir tout à l'heure ſi vous l'êtes: vous ne ſçavez pas encore à qui vous avez affaire; & ſi vous me voyez ſeulement en face....

LICIDAS.

Je n'ai pas beſoin de vous voir, pour vous combattre.

LUCILE.

On me connoît à Lyon.

LICIDAS.

Et moi auſſi puiſque j'en ſuis.

LUCILE.

Si vous en êtes, demandez à Licidas de quel bois je me chauffe.

LICIDAS.

Comment donc ! & pour qui connoiſſez-vous Licidas !

LUCILE.

Pour un lâche que j'ai fait fuïr.

LICIDAS.

Ah ! ma colere ne peut plus ſe contenir. Mais Ciel ! * qu'eſt devenuë mon épée ?

* *Il veut mettre l'épée à la main.*

LUCILE.

Allons, allons, défendez-vous.

LA GUILLOTIERE.

Au Guet, au Guet, au Guet.

LICIDAS.

Ah ! je ſuis au deſeſpoir.

SCENE XIV.

HORTENSE, LICIDAS, LUCILE, CLARINE avec deux Bougies à la main, LA GUILLOTIERE, ROSETTE.

HORTENSE.

Comment, des épées nuës chez moi! Mais que vois-je! Licidas désarmé par le Chevalier?

CLARINE.

Jasmin, vainqueur de la Guillotiere!

ROSETTE.

Nous en desarmerions bien d'autres.

LICIDAS.

Ah! je veux me venger de la trahison qu'on vient de me faire.

LUCILE *se découvrant.*

Et contre qui te venger, perfide? regarde-moi bien?

LICIDAS.

Que vois-je? c'est Lucile!

LUCILE.

Oüi, lâche, c'eſt elle-même.

ROSETTE.

Et Jaſmin eſt Roſette

LA GUILLOTIERE.

Roſette! hé! oüi, morbleu, c'eſt elle. Ah! ſi je l'avois ſçû!

HORTENSE.

Qu'eſt ce que tout cela ſignifie?

LUCILE.

Cela ſignifie, Madame, qu'ayant ſçû que l'abſence avoit rendu Licidas inconſtant, je ſuis partie de Lyon dans cet équipage, pour venir joüer ici le perſonnage, que vous m'avez vû faire.

ROSETTE.

Oüi, Madame, c'eſt ce qui nous a fait devenir les Rivaux de nos Amans.

HORTENSE.

Je ne puis revenir de ma ſurpriſe: Ah! Clarine, que je ſuis honteuſe d'avoir pris une femme pour un homme!

CLARINE.

Hélas! Madame, tous les jours les meilleures connoiſſeuſes y ſont trompées.

HORTENSE.

Ah ! je ne veux plus entendre parler de Licidas, puiſqu'il a pû trahir une ſi belle perſonne pour moi.

CLARINE.

C'eſt bien dit, Madame, avec le tems il vous auroit trahie pour une autre : pour moi, je renonce à jamais à la Guillotiere.

LA GUILLOTIERE.

Oüi, mais vous plairoit-il auſſi de renoncer à toutes les nippes que mon Maître & moi vous avons données ?

ROSETTE.

Ne te mets point en peine ; nous en avons déja retiré une bonne partie.

LUCILE.

Que me pourrez-vous dire, Monſieur, pour vous juſtifier auprès de moi ?

LICIDAS.

Madame ....

ROSETTE.

Oh ! Madame, laiſſons-là les reproches, s'il vous plaît, il faut leur pardonner : il y avoit long-tems qu'ils ne nous avoient vûës ; ils croyoient ne nous plus revoir, ils ont trouvé de quoi s'amuſer, ils s'y ſont arrêtez : il ne faut jamais refuſer le plaiſir, quand il ſe preſente. Pour moi, je ſuis toujours pour le tems preſent, j'entens des Violons, réjoüiſſons-nous, je ne m'embaraſſe pas qui nous les ameine.

CLARINE.

C'étoit un petit Divertiſſement que nous voulions vous donner ce ſoir : Mais. . .

ROSETTE.

Nous allons toujours en profiter à bon compte, il faut prendre le tems comme il vient.

LE TEMS PRESENT,

SECOND INTERMEDE.

ENTRE'E

de la Jeuneſſe & de quatre Amours.

UNE COQUETTE

C'Eſt ſouvent le tems de l'abſence,
Qui r'allume nos feux ;
Mais il eſt dangereux,
Que dans l'impatience,
On ne s'engage en d'autres nœuds.
Le tombeau de la conſtance,
Pour les cœurs les plus amoureux,
C'eſt ſouvent le tems de l'abſence.

ENTRE'E
de Coquettes & d'Amours.

MENUETS.

UN AMOUR.

Jeunes beautez, ne laiſſez point vieillir
Les fruits charmans que le Printems vous donne:
Aux Amours venez les offrir.
Au tems de l'Automne,
Perſonne
N'en voudra cueillir.

ENTRE'E
de gros Réjoüis.

UN REJOUI.

Au tems jadis dans l'amoureux Empire,
Sans être heureux on ſoupiroit dix ans:
Au tems preſent à peine l'on deſire,
Que l'on eſt auſſi-tôt contens:
Oh!... l'heureux tems,
Ton, ten, ton, tenne,
Oh! l'heureux tems.

II. REJOUI.

Du Procureur j'ai vû jadis la femme
N'oſer prétendre aux titres éclatans:
Au tems preſent on la nomme Madame,
Elle appelle ſes Cleres... mes Gens:
Oh!... l'heureux tems,
Ton, ten, ton, tenne,
Oh! l'heureux tems.

III. REJOUI.

On mépriſoit autrefois la Marotte,
Et l'on voyoit triompher le bon ſens:
Au tems preſent nous voyons la Calotte
Un de nos premiers Régimens:
Oh!... l'heureux tems,
Ton, ten, ton, tenne,
Oh! l'heureux tems.

ENTRE'E
de Fous.

UN REJOUI.

Le tems eſt toujours prêt a fuïr,
Goutons les douceurs de la vie:

Le paſſe s'oublie,
L'avenir varie,
Il n'eſt rien tel que de joüir.

UNE COQUETTE.

Nos beaux ans vont s'évanoüir,
Le plaiſir s'offre, il le faut prendre:
Pourquoi s'en deffendre?
Que ſert-il d'attendre?
Il n'eſt rien tel que de joüir.

UN AMOUR.

Amans qu'on ne veut point oüir,
Entrez dans des chaînes nouvelles;
Laiſſez-là les Belles,
Qui ſont trop cruelles,
Il n'eſt rien tel que de joüir.

AU PARTERRE.

Nous cherchons à vous rejoüir,
Juſqu'à ce que le tems ramene,
Muſe Melpomene,

Troupe Italienne,

Il n'eſt rien tel que de joüir.

ENTRE'E GENERALE d'Amours, de Coquettes, de Fous & de gros Réjoüis.

Fin de la ſeconde Partie.

LE TRIOMPHE DU TEMS FUTUR.

TROISIE'ME PARTIE.

ACTEURS.

CASTELCRIC, Gaſcon, nouveau Mari de Lucinde.

LUCINDE, mariée en ſecondes nôces à Caſtelcric.

DAMON, Frere de Lucinde.

HARDICRAC, Gaſcon, Ami de Damon, & de Caſtelcric.

AGATHE, Fille de Lucinde.

LOLOTTE, petite Fille, Sœur d'Agathe.

DORANTE, Amant d'Agathe.

Le petit CLITANDRE, Amant de Lolotte.

La Scene eſt à Paris, dans la Maiſon de Lucinde.

LE TRIOMPHE DU TEMS FUTUR.

TROISIEME PARTIE.

SCENE PREMIERE.

DAMON, HARDICRAC.

DAMON.

ENfin mon cher Hardicrac, après un voyage d'un an, me voici de retour à Paris, & dans la Maiſon de ma Sœur, qui ſera bien-tôt votre femme, ſi le Ciel ſeconde mes intentions.

HARDICRAC.

Cadedis ! cher Damon, je me rejoüis avec vous

du bonheur que vous avez eû de me rencontrer dans votre route. Je vous felicite d'avoir fait l'acquiſition d'un ami tel que moi.

DAMON.

Je ne puis mieux vous témoigner le plaiſir que j'en reſſens, mon cher Hardicrac, qu'en faiſant tous mes efforts pour vous faire devenir mon Beaufrere ; & ce ne ſera pas peu que d'y parvenir. Car comme je vous l'ai déja dit, en partant de Paris, je laiſſai ma Sœur inconſolable de la mort de ſon mari, & je ne doute pas que ſon deüil ne dure encore.

HARDICRAC.

Ah ! ſandis, camarade, laiſſez-faire : je ſuis né de tout tems pour conſoler les affligez.

DAMON.

Quand les choſes d'abord ne réüſſiroient pas, comme nous l'eſperons, le tems eſt un grand Maître, il n'eſt point de douleurs qu'il n'appaiſe.

HARDICRAC.

En cas que le tems n'ait pas encore fait l'affaire, je poſſede l'art d'abreger ces délais.

DAMON.

Je ſçais, mon cher Baron d'Hardicrac, que tu ne manque pas de bonne opinion ; cependant, entre nous, dans nôtre voyage, je t'ai vû ſouvent te flater aſſez mal-à-propos. Quoiqu'il en ſoit, ſi tu avois connu tout le merite du défunt, tu tomberois d'accord que la douleur de ſa perte ſemble devoir être

éternelle, & qu'une femme auſſi vertueuſe que ma Sœur.....

HARDICRAC.

Bagatelles, fais ſeulement paroître ta veuve, preſente-là moi, inondée d'un déluge de larmes & d'un regard, je lui mets l'œil à ſec.

DAMON.

Il eſt certain que ſi elle étoit perſuadée comme moi, de tout ce que tu vaux, à la premiere vûë elle ſe ſentiroit de l'inclination pour toi.

HARDICRAC.

N'en doutes point, cela eſt dans ton ſang d'adorer le vrai mérite.

DAMON.

Cela ſe peut : mais nous devons menager ſon affliction, & prendre toutes les meſures néceſſaires pour ne pas d'abord effaroucher ſa douleur : je viens de la faire avertir de mon arrivée ; elle en ſera ſans doute ſurpriſe, n'ayant pû trouver l'occaſion de lui écrire depuis mon départ. Mais j'entens deſcendre quelqu'un.... Et c'eſt elle même.

SCENE VII.

LUCINDE, AGATHE, LOLOTTE, DAMON, HARDICRAC.

LUCINDE.

QUoi ! mon cher frere de retour à Paris ! quelle conſolation pour moi !

DAMON.

Je ne puis exprimer le plaiſir que j'ai de vous revoir, ma chere Sœur : je ſuis ravis que vous ayez enfin quitté ces longs crêpes, que vous vouliez porter toute votre vie.

LUCINDE.

Hé ! mon frere, ne faut-il pas ſe faire une raiſon ? mais, ne me rappellez point, je vous prie, un tems ſi triſte, & ſouffrez que je m'abandonne à toute la joye que me donne votre arrivée. Mes Filles, ſaluez votre Oncle.

DAMON.

Comme les Enfans croiſſent en peu d'années ! Hé bien, ſont elles toujours dans le deſſein d'être Religieuſes ? je les ai vûës fort dans ce goût-là, & à moins

à moins que le tems ne les ait changées....

LUCINDE.

C'eſt ce que je ne crois pas : & d'ailleurs, la douleur que m'a cauſée la mort de leur Pere, leur doit avoir fait faire bien des reflexions ſur les chagrins qu'il y a à eſſuyer dans le mariage.

DAMON.

Il a ſes agrémens comme ſes traverſes : mais, laiſſons cela, & permettez que je vous preſente le meilleur de mes Amis : j'en ai fait rencontre au commencement de mon voyage d'Eſpagne, & nous ne nous ſommes pas quittez depuis.

LUCINDE.

Monſieur a la phiſionomie tout-à-fait heureuſe ; & il ne faut que le voir, pour être perſuadée de ſon mérite.

HARDICRAC.

Ah ! Madame, ... hé bien, ſandis, que t'avois-je dit ?

DAMON.

Comme nos plaiſirs & nos chagrins ont toujours été communs, il a pris beaucoup de part à la peine que je lui marquois reſſentir de votre affliction : & ſans vous connoître, il vous plaignoit autant que moi.

LUCINDE.

Mon Frere, encore un coup, ſi vous me voulez faire plaiſir, ne me parlez plus du deffunt. J'ai été

juſqu'ici ſi affligée, ſi affligée de ſa perte, que j'ai pris le parti de n'y plus ſonger.

DAMON.

Je n'en parle, ma Sœur, que pour vous faire entendre que dans ces ſortes de malheurs, après avoir donné quelque choſe à la bienſéance, le plus prompt remede eſt toujours le meilleur. Vous êtes encore à la fleur de votre âge; & un ſecond mari....

LUCINDE.

Ah! mon chere Frere, que je ſuis ravie que vous penſiez de la ſorte!

HARDICRAC.

Ah, cadedis pour le coup, elle en tient.

LUCINDE.

Pluſieurs partis s'étoient déja preſentez: un riche Négotiant de Lyon, un Tréſorier de Normandie, un Conſeiller de Bretagne, un Gentilhomme Manſeau....

HARDICRAC.

Hé ſi, ſi, ſi, Madame. Vous meritez un Gaſcon.

LUCINDE.

Ah! Monſieur, que vous me frappez bien par mon endroit ſenſible! j'ai toujours eu une eſtime toute particuliere pour cette aimable Nation.

HARDICRAC.

J'ai bien connu d'abord que vous étiez de bon goût; mais ces aimables enfans ne nous diſent rien.

AGATHE.

Monſieur, où notre mere parle, c'eſt à nous de nous taire.

LOLOTTE.

Monſieur, nous écoutons pour en faire notre profit dans la ſuite.

LUCINDE.

Oh ! pour cela elles ſont élevées dans une grande modeſtie. Mais mon Frere, vous devez être fatigué : je vais faire préparer votre Appartement, & celui de Monſieur, qui apparemment nous fera l'honneur de loger chez nous.

HARDICRAC.

Je regarde déja la maiſon comme mienne, les gens de notre Païs ne ſont pas façonniers.

LUCINDE.

Vous nous faites plaiſir, Monſieur, d'en uſer ainſi, & je vais promptement.....

DAMON.

Rien ne preſſe, ma Sœur, & je voudrois vous entretenir un moment. Faites retirer mes Nieces.

LUCINDE.

Nous aurons du tems de reſte, j'ai auſſi à vous parler ; mais, laiſſez-moi auparavant donner tous les ordres néceſſaires : Mes filles ſuivez moi.

SCENE III.

DAMON, HARDICRAC.

HARDICRAC.

L'Aimable famille ! & ſur tout cette fille aînée ! ſi je n'avois eû peur de deſeſperer la veuve, j'y aurois d'abord porté mes viſées.

DAMON.

Cela eſt trop jeune pour toi ; & d'ailleurs, elle n'aura pas tant de bien que ſa mere.

HARDICRAC.

Arrêtons-nous donc à ton premier deſſein. Mais que cherche ici ce jeune homme ? je crois le connoître ! hé oüi, c'eſt le Chevalier de Caſtelcric, mon Couſis & mon intime.

DAMON.

Aparemment qu'il t'aura vû entrer ici.

¤ ¤ ¤ ¤ ¤ ¤
¤ ¤ ¤ ¤ ¤
¤ ¤ ¤ ¤
¤ ¤ ¤
¤ ¤
¤

SCENE IV.

CASTELCRIC, HARDICRAC, DAMON.

CASTELCRIC.

QUe font ces deux Meſſieurs ſeuls dans cette Salle? Mais, que vois-je?

HARDICRAC.

Je ne me trompe point, c'eſt lui-même, le Chevalier de Caſtel....

CASTELCRIC.

Le Baron d'Hardi....

HARDICRAC.

Cric.

CASTELCRIC.

Crac. Ah! cher Couſis que je t'embraſſe! il y avoit mille ans que je ne t'avois vû. Je te ſuis obligé de ton bon ſouvenir.

HARDICRAC.

Il faudroit que je manquaſſe bien de memoire, pour t'avoir oublié après un an.

CASTELCRIC.

Et quel eſt ce Gentilhomme que tu m'amenes-là avec toi?

HARDICRAC.

Je ne te l'amene point, c'eſt lui-même qui m'a conduit ici chez ſa Sœur.

CASTELCRIC.

Comment?

HARDIORAC.

Oüi, c'eſt le frere de la Patrone de la Caze.

CASTELCRIC.

Quoi! Monſieur, ſeroit-ce Damon tant attendu, tant déſiré, tant ſouhaité?

HARDICRAC.

C'eſt lui-même.

CASTELCRIC.

Ah! Monſieur, que je vous embraſſe, & que je vous témoigne la joie que j'ai de votre retour.

DAMON.

Monſieur, c'eſt trop d'honneur que vous me faites.

HARDICRAC.

Je ſuis charmé Couſis que tu te trouves à Paris dans le tems que je ſuis prêts de m'y marier: tu ſigneras ſur mon Contrat, au moins.

CASTELCRIC.

Je m'en ferai un plaiſir indicible; mais j'ai un chagrin inexprimable de ce que tu ne t'es pas trouvé à tems pour ſigner au mien, & faire honneur à ma noce.

HARDICRAC.

Comment! tu as pris femme?

CASTELCRIC.

D'hier ſeulement. Comment, tu es dans cette maiſon, & tu n'en ſçais encore rien ? la Dame du Logis étoit pourtant de la Noce, & perſonne n'y a plus danſé qu'elle.

DAMON.

Comment. Ma Sœur au ſortir de ſon deüil ſe trouver à une Noce? cela n'eſt pas fort régulier.

CASTELCRIC.

Que voulez-vous dire ?

DAMON.

Je veux dire qu'il y a toujours certaines bienſeances à obſerver, & que vous lui deviez épargner ce ridicule.

CASTELCRIC.

Et comment vouliez-vous que je fiſſe ?

DAMON.

Vous pouviez faire vos nôces ſans elle.

CASTELCRIC.

Comment, Cadedis ! faire mes nôces ſans la Mariée !

DAMON.

Comment la Mariée ?

CASTELCRIC.

Hé oüi, ſandis ! c'eſt votre Sœur que j'ai pris à femme.

DAMON.

Quoi ! Monſieur, vous êtes mon beaufrere ?

CASTELCRIC.

Si je le ſuis ? ah ! je vous en reponds : ſongez ſeulement à amaſſer beaucoup de bien, je vous fournirai des Héritiers de reſte, où Diou me damne.

DAMON.

Ah ! mon cher ami, je tombe des nuës.

HARDICRAC.

Ah cadedis ! ſi tu tombes des nuës, je tombe moi du Firmament.

CASTELCRIC.

Comment ?

HARDICRAC.

Je m'apprêtois à l'épouſer.

CASTELCRIC.

Oh ! pour le coup, couſis, vous attendrez, s'il vous plait qu'elle ſoit Veuve une ſeconde fois.

DAMON.

Je n'en puis revenir ; & je ſuis dans une colere.

HARDICRAC.

Oh ! point d'emportement ; conſole-toi ; je te réponds qu'elle eſt en bonne main ; & que ne m'ayant pas, elle ne pouvoit rencontrer mieux, mais il faut s'ajuſter : je devois être ton beau frere, je ſerai ton Neveu, j'épouſe la fille ainée.

DAMON.

Que voulez-vous faire d'une innocente, eſt-elle en âge

en âge de conduire un ménage? & d'ailleurs ſi le tems ne l'a changée, je l'ai toujours vûë dans les ſentimens d'être Religieuſe : l'ignorance où on l'a toujours élevée.....

HARDICRAC.

Laiſſe faire, ſi j'ai du talent pour conſoler les affligées, je n'en ai pas moins pour enſeigner les ignorantes.

SCENE V.

LUCINDE, AGATHE, LOLOTTE, DAMON, CASTELCRIC, HARDICRAC.

HARDICRAC.

VEnez, Madame, ne craignez point le reſſentiment de votre Frere; quoiqu'il m'eût deſtiné votre main, il approuve votre mariage avec Monſieur, & moi j'épouſe cet aimable enfant. Ne le voulez-vous pas bien, ma charmante?

AGATHE.

Moi? je ne ſçais pas ſeulement ce que vous demandez.

LOLOTTE.

Monſieur demande à être votre mari: voyez que

cela eſt difficile à entendre? vous me faites pitié d'être ſi ſotte à votre âge.

DAMON.

Et vous, Mademoiſelle Lolotte, vous me paroiſſez un peu trop éveillée pour le vôtre.

LOLOTTE.

N'avez-vous pas vû marier ma chere Maman? Hé bien, cela ſera à peu prés de même.

AGATHE.

Oüi, mais ma Sœur, ma chere Mere avoit déja eu un Mari, & il me ſemble que je voudrois bien auſſi en avoir un autre auparavant Monſieur.

LUCINDE.

Taiſez-vous, ſotte, vous ne ſçavez ce que vous dites.

AGATHE.

Si je ne ſçais ce que je dis, je ſçais bien ce que je voudrois.

LUCINDE.

Ne vous arrêtez point à tous ſes diſcours, Monſieur, je ſuis Maîtreſſe de ma Fille, il ſuffit que vous ſoyez du goût de mon Frere, & que mon Mari y conſente, pour qu'elle ſoit votre femme dès demain, pourvû que vous ne faſſiez point de difficulté d'épouſer une fille auſſi ingenuë

HARDICRAC.

Hé ſandis, c'eſt ce que je cherche depuis ſi longtems qu'une fille neuve.

AGATHE.

Monſieur, je ne ſuis pas ſi ſotte que vous penſez, &...

LUCINDE.

Oh? Mademoiſelle, encore une fois, taiſez-vous & ſongez à m'obéir; & nous, paſſons dans mon Cabinet, nous parlerons de cette affaire avec plus de liberté.

SCENE VI.

AGATHE, LOLOTTE.

LOLOTTE.

MA Sœur, je vous félicite, & je ſuis ravie que vous établiſſiez dans notre Famille la regle de marier les filles de bonne heure.

AGATHE.

Ah! ma Sœur, j'aime mieux retourner dans le Couvent.

LOLOTTE.

N'en faites rien, ma Sœur, je vous prie, on m'en a fait ſortir avec vous, on pourroit bien m'y faire rentrer de même, & je vous avouë que je n'en ai point du tout d'envie.

AGATHE.

Ah ! ma Sœur, ſi vous n'étiez pas un enfant, je vous confierois bien des choſes.

LOLOTTE.

Comment donc un enfant ? Sçavez-vous bien que j'ai plus d'eſprit dans mon petit doigt, que vous n'en avez dans toute votre perſonne : confiez-moi ſeulement votre ſecret, je vous écoute.

AGATHE.

Hélas ! j'aime, ma Sœur : Quoi ! cela ne vous ſurprend pas ?

LOLOTTE.

Non vraiment ; & je ne vois rien là de ſi extraordinaire. Et qui aimez-vous ?

AGATHE.

Ce jeune homme, dont la Sœur étoit avec nous dans le Couvent.

LOLOTTE.

Qui ? Dorante !

AGATHE.

C'eſt lui-même, il veut abſolument m'épouſer : jugez, ma Sœur, combien il ſera fâché ; ſi l'on m'en fait épouſer un autre.

LOLOTTE.

Il faut lui donner avis de cela, & qu'il vienne au plûtôt s'y oppoſer.

AGATHE.

Mais, ma Sœur. . . .

LOLOTTE.

Quoi, mais ? Dans ces ſortes d'affaires il faut ſe remuer : vous voudriez que Dorante fût votre mari n'eſt-ce pas ?

AGATHE.

Aſſûrément ; car nous nous ſommes déja donné une promeſſe de mariage l'un à l'autre.

LOLOTTE.

Comment donc ! mais vraiment, vous n'êtes pas ſi ſotte que je penſois. Et comment avez-vous pû lui parler ?

AGATHE.

Bon, il paſſe toutes les nuits ſous nos fenêtres, & cette bonne Dévote qui conſoloit ci devant ma Mere dans ſon veuvage, a la charité de lui rendre mes Lettres & de me rendre les ſiennes.

LOLOTTE.

Quoi, Madame Brigide ? je la croyois ſi ſcrupuleuſe & ſi ridicule ! oh ! je ſuis ravie qu'elle ſoit auſſi charitable que vous dites.

AGATHE.

Comme elle ne s'eſt point trouvée aux nôces de ma Mere, ayant renoncé à toutes les vanitez du monde, je crains bien qu'elle ne vienne pas encore ici aujourdhui, & je ne ſçai par qui faire avertir Dorante du malheur qui nous menace.

LOLOTTE.

Allez, j'ai pitié de vous, & je me charge de ce ſoin.

AGATHE.

Quoi ! ma chere Sœur, vous pourriez me rendre ce ſervice.

LOLOTTE.

Pourquoi non ? n'en feriez-vous pas autant pour moi dans l'occaſion ?

LOLOTTE.

Ah ! très aſſûrement : mais comment vous y prendrez-vous ?

LOLOTTE.

Que cela ne vous embaraſſe point : j'ai ici des perſonnes à mon commandement, & vous aurez Dorante dans un moment, il ne loge qu'à deux pas de nous.

AGATHE.

Mais, ma Sœur, à qui allez-vous vous adreſſer pour lui porter cette nouvelle ? prenez garde.

LOLOTTE.

De quoi vous embarraſſez-vous ? je crois que vous me prenez pour une bête : dans un moment, vous dis-je, votre affaire ſera faite.

SCENE VII.

AGATHE ſeule.

HElas ! j'étois bien plus heureuſe lorſque je ne connoiſſois point l'Amour. J ai vû Dorante, il m'a parlé ; j'ai pris plaiſir à l'entendre, & le tems a fait le reſte.

SCENE VIII.

AGATHE, LOLOTTE.

LOLOTHE.

AH ! ma Sœur, réjoüiſſez-vous : dans le moment que j'allois envoyer chez Dorante, lui-même s'eſt préſenté à ma vûë. Je lui a fait ſigne d'approcher, il eſt venu, & le voici.

SCENE IX.

AGATHE, LOLOTTE, DORANTE.

DORANTE.

CHarmante Agathe, quel heureux hazard me procure le plaiſir de me trouver auprès de vous ? j'attendois avec impatience le moment de vous voir à votre fenêtre : & mon bonheur. . . .

AGATHE.

Ah ! Dorante, je ſuis au deſeſpoir.

DORANTE.

Qu'avez-vous, belle Agathe ?

AGATHE.

Mon Oncle Damon vient d'arriver, & ma Mere & lui veulent me marier dans l'inſtant à un autre que vous.

DORANTE.

Ah Ciel ! quel contre-tems ! & demain mon Pere devoit vous demander pour moi à Madame vôtre Mere ; que vais-je devenir, chere Agathe ?

LOLOTTE.

Allons, ma Sœur, il faut montrer ici du courage : déclarez dans ce moment à ma Mere que

vous aimez Monſieur, & que vous ne voulez point d'autre époux que lui.

AGATHE.

Ah! ma Sœur, je n'aurai jamais la hardieſſe....

LOLOTTE.

Ne craignez rien, je vous ſeconderai comme il faut.

AGATHE.

Je ne pourrai jamais....

DORANTE *ſe jettant à ſes genoux.*

Ah! belle Agathe, au nom de notre amour, je vous conjure.....

SCENE X.

LUCINDE, DAMON, HARDICRAC, DORANTE, AGATHE, LOLOTTE.

LUCINDE.

QUe vois-je? un homme aux genoux de ma Fille?

HARDICRAC.

Cadedis, quelle innocente!

DAMON.

Que veut-dire ceci, Lolotte?

LOLOTTE.

Cela veut dire, mon Oncle, que Monſieur aime ma Sœur, & que ma Sœur aime Monſieur, voilà tout ce que j'en ſçais.

HARDICRAC.

Ah! ſandis, où m'allois-je fourer? & à quel âge faut-il donc les prendre?

DORANTE.

Oüi, Madame, il eſt vrai que j'aime Mademoiſelle votre Fille, & que mon Pere devoit demain vous la demander en mariage.

LUCINDE.

Monſieur, je connois votre Famille; & ce m'eſt beaucoup d'honneur que vous nous vouliez faire, mais mon Frere a donné ſa parole à Monſieur; ſans cela . . .

HARDICRAC.

Ah, Cadedis! je lui rends: je veux une femme à moi ſeul.

DAMON.

Mais, mon ami, voilà toutes mes meſures rompuës, & le deſir que j'avois de te voir entrer dans notre Famille. . . .

HARDICRAC.

Il n'y a encore rien de gâté, j'épouſerai la petite.

LOLOTTE.

Moi, Monſieur? fi donc! que feriez vous d'une morveuſe comme moi? n'auriez-vous pas de conſcience?

HARDICRAC.

Et ſandis, vous croîtrez peut-être avec le tems?

LOLOTTE.

Je l'eſpere bien ainſi: mais vous de votre côté, vous vieillirez, Monſieur.

HARDICRAC.

La petite perſonne ne laiſſe pas d'avoir des raiſons piquantes.

LUCINDE.

Qu'eſt-ce à dire, Mademoiſelle? vous êtes bien en âge de raiſonner comme vous faites; on prendra bien vos avis là-deſſus.

LOLOTTE.

Je ſçais pourtant que ſans moi l'on ne peut rien faire, & je vous déclare par avance que je ne veux point de Monſieur.

LUCINDE.

La petite inſolente! Monſieur, ne vous arrêtez point à ſes diſcours, je vous prie; & ne vous fâchez point....

HARDICRAC.

Moi, au contraire, j'aime à voir dans les Filles de cet âge de ces petites pudeurs mutines, de ces aimables fiertez mépriſantes. Cela m'annonce pour l'avenir une vertu à toute épreuve, & je me flatte....

LOLOTTE.

Flattez-vous tant qu'il vous plaira, vous ne ſerez pas mon mari à bon compte, & j'y vais donner bon ordre.

SCENE XI.

LUCINDE, DAMON, HARDICRAC, AGATHE, DORANTE.

DAMON.

OU va-t'elle donc, ma Sœur, & que veut-elle dire ?

LUCINDE.

C'eſt une petite évaporée, à qui il prend comme cela de petites fantaiſies depuis un certain tems.

DAMON.

Cela me ſurprend, car avant mon départ elle étoit d'une docilité & d'une retenuë ſi grande, qu'elle en paroiſſoit toute ſotte ; & maintenant je la trouve d'une vivacité extraordinaire : ſi cela va toujours en augmentant, avec le tems ce ſera un petit diable.

HARDICRAC.

Laiſſez-moi faire, je la pétrirai à ma maniere ſi-tôt qu'elle ſera mienne.

DAMON.

Commençons donc toujours par faire ce mariage en même tems que celui de Monſieur, puiſqu'il me paroît que ma Sœur ne s'y oppoſe pas.

LUCINDE.

Mon mari eſt allé lui-même chez le Notaire pour le faire arriver plus vîte ; & nous ferons dreſſer les deux contrats à l'heure même.

HARDICRAC.

C'eſt bien dit, & la cérémonie faite, je mets la petite Perſonne dans un Convent, juſqu'à ce qu'elle ſoit en état d'être mienne.

SCENE XII.

CASTELCRIC, LUCINDE, DAMON, AGATHE, DORANTE, HARDICRAC.

CASTELCRIC.

JE viens de poſer le Notaire dans votre Cabinet, où il vous attend la plume à la main. J'ameine avec moi les Violons, qui doivent celebrer mon lendemain ; mais que veut dire que j'ai trouvé là-bas votre Fille Lolotte, avec le petit Clitandre qui tous deux ſe deſeſperent ?

LUCINDE.

Le petit Clitandre !

CASTELCRIC.

Oüi, le Fils du Preſident qui occupe la moitié de cette Maiſon; ... Mais cadedis le voici.

SCENE DERNIERE.

LE PETIT CLITANDRE. & les Acteurs de la Scene precedente.

LE PETIT CLITANDRE.

NOn, Mademoiſelle, vous avez beau faire. Je veux abſolument lui dire deux mots, & l'on ne m'enlevera pas ainſi ma Maitreſſe à ma barbe.

LOLOTTE.

Mais mon cher, n'allez point vous expoſer...

LE PETIT CLITANDRE.

Je ne crains rien, & je ſuis bon pour lui; j'ai trois mois de Salle afin que vous le ſçachiez.

DAMON.

Que veut dire tout ceci?

LUCINDE.

A qui en veut donc ce petit drôle-là ?

LE PETIT CLITANDRE.

Petit drôle tant qu'il vous plaira, Madame: mais j'aime Mademoiſelle votre Fille, & j'en ſuis aimé, & je ne ſouffrirai point qu'elle ſoit la femme d'un autre.

HARDICRAG.

Oh ! pour le coup je ne m'attendois pas à celui-là.

LE PETIT CLITANDRE.

Eſt-ce vous, Monſieur, qui êtes aſſez téméraire pour vouloir m'enlever ma conquête ?

HARDICRAC.

Cadedis, ce petit bon-homme me réjoüit.

LE PETIT CLITANDRE.

Morbleu, Monſieur, ſi je vous réjoüis, votre figure m'afflige, entendez-vous ?

LUCINDE.

Qu'eſt ce donc que tout cela ſignifie ? je vous trouve bien impertinent, morveux que vous êtes, d'oſer aimer ma fille.

LE PETIT CLITANDRE.

Madame, vous pouvez tout dire. Je ſçai le reſpect que je vous dois ; mais ſi Monſieur a du cœur, je lui ferai voir que je ne ſuis pas un morveux.

HARDICRAC.

Comment, vous voulez déguainer avec moi ?

LE PETIT CLITANDRE.

Oüi, Monſieur, ſi vous vous obſtinez à vouloir épouſer Mademoiſelle Lolotte, il faut que vous ayez ma vie, ou que j'aye la vôtre.

LOLOTTE.

Oh ! pour celui-là, Monſieur, je vous deffend de vous battre.

LE PETIT

LE PETIT CLITANDRE.

Comment, Mademoiſelle, vous aimez donc mieux épouſer Monſieur ?

LOLOTTE.

Je ne vous dis pas cela ; mais je ne veux pas que l'on vous tuë.

LE PETIT CLITANDRE.

Et ſi je vous perds, croyez-vous que je puiſſe vivre ?

DAMON.

Ces pauvres enfans me font pitié.

HARDICRAC.

Aſſûrément ce jeune homme eſt de race Gaſconne.

LOLOTTE *aux genoux de Damon.*

Ah ! mon cher Oncle, priez ma chère Maman de me marier avec mon petit ami.

LE PETIT CLITANDRE.

Madame, je vous conjure par tout ce qui vous eſt de plus cher au monde, de ne point donner Mademoiſelle Lolotte à d'autre qu'à moi.

HARDICRAC.

Ah ! ſandis je n'y puis plus tenir : allez mes enfans, je vous marie, moi : allons couſis, il faut finir cette affaire.

CASTELCRIC.

Je le veux de tout mon cœur ; mais cependant voilà trois fois qu'on te paſſe la plume par le bec.

HARDICRAC.

Que veux-tu que j'y faſſe, je m'en conſole dans l'eſperance où je ſuis de faire un jour une fortune des plus conſiderables : je ne puis que plaindre ces Belles de n'avoir point le bonheur de me poſſeder.

CASTELCRIC.

Pour les en conſoler d'avance, ſongeons à leur mariage avec ces Meſſieurs.

LUCIDE.

Mais mon cher mari, Lolotte eſt bien petite !

LOLOTTE.

Laiſſez faire, ma chere Maman, je deviendrai bientôt grande, tout vient avec le tems : il vous a conſolée de la mort de votre mari ? il a donné de l'amour & de l'eſprit à ma Sœur, & j'eſpere qu'il me donnera bientôt tout ce qui me manque.

HARDICRAC.

C'eſt penſer à merveille ; eſperons toujours, c'eſt le moyen de goûter par avance les douceurs d'un heureux avenir.

CASTELCRIC.

Et c'eſt ſur quoi roulle le petit Divertiſſement que vous allez voir.

LE TEMS FUTUR'

DERNIER INTERMEDE.

ENTRE'E

de Bohémiens & de Matelots.

UNE MATELOTE.

RONDEAU.

L'Eſperance,
Du tems paſſé ſoulage les regrets,
Et fait aux Mortels par avance,
Goûter dans l'avenir les biens les plus parfaits,
Ne perdons jamais
L'eſperance,

ENTRE'E
de Bohémiennes & de Matelots.

UNE BOHEMIENNE.

De l'eſperance
Les plaiſirs ſont doux :
Ne fuſſent-ils qu'en apparence.
Sans ceſſe eſperons, flatons-nous,
Car bien ſouvent la joüiſſance
Se trouve au deſſous
De l'eſperance.

VAUDEVILLE.

UNE BOHEMIENNE.

JE vois une veuve pleurer,
Et prête à ſe deſeſperer,
De la mort d'un époux fidele :
Mais pour voir ſes vives douleurs
Changer en nouvelles ardeurs...
Ah ! c'eſt au Tems que j'en appelle.

UN BOHEMIEN.

Iris vend cher à ſes Galands
Les faveurs de ſes jeunes ans,
Ils ſont tous ruinez par elle :
Mais pour la voir dans ſon declin
La dupe de quelque blondin....
Ah ! c'eſt au Tems que j'en appelle.

UN BOHEMIEN.

Dans le Poſte où la Cour l'a mis,
Blaiſe compte nombre d'amis,

Chacun ſuit ſa faveur nouvelle :
Mais pour le voir abandonné,
Dès que la roüe aura tourné....
Ah ! c'eſt au tems que j'en appelle.

UN MATELOT.

En tous lieux ce nouvel époux,
De ſa femme fait le jaloux,
Il obſerve par tout la belle:
Pour le voir garder le manteau,
Et tirer ſa part du gâteau....
Ah c'eſt au tems que j'en appelle.

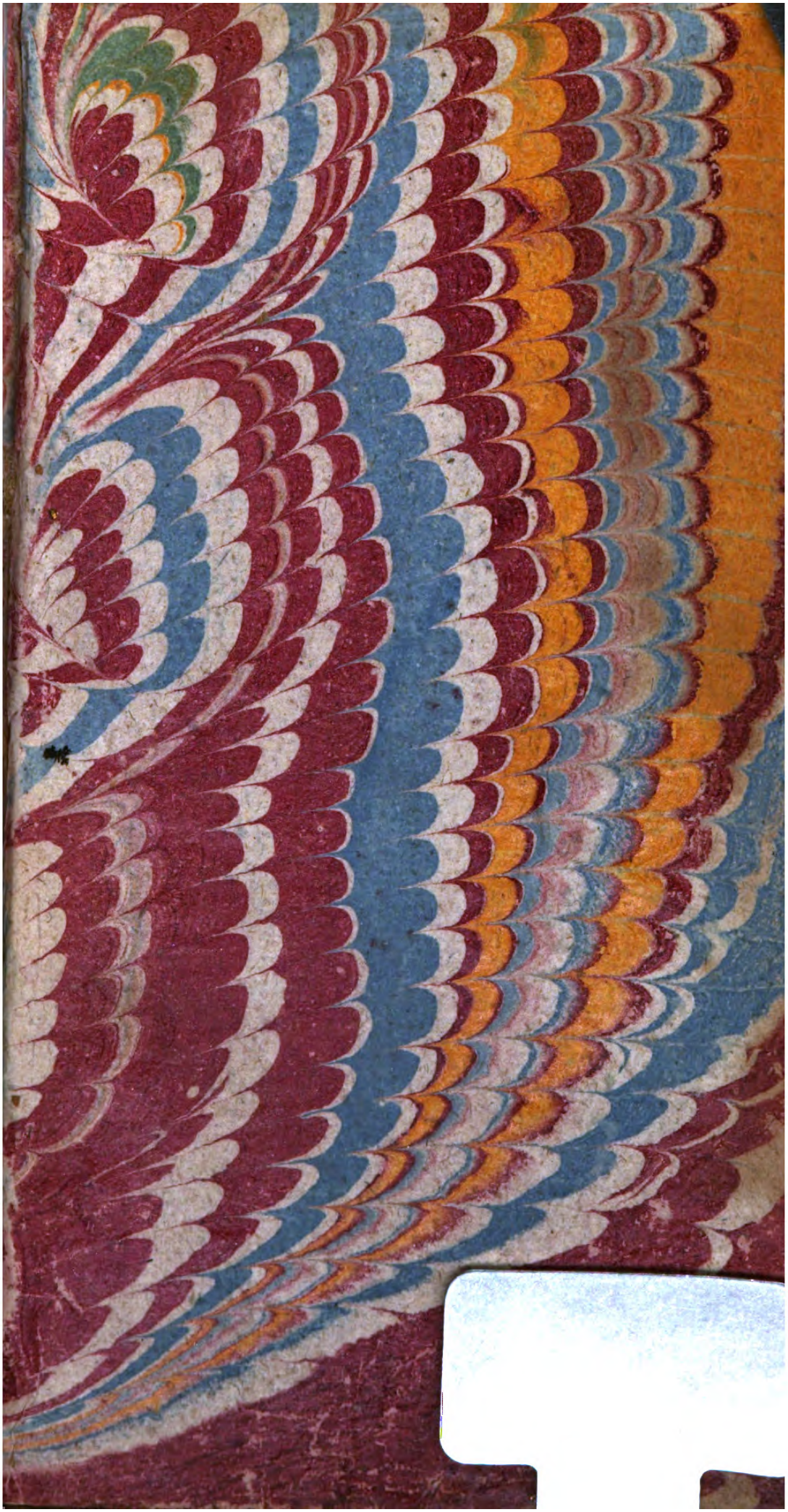
LOLOTTE.

Les grandes Filles d'à preſent,
Me traitent de petite enfant,
Pour moi quelle douleur mortelle :
Mais leur beauté déperira,
Tandis que la mienne croîtra....
Ah ! c'eſt au tems que j'en appelle.

UNE COMEDIENNE *au Parterre.*

A nos trois Sujets differens,
S'il manque certains agrémens,

Du moins l'idée en eſt nouvelle :
Contre le Critique envieux,
Parterre ſi judicieux.....
Ah ! c'eſt au tems que j'en appelle.

ENTRE'E GENERALE.

FIN.